

BIBLIOGRAPHIE

CONGRÈS DE LA NLS 2025

Les amours douloureuses



BIBLIOGRAPHIE

LES AMOURS DOULOUREUSES



Le Caravage, *L'Amour victorieux*

Ces derniers mois, des collègues, tous proches de la NLS, se sont plongés dans les publications de Sigmund Freud, Jacques Lacan, Jacques-Alain Miller et Éric Laurent.

De nombreuses citations ont été extraites de ces 6 thématiques :

- [Deuils et ruptures](#)
- [Amours monstres](#)
- [Amours empêchées](#)
- [Amour et discours](#)
- [L'homme, la femme et l'amour](#)
- [Amour, savoir, vérité - Études](#)

Cette bibliographie a plusieurs cordes à son arc et non pas une seule flèche droite qui permettrait d'atteindre la cible. Mais plutôt des indices et des pistes pour se repérer dans la thématique du Congrès, à travers un article pour le Blog ou la présentation d'un cas lors des simultanées à Paris.

Nous avons opté pour une double bibliographie, l'une en anglais et l'autre en français, afin de ne pas alourdir l'utilisation de la bibliographie. Toutefois, ces deux versions ne sont pas en miroir l'une de l'autre. Chacune garde sa particularité, en fonction de ce que l'on trouve dans les deux langues.

Ne tardez donc pas à la découvrir !

DEUILS ET RUPTURES



Le Caravage, *Saint Jean-Baptiste à la fontaine*

SIGMUND FREUD

À l'égard du mort lui-même nous avons un comportement particulier qui ressemble presque à l'admiration témoignée à celui qui a réussi quelque chose de très difficile. Nous suspendons toute critique envers lui, nous fermons les yeux sur ce qu'il a pu faire d'injuste, nous ordonnons : *de mortuis nil nisi bene*, et nous trouvons légitime que l'oraison funèbre et la pierre tombale ne célèbrent que ses mérites. Les égards que nous avons pour le mort et dont il n'a pourtant plus besoin, passent pour nous avant la vérité et pour la plupart d'entre nous, certainement aussi, avant les égards dus à l'homme vivant.

Conventionnelle et liée à la civilisation, cette attitude à l'égard de la mort est complétée par notre total effondrement quand la mort a frappé un de nos proches, parent ou époux, frère ou sœur, enfant ou ami cher. Nous enterrons avec lui nos espoirs, nos exigences, nos jouissances, nous ne nous laissons pas consoler, et nous nous refusons à remplacer celui que nous avons perdu. Nous nous comportons alors comme une sorte d'Asra, ces êtres *qui suivent dans la mort ceux qu'ils aiment*.

Freud S., « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petit Bibliothèque Payot, 1984, p. 27-28.

Le deuil né de la perte de quelque chose que nous avons aimé ou admiré apparaît si naturel au profane qu'il le déclare évident. Mais pour le psychologue, le deuil est une grande énigme,

un de ces phénomènes que l'on ne tire pas au clair en eux-mêmes, mais auxquels on ramène d'autres choses obscures. Nous nous représentons que nous possédons une certaine quantité de capacité d'amour, nommée libido, qui dans les débuts de notre développement s'était orientée vers le moi propre. Plus tard, mais en réalité très précocement, elle se détourne du moi et se tourne vers les objets, qu'ainsi d'une certaine façon nous accueillons dans notre moi. Que les objets soient détruits ou qu'ils soient perdus pour nous, et notre capacité d'amour (libido) redevient libre. Elle peut prendre pour substitut d'autres objets ou bien temporairement revenir au soi. Mais pourquoi ce détachement de la libido de ses objets doit-il être un processus si douloureux, nous ne le comprenons pas et nous ne pouvons le déduire actuellement d'aucune hypothèse. Nous voyons seulement que la libido se cramponne à ses objets et ne veut pas renoncer à ceux qu'elle a perdus, lorsque le substitut se trouve disponible. C'est bien là le deuil.

Freud S., « Éphémère destinée », *Résultats, idées, problèmes : tome I, 1890-1920*, Paris, PUF, 1984, p. 235.

Nous savons que le deuil, si douloureux qu'il puisse être, s'arrête spontanément. Lorsqu'il a renoncé à tout ce qui était perdu, il s'est également lui-même consumé, et voici notre libido de nouveau libre pour, dans la mesure où nous sommes encore jeunes et pleins de vitalité, substituer aux objets perdus des objets si possible tout aussi précieux ou plus précieux.

Freud S., « Éphémère destinée », *Résultats, idées, problèmes : tome I, 1890-1920*, Paris, PUF, 1984, p. 236.

Après nous être servi du rêve comme modèle normal des troubles narcissiques de la psyché, nous voulons essayer d'éclaircir la nature de la mélancolie par sa comparaison avec l'affect normal du deuil.

Freud S., *Deuil et mélancolie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2011, p. 20.

Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc.

Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940, p. 148.

Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide; dans la mélancolie, c'est le moi lui-même.

Freud S., *Deuil et mélancolie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2011, p. 22.

L'analogie avec le deuil nous poussait à conclure que le mélancolique avait subi une perte d'objet ; mais il résulte de ses déclarations qu'il a subi une perte de son moi.

Freud S., *Deuil et mélancolie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2011, p. 23.

Le deuil sévère, la réaction à la perte d'une personne aimée, comporte le même état d'âme douloureux, la perte de l'intérêt pour le monde extérieur – dans la mesure où il ne rappelle pas le défunt –, la perte de la capacité de choisir quelque nouvel objet d'amour que ce soit – ce qui voudrait dire qu'on remplace celui dont on est en deuil –, l'abandon de toute activité qui n'est pas en relation avec le souvenir du défunt.

Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940, p. 149.

Appliquons maintenant à la mélancolie ce que nous avons appris du deuil. Dans toute une série de cas, il est manifeste qu'elle peut être, elle aussi, une réaction à la perte d'un objet

aimé ; dans d'autres occasions, on peut reconnaître que la perte est d'une nature plus morale. Sans doute l'objet n'est pas réellement mort mais il a été perdu en tant qu'objet d'amour (cas, par exemple, d'une fiancée abandonnée). Dans d'autres cas encore, on se croit obligé de maintenir l'hypothèse d'une telle perte mais on ne peut pas clairement reconnaître ce qui a été perdu, et l'on peut admettre à plus forte raison que le malade lui non plus ne peut pas saisir consciemment ce qu'il a perdu. D'ailleurs ce pourrait encore être le cas lorsque la perte qui occasionne la mélancolie est connue du malade, celui-ci sachant sans doute *qui* il a perdu mais non ce qu'il a perdu en cette personne. Cela nous amènerait à rapporter d'une façon ou d'une autre la mélancolie à une perte de l'objet qui est soustraite à la conscience, à la différence du deuil dans lequel rien de ce qui concerne la personne n'est inconscient.

Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940, p. 151.

La mélancolie emprunte donc une partie de ses caractères au deuil et l'autre partie au processus de la régression à partir d'un choix d'objet narcissique jusqu'au narcissisme. Elle est d'une part, comme le deuil, réaction à la perte réelle de l'objet d'amour, mais, en outre, elle est marquée d'une condition qui fait défaut dans le deuil normal ou qui transforme celui-ci en deuil pathologique lorsqu'elle vient s'y ajouter. La perte de l'objet d'amour est une occasion privilégiée de faire valoir et apparaître l'ambivalence des relations d'amour.

Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940, p. 160.

Mais sa mission ne peut pas être remplie sur-le-champ. Elle sera seulement accomplie en détail, par une grande dépense de temps et d'énergie d'investissement, et entre-temps l'existence de l'objet perdu est conservée dans le psychisme. Chacun des souvenirs et des espoirs qui liaient la libido à l'objet est repris et surinvesti jusqu'à ce que la libido se détache de lui. La raison pour laquelle ce compromis – l'observance détaillée de l'injonction de la réalité – est si extraordinairement douloureux n'est pas facile à expliquer d'un point de vue économique. Il est curieux que cette *souffrance* nous semble aller de soi. Mais le fait est qu'au terme du travail du deuil, le moi sera à nouveau libre et désinhibé.

Freud S., *Deuil et mélancolie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2011, p. 21.

Une des formes sous lesquelles l'amour se manifeste, l'amour sexuel, nous a fait éprouver avec le plus d'intensité un plaisir subjuguant, et par là nous a fourni le prototype de notre aspiration au bonheur ; quoi de plus naturel que de continuer à le chercher sur le chemin même où pour la première fois nous l'avons rencontré ? Le point faible de cette technique vitale est trop évident, sinon il ne serait venu à l'idée de personne d'abandonner cette voie pour une autre.

Jamais nous ne sommes davantage privés de protection contre la souffrance que lorsque nous aimons, jamais nous ne sommes davantage dans le malheur et le désespoir que lorsque nous avons perdu l'objet aimé ou son amour.

Freud S., *Le Malaise dans la culture*, in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 268.

Le mal est donc au début ce pour quoi on est menacé de perte d'amour ; c'est par l'angoisse devant cette perte qu'il faut éviter le mal.

Freud S., *Le Malaise dans la culture*, in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 311.

JACQUES LACAN

Est-ce que vous vous êtes aperçu à quel point il est rare qu'un amour échoue sur les qualités ou les défauts réels de la personne aimée ?

Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1980, p. 254.

Il y a une différence radicale entre, d'une part, le don comme signe d'amour, qui vise radicalement quelque chose d'autre, un au-delà, l'amour de la mère, et d'autre part, l'objet quel qu'il soit qui vient là pour la satisfaction des besoins de l'enfant.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 125.

La frustration de l'amour et la frustration de la jouissance sont deux choses distinctes. La frustration de l'amour est grosse en elle-même de toutes les relations intersubjectives telles qu'elles pourront se constituer par la suite. La frustration de la jouissance n'est pas du tout grosse de quoi que ce soit.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 125.

Chaque fois qu'il y a frustration d'amour, celle-ci se compense par la satisfaction du besoin. C'est pour autant que la mère manque à l'enfant qui l'appelle, qu'il s'accroche à son sein, et que ce sein devient plus significatif que tout [...]. La satisfaction du besoin est ici compensation de la frustration d'amour, et elle commence en même temps à devenir, je dirai presque, son alibi.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 174-175.

Le deuil, notre théorie, notre tradition, les formules freudiennes nous ont déjà appris à le formuler en termes de relation d'objet. Depuis qu'il y a des psychologues et qui pensent, Freud est le premier – n'est-ce pas frappant ? – à avoir mis en valeur l'objet du deuil. C'est dans un certain rapport d'identification que cet objet prend sa portée, que ses manifestations se groupent et s'organisent.

Cette identification du deuil, que Freud a essayé de définir de plus près en le désignant comme une incorporation, ne pouvons-nous essayer, nous, de la réarticuler de plus près, dans le vocabulaire que nous avons appris ici à manier ? [...] La question de ce qu'est l'identification doit s'éclairer des catégories que, depuis des années, je promeus ici devant vous, c'est à savoir celles du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Qu'est-ce que l'incorporation de l'objet perdu ? En quoi consiste le travail du deuil ? Le sujet s'abîme dans le vertige de la douleur, et se trouve dans un certain rapport avec l'objet disparu qui nous est en quelque sorte illustré par ce qui se passe dans la scène du cimetière. Laërte saute dans la tombe, et, hors de lui, embrasse l'objet dont la disparition est cause de cette douleur. Il est manifeste que l'objet se trouve alors avoir une existence d'autant plus absolue qu'elle ne correspond plus à rien qui soit.

En d'autres termes, le deuil, qui est une perte véritable, intolérable à l'être humain, provoque pour lui un trou dans le réel. La relation dont il s'agit est l'inverse de celle que je promeus devant vous sous le nom de *Verwerfung* quand je vous dis que ce qui est rejeté dans le symbolique réapparaît dans le réel.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 396-397.

Le rite introduit une médiation par rapport à ce que le deuil ouvre de béance. Plus exactement, le deuil vient coïncider avec une béance essentielle, la béance symbolique majeure, le manque symbolique, le point x en somme, dont l'ombilic du rêve que Freud évoque quelque part n'est peut-être que le correspondant psychologique.

Le plus simple n'est-il pas le trait suivant ? – difficile à éviter, me semble-t-il, à partir d'un certain âge, et qui doit comporter déjà pour vous, de façon très présente et à lui tout seul, ce qu'est le problème de l'amour. Ne vous a-t-il jamais saisi à tel tournant que, dans ce que vous avez donné à ceux qui vous sont les plus proches, quelque chose a manqué ? Et non pas seulement quelque chose qui a manqué, mais qui les laisse, les susdits, les plus proches, par vous irrémédiablement manqués ? Et quoi ?

D'être analystes vous permet de le comprendre – avec vos proches, vous n'avez fait que tourner autour du fantasme dont vous avez plus ou moins cherché en eux la satisfaction. À eux, ce fantasme a plus ou moins substitué ses images et couleurs.

Cet être auquel soudain vous pouvez être rappelé par quelque accident dont la mort est bien celui qui nous fait entendre le plus loin sa résonance, cet être véritable, pour autant que vous l'évoquez, déjà s'éloigne, est déjà éternellement perdu. Or cet être, c'est tout de même lui que vous tentez de joindre par les chemins de votre désir. Seulement, c'est être-là, c'est le vôtre.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil. 2001, p. 49-50.

Pour le deuil, il est tout à fait certain que sa longueur, sa difficulté, tient à la fonction métaphorique des traits conférés à l'objet de l'amour, en tant qu'ils sont des privilèges narcissiques. D'une façon d'autant plus significative qu'il le dit presque en s'en étonnant, Freud insiste bien sur ce dont il s'agit – le deuil consiste à authentifier la perte réelle, pièce à pièce, morceau à morceau, signe à signe, élément grand I à élément grand I, jusqu'à épuisement. Quand cela est fait, fini.

Mais qu'est-ce à dire si cet objet était un petit *a*, un objet de désir ? L'objet est toujours masqué derrière ses attributs, c'est presque une banalité de le dire. Comme de bien entendu, l'affaire ne commence à devenir sérieuse qu'à partir du pathologique, c'est-à-dire de la mélancolie. L'objet y est, chose curieuse, beaucoup moins saisissable pour être certainement présent, et pour déclencher des effets infiniment plus catastrophiques, puisqu'ils vont jusqu'au tarissement de ce que Freud appelle le *Trieb* le plus fondamental, celui qui vous attache à la vie.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil. 2001, p. 462-464.

Ce que Socrate sait, et que l'analyste doit au moins entrevoir, c'est qu'au niveau du petit *a*, la question est tout autre que celle de l'accès à aucun idéal. L'amour ne peut que cerner cette île, ce champ de l'être que l'amour ne peut que cerner, c'est là quelque chose dont l'analyste ne peut que penser que n'importe quel objet peut le remplir, que nous sommes amenés à vaciller

sur les limites où se pose cette question : « Qu'es-tu ? » avec n'importe quel objet qui est entré une fois dans le champ de notre désir, qu'il n'y a pas d'objet qui ait plus ou moins de prix qu'un autre – c'est ici le deuil autour de quoi est centré le désir de l'analyste.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 464.

Nous portons le deuil, et nous en ressentons les effets de dévaluation, pour autant que l'objet dont nous portons le deuil était, à notre insu, celui qui s'était fait, que nous avions fait, le support de notre castration.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 132.

Le moi idéal est cette fonction par où le moi est constitué par la série de ses identifications à certains objets, ceux à propos desquels Freud souligne, dans *Das Ich und das Es*, un problème qui le laisse perplexe, l'ambiguïté de l'identification et de l'amour. [...] L'ambiguïté dont il s'agit désigne le rapport que j'ai dès longtemps accentué devant vous, le rapport de l'être et de l'avoir. Pour le souligner d'un repère pris dans les saillants même de l'œuvre de Freud, c'est l'identification qui est essentiellement au principe du deuil, par exemple. Comment *a*, objet de l'identification, est-il aussi *a*, objet de l'amour ?

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 138-139.

Nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons dire *J'étais son manque*. Nous sommes en deuil de personnes que nous avons ou bien ou mal traitées, et vis-à-vis de qui nous ne savions pas que nous remplissions la fonction d'être à la place de leur manque. Ce que nous donnons dans l'amour, c'est essentiellement ce que nous n'avons pas, et quand ce que nous n'avons pas nous revient, il y a assurément régression, et en même temps révélation de ce en quoi nous avons manqué à la personne pour représenter ce manque. Mais ici, en raison du caractère irréductible de la méconnaissance concernant le manque, cette méconnaissance simplement se renverse, à savoir que cette fonction que nous avions d'être son manque, nous croyons pouvoir la traduire maintenant en ceci, que nous lui avons manqué – alors que c'était justement en cela que nous lui étions précieux et indispensables.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 166.

Au terme de sa spéculation sur l'angoisse, Freud se demande en quoi tout ce qu'il a pu avancer sur les rapports de l'angoisse avec la perte de l'objet peut bien se distinguer du deuil. [...] Je crois devoir ici vous rappeler ce à quoi nous a menés notre interrogation quand il s'est agi de Hamlet comme personnage dramatique éminent qui marque l'émergence, à l'orée de l'éthique moderne, du nouveau rapport du sujet au désir. J'ai pointé que c'est à proprement parler l'absence de deuil chez sa mère, qui a fait s'évanouir en lui, se dissiper, s'effondrer jusqu'au plus radical, tout élan possible d'un désir [...]. Le désir manque en ceci que s'est effondré l'Idéal.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 385-386.

Freud nous fait remarquer que le sujet du deuil a affaire à une tâche qui serait de consommer une seconde fois la perte de l'objet aimé provoquée par l'accident du destin. Et Dieu sait combien il insiste, à juste titre, sur le côté détaillé, minutieux, de la remémoration de tout ce qui a été vécu du lien avec l'objet aimé.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 387.

Quant à nous, le travail du deuil nous apparaît, dans un éclairage à la fois identique et contraire, comme un travail qui est fait pour maintenir et soutenir tous ces liens de détails, en effet, aux fins de restaurer le lien avec le véritable objet de la relation, l'objet masqué, l'objet *a* – auquel par la suite un substitut pourra être donné, qui n'aura pas plus de portée, en fin de compte, que celui qui en a d'abord occupé la place. Comme me le disait l'un d'entre nous, humoriste, à propos de l'aventure qui nous est décrite dans le film *Hiroshima, mon amour*, c'est une histoire bien faite pour nous montrer que n'importe quel Allemand irremplaçable peut trouver immédiatement un substitut parfaitement valable dans le premier Japonais rencontré au coin de la rue.

Le problème du deuil est celui du maintien, au niveau scopique, des liens par où le désir est suspendu, non pas à l'objet *a*, mais à *i(a)*, par quoi est narcissiquement structuré tout amour, en tant que ce terme implique la dimension idéalisée que j'ai dite.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 387.

Cela renvoie aux croyances de toujours concernant les suites de certains modes de trépas, quand les cérémonies funéraires ne peuvent être pleinement remplies. Rien n'est apaisé de la vengeance que crie Ophélie, au moment de la révélation de ce qu'a été pour lui son père, cet objet négligé, méconnu. Nous voyons là jouer à nu cette identification à l'objet que Freud nous désigne comme étant le ressort majeur de la fonction du deuil. C'est la définition implacable que Freud a su donner au deuil, la sorte d'envers qu'il a désigné aux pleurs qui sont consacrés au défunt, ce fond de reproches que comporte le fait que la réalité de celui qu'on a perdu, on ne veuille se souvenir que de ce qu'il a laissé de regrets.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 59-60.

Pourquoi ne se réjouirait-on pas que le défunt ait existé ? Nous croyons que les paysans noient dans des banquets une insensibilité préjudicielle, alors qu'ils font bien autre chose, ils célèbrent l'avènement de celui qui a été à la sorte de gloire simple qu'il mérite comme ayant été parmi nous simplement un vivant. L'identification à l'objet du deuil, Freud l'a désignée sous ses modes négatifs, mais n'oublions pas qu'elle a aussi sa phase positive.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 60.

Cela permet de désigner que l'un de ses problèmes était qu'elle n'avait jamais pu faire la moindre ébauche de sentiment de deuil à l'égard d'un père qu'elle admirait. Mais les histoires qui nous sont rapportées nous montrent surtout qu'elle ne pouvait d'aucune façon représenter quelque chose qui ait pu, sous quelque angle que ce soit, manquer à son père.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 215.

La vie, dit quelque part quelqu'un qui n'est pas analyste, Étienne Gilson, *l'existence est un pouvoir ininterrompu d'actives séparations*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 215-216.

L'amour, c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable [...], c'est non seulement irrémédiable mais sans aucune médiation. C'est la connexité entre deux savoirs en tant qu'ils sont irrémédiablement distincts. Quand ça se produit, ça fait quelque chose de [...] tout à fait privilégié. Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale méli-mélo.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes-errent », leçon du 15 janvier 1974, inédit.

JACQUES-ALAIN MILLER

Pourquoi est-ce que le deuil peut-il être pathologique dans l'obsession ?

Il y a le deuil que Freud considère comme normal quand il s'étend sur une période de un à deux ans, et qu'il situe à partir de l'identification signifiante. C'est un travail de deuil qui est la confrontation aux traits de l'objet. C'est là situer le travail du deuil comme un travail du signifiant. Mais le deuil pathologique, lui, est le deuil impossible à faire. C'est le deuil de la jouissance en tant qu'irréductible au signifiant. Les problèmes que cela pose à l'analyse sont alors d'un style différent. Il faut que le travail analytique complète le travail du deuil. C'est ce qui nous permet, aussi bien, de situer l'entrée en analyse du sujet de l'obsession, en mettant en valeur que l'émergence de l'Autre qui jouit – par exemple sous les espèces du capitaine cruel –, de l'Autre qui rappelle qu'il n'est pas mort, surplombe cette entrée.

La question que pose le deuil pathologique n'est pas la question de savoir si les morts vivent, puisqu'il est clair qu'ils vivent, qu'ils vivent à l'état de signifiants entre deux morts. La vraie question horrible, c'est de savoir si les morts jouissent. Je vous laisse sur cette pensée.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. 1, 2, 3, 4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 29 mai 1985, inédit.

Vous trouvez aussi à placer sur cette matrice l'opposition qui figure à la fin du Séminaire entre deuil et mélancolie. Question qui tourmente déjà Lacan à la fin du Séminaire *Le transfert*. Le deuil a rapport essentiellement avec i de a , avec l'image, avec l'objet d'amour dans sa structure narcissique. Le travail du deuil est l'énumération des détails imaginaires pour les faire passer au symbolique, mais c'est un travail qui s'effectue essentiellement au niveau scopique, en laissant petit a sous la barre, même si se trouve là cerné par l'imaginaire l'objet petit a . Le deuil répond à la perte de l'objet petit a par un carnaval imaginaire et narcissique, tandis que Lacan s'évertue à montrer la mélancolie comme ayant rapport à petit a . Dans le passage à l'acte mélancolique, le sujet franchit la barrière qui le sépare de petit a , alors que cette barrière est maintenue dans le deuil. D'où le sujet mélancolique passe au travers de sa propre image pour atteindre l'objet petit a .

Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* », *La Cause freudienne*, n° 59, février 2005, p. 99.

ÉRIC LAURENT

« La guerre a bouleversé l'amour », dit Blaise Cendrars. Elle a été, en tout cas, une épreuve pour les couples affrontés à une séparation que la mort rendra souvent définitive. Les études menées récemment sur leur correspondance – des millions de lettres échangées – montrent leur effort pour survivre, la découverte d'un désir qui ose s'écrire, une érotisation du couple que la distance et le danger autorisent à se dire.

Laurent É., « Faire couple dans l'histoire », *La Cause du désir*, n° 92, Paris, Navarin, 2016, p. 32.

AMOURS MONSTRES



Bartolomeo Cavarozzi et Le Caravage, *Le Sacrifice d'Isaac*

SIGMUND FREUD

À plusieurs reprises, il rêva qu'il était de nouveau atteint de ses anciens troubles nerveux, ce dont il était aussi malheureux en rêve qu'heureux au réveil lorsqu'il constatait que ce n'était là qu'un rêve. Il lui vint de plus, un matin, dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille, « l'idée que ce serait très beau d'être une femme subissant l'accouplement », l'idée que, s'il en avait eu la pleine conscience, il l'aurait repoussée avec la plus grande indignation.

Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (*Dementis paranoïdes*) (*Le Président Schreber*), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1989, p. 266.

Cette phrase : « Je l'aime » (lui, l'homme), est contredite par :

a) Le délire de persécution, en tant qu'il proclame très haut : « Je ne l'aime pas, je le *hais*. » Cette contradiction qui, dans l'inconscient* ne saurait s'exprimer autrement, ne peut cependant pas, chez un paranoïaque devenir consciente sous cette forme. Le mécanisme de la formation des symptômes dans la paranoïa exige que les sentiments, la perception intérieure, soient remplacés par une perception venant de l'extérieur. C'est ainsi que la proposition : « Je le hais » se transforme, grâce à la *projection*, en cette autre : « *Il me hait* (me persécute) », ce que, alors, justifie la haine que je lui porte. Ainsi, le sentiment interne, qui est le véritable promoteur, fait son apparition en tant que conséquence d'une perception extérieure : « Je ne l'aime pas – je le *hais* – parce qu'il *me persécute*. »

L'observation ne permet aucun doute à cet égard : le persécuteur n'est jamais qu'un homme auparavant aimé.

* Dans la « *langue fondamentale* », comme dirait Schreber.

Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (Dementis paranoïdes) (Le Président Schreber), Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1989, p. 308.

b) L'*érotomanie* qui, en dehors de notre hypothèse, demeurerait absolument incompréhensible, s'en prend à un autre élément de la même proposition:

« Ce n'est pas *lui* que j'aime – c'est *elle* que j'aime. »

Et, en vertu de la même compulsion à la projection, la proposition est transformée comme suit : « Je m'en aperçois, elle m'aime. »

« Ce n'est pas *lui* que j'aime – c'est *elle* que j'aime – parce qu'*elle m'aime*. » Bien des cas d'*érotomanie* sembleraient pouvoir s'expliquer par des fixations hétérosexuelles exagérées ou déformées et cela sans qu'il soit besoin de chercher plus loin, si notre attention n'était pas attirée par le fait que toutes ces « amours » ne débutent pas par la perception intérieure que l'on aime, mais par la perception, venue de l'extérieur, que l'on est aimé.

Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (Dementis paranoïdes) (Le Président Schreber), Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1989, p. 308-309.

On devrait croire qu'à une proposition composée de trois termes, telle que « *je l'aime* », il ne puisse être contredit que de trois manières. Le délire de jalousie contredit le sujet, le délire de persécution, le verbe, l'*érotomanie*, l'objet. Mais il est pourtant encore une quatrième manière de repousser cette proposition, c'est de rejeter entièrement celle-ci.

« *Je n'aime pas du tout — je n'aime personne.* » Or, comme il faut bien que la libido d'un chacun se porte quelque part, cette proposition semble psychologiquement équivaloir à la suivante : « Je n'aime que moi. » Ce genre de contradiction donnerait le délire des grandeurs, que nous concevons comme étant une *surestimation sexuelle du moi*, et que nous pouvons ainsi mettre en parallèle avec la surestimation de l'objet d'amour qui nous est déjà familière. Il n'est pas sans importance, par rapport à d'autres parties de la théorie de la paranoïa, de constater qu'on trouve un élément de délire des grandeurs dans la plupart des autres formes de la paranoïa. Nous sommes en droit d'admettre que le délire des grandeurs est essentiellement de nature infantile et que, au cours de l'évolution ultérieure, il est sacrifié à la vie en société ; aussi la mégalomanie d'un individu n'est-elle jamais réprimée avec autant de force que lorsque celui-ci est en proie à un amour violent.

Car là où l'amour s'éveille, meurt

*Le moi, ce sombre despote.**

* – *Denn wo die Lieb erwachet, stirbt das Ich, der finstere Despot.* – Djelaledin Rumi, traduit en allemand par Rückert et cité d'après Kühlenbeck, introduction au Ve vol des Œuvres de Giordano Bruno.

Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (Dementis paranoïdes) (Le Président Schreber), Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1989, p. 310.

En ce qui concerne la formation des symptômes dans la paranoïa, le trait le plus frappant est le processus qu'il convient de qualifier de *projection*. Une perception interne est réprimée et, en son lieu et place, son contenu, après avoir subi une certaine déformation, parvient au conscient sous forme de perception venant de l'extérieur.

Dans le délire de persécution, la déformation consiste en une transformation de l'affect ; ce qui devrait être ressenti intérieurement comme de l'amour est perçu extérieurement comme de la haine.

Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (*Dementis paranoides*) (*Le Président Schreber*), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1989, p. 311.

Nous pouvons donc dire que le processus propre au refoulement consiste dans le fait que la libido se détache de personnes – ou de choses – auparavant aimées. Ce processus s'accomplit en silence, nous ne savons pas qu'il a lieu, nous sommes contraints de l'inférer des processus qui lui succèdent.

Ce qui attire à grand bruit notre attention, c'est le processus de guérison qui supprime le refoulement et ramène la libido aux personnes mêmes qu'elle avait délaissées. Il s'accomplit dans la paranoïa par la voie de la projection. Il n'était pas juste de dire que le sentiment réprimé au-dedans fût projeté au-dehors ; on devrait plutôt dire, nous le voyons à présent que ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors.

Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (*Dementis paranoides*) (*Le Président Schreber*), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1989, p. 315.

Si l'amour de l'objet, auquel on ne peut pas renoncer alors qu'on abandonne l'objet lui-même, s'est réfugié dans l'identification narcissique, la haine s'en prend à cet objet substitutif en l'injuriant, en l'humiliant, en le faisant souffrir, et tire de cette souffrance une satisfaction sadique.

Freud S., *Deuil et mélancolie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2011, p. 26.

Dans les deux situations opposées du suicide et de l'amour extrême, le moi est, bien que de façon totalement différente, écrasé par l'objet.

Freud S., *Deuil et mélancolie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2011, p. 27.

Un amour qui ne choisit pas nous semble perdre une partie de sa valeur propre du fait qu'il est injuste envers l'objet. Et qui plus est : les hommes ne sont pas tous dignes d'être aimés.

Freud S., *Le Malaise dans la culture*, in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 289.

Une telle restriction du narcissisme ne peut, selon nos vues théoriques, être engendrée que par un seul facteur, par la liaison libidinale à d'autres personnes. L'amour de soi ne trouve sa limite que dans l'amour de l'étranger, l'amour pour des objets.

Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, PUF, 2010, p. 40-41.

Dans le cadre de cet état amoureux, nous avons été frappés dès le début par le phénomène de la surestimation sexuelle, le fait que l'objet aimé jouit d'une certaine liberté au regard de la critique, que toutes ses propriétés sont estimées davantage que celles de personnes non aimées ou davantage qu'en un temps où il n'était pas aimé. Lors d'un refoulement ou d'une mise à l'arrière-plan tant soit peu efficaces des tendances sensuelles, s'installe l'illusion que l'objet est aimé, même sensuellement, à cause de ses avantages quant à l'âme, alors qu'à l'inverse c'est seulement le contentement sensuel qui peut lui avoir conféré ces avantages.

Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, PUF, 2010, p. 50.

Les usages sociaux ont tenu compte de cet état de choses d'une manière avisée en permettant un certain jeu à l'envie de plaire de la femme mariée et à l'envie de conquérir de l'époux, dans l'espoir de drainer ainsi l'inexorable penchant à l'infidélité et de le rendre inoffensif. La convention établit que les deux parties n'ont pas à se tenir rigueur de ces petits écarts en direction de l'infidélité, et elle obtient la plupart du temps que la convoitise qui s'est enflammée pour un objet étranger soit satisfaite, dans un certain retour à la fidélité, auprès de l'objet.

Freud S., « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

Cette crise de jalousie tirait son matériel de l'observation des plus indices par où se trahissait aux yeux du sujet, là où un autre n'eût rien remarqué, la coquetterie tout à fait inconsciente de sa femme. Tantôt elle avait frôlé de sa main par mégarde le monsieur qui se tenait à côté d'elle, tantôt elle avait trop penché son visage vers lui et avait arboré un sourire plus amical que si elle avait été seule avec son mari. Il montrait pour toutes ces manifestations de l'inconscient de son épouse une attention extraordinaire et s'entendait à les interpréter toujours correctement, de sorte qu'il avait à vrai dire toujours raison et pouvait encore invoquer l'analyse pour justifier sa jalousie. À proprement parler son anormalité se réduisait à ceci qu'il observait l'inconscient de sa femme et lui accordait une importance beaucoup plus grande qu'il ne serait venu à l'idée de tout autre.

Freud S., « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 274.

Souvenons-nous que les paranoïaques persécutés se conduisent eux aussi d'une manière tout à fait semblable. Eux non plus ne trouvent rien d'indifférent chez autrui et dans leur « délire de relation » ils mettent en valeur les moindres indices que leur fournissent les autres, les étrangers. Le sens de leur délire de relation est précisément qu'ils attendent de tous les étrangers quelque chose comme de l'amour ; mais les autres ne leur montrent rien de semblable, ils passent devant eux en riant, brandissant leur canne et vont jusqu'à cracher par terre leur passage, ce qu'effectivement on ne fait pas lorsqu'on prend un quelconque intérêt amical à la personne qui est à proximité. On ne fait cela que lorsque cette personne vous est tout à fait indifférente, lorsqu'on peut la traiter comme moins que rien, et eu égard à la parenté fondamentale des concepts d'« étranger » et d'« ennemi » le paranoïaque n'a pas tellement tort lorsqu'il ressent comme hostilité une telle indifférence, par rapport à son exigence d'amour.

Freud S., « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 274.

Sur la jalousie normale, il y a peu à dire du point de vue de l'analyse. Il est facile de voir qu'essentiellement elle se compose de la tristesse ou douleur de croire perdu l'objet aimé, et de la blessure narcissique, pour autant que celle-ci se laisse isoler de la précédente ; elle s'étend encore aux sentiments d'hostilité contre le rival préféré, et, dans une mesure plus ou moins grande, à l'auto-critique qui veut imputer au propre moi du sujet la responsabilité de la perte amoureuse. Cette jalousie, pour normale que nous la dénommons, n'est pour cela nullement rationnelle, je veux dire issue de situations actuelles, commandée par le moi conscient en fonction de relations réelles et uniquement par lui.

Freud S., « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » (trad. de l'allemand : J. Lacan), *Revue française de psychanalyse*, 1932, tome V, n° 3, p. 391-401.

JACQUES LACAN

À quoi tient la différence entre quelqu'un qui est psychotique et quelqu'un qui ne l'est pas ? Elle tient à ceci, que pour le psychotique une relation amoureuse est possible qui l'abolit comme sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre. Mais cet amour est aussi un amour mort.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 287.

Le psychotique ne peut pas saisir l'Autre que dans la relation au signifiant, il ne s'attarde qu'à une coque, à une enveloppe, une ombre, la forme de la parole. Là où la parole est absente, là se situe l'Éros du psychosé, c'est là qu'il trouve son suprême amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 288-289.

Réfléchissez, sociologiquement, aux formes de l'énamoration, du fait de tomber amoureux, attestées dans la culture [...]. Dans certaines cultures, les choses en sont venues assez à bout de course pour qu'on soit à être fort embarrassé sur le problème de savoir comment donner une forme à l'amour [...]. Prenons pour point de référence la technique, car c'en était une, où l'art, d'aimer, disons la pratique de la relation d'amour qui a régné pendant un certain temps du côté de notre Provence ou de notre Languedoc. Il y a là toute une tradition [...] où on observe une dégradation des patterns amoureux, devenus de plus en plus incertains.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 288.

Assurément, au cours de cette évolution historique, l'amour-passion, pour autant qu'il est pratiqué dans ce style qu'on appelle platonique ou idéaliste passionné ; devient de plus en plus une chose ridicule, ou ce qu'on appelle communément, en juste titre, une folie [...]. La chose, si elle ne se passe plus avec une belle ou avec une dame, s'accomplit dans la salle obscure du cinéma, avec l'image qui est sur l'écran.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 288.

Cette dimension va dans le sens de la folie du pur mirage, dans la mesure où l'accent original de la relation amoureuse est perdu. Cela nous paraît à nous comique, ce sacrifice total d'un être à l'autre, poursuivi systématiquement par des gens qui avaient le temps de ne faire que ça [...] Il aurait de quoi nous intéresser, nous autres analystes, cet ambigu de sensualité et de chasteté, techniquement soutenu [...], nous présente l'analogie de ce qui passe chez le psychotique [...]. [L]e psychotique aime son délire comme lui-même.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 288.

Qu'est-ce que nous entrevoyons de l'entrée dans la psychose ? – sinon que c'est à la mesure d'un certain appel auquel le sujet ne peut pas répondre, que se produit un foisonnement imaginaire de modes d'être qui sont autant de relations au petit autre ; foisonnement que supporte un certain mode du langage et de la parole.

Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 289.

Pour Freud, nous dit-on, le délire de Schreber est lié à une irruption de la tendance homosexuelle. Le sujet la nie, se défend contre elle. Dans son cas, qui n'est pas celui d'un névrosé, cette négation aboutit à ce que nous pourrions appeler une érotomanie divine.

Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 350.

La mégalomanie représente ce par quoi s'exprime la crainte narcissique [...] Le sujet se faisant l'objet de l'amour de l'être suprême, peut dès lors abandonner ce qui lui semblait au prime abord le plus précieux de ce qu'il devait sauver, à savoir la marque de sa virilité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 351.

La valeur prévalente que prend l'objet [...] est fondée sur ceci – un objet réel prend sa fonction en tant que partie de l'objet d'amour, il prend sa signification en tant que symbolique, et la pulsion s'adresse à l'objet réel en tant que partie de l'objet symbolique. Il devient comme objet réel une partie de l'objet symbolique. C'est de là que s'ouvre toute compréhension possible de l'absorption orale et de son mécanisme soi-disant régressif, qui peut intervenir dans toute relation amoureuse.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 175.

[*Verliebheit*] Celle-ci n'est pas concevable, n'est nulle part articulée, sinon dans la relation narcissique, autrement dit de la relation spéculaire telle que celui qui vous parle l'a définie et articulée.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 176.

Mais quelle est le leurré le plus authentique ? – sinon celui qui suit ferme, et sans se laisser dériver, ce que lui trace un amour que j'appellerai épouvantable.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VIII, Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 198.

Si la culpabilité n'est pas toujours, et immédiatement, intéressée dans le déclenchement d'un amour, dans l'éclair de l'énamoration, dans le coup de foudre, il n'en est pas moins certain que, même dans les unions inaugurées sous des auspices aussi poétiques, il arrive avec le temps que viennent se centrer sur l'objet aimé tous les effets d'une censure active. Ce n'est pas simplement qu'autour de lui se regroupe tout le système des interdites, mais aussi bien c'est à lui que l'on vient – fonction constitutive de la conduite humaine – demander la permission.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 399.

Freud parle ensuite de l'identification régressive, celle qui résulte du rapport d'amour, et pour autant que l'objet se refuse à l'amour. [...] Le sujet est donc capable par un processus régressif de s'identifier à l'objet qui le déçoit dans l'appel d'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 417.

En d'autres termes, sa structure, la jouissance sexuelle ne la prend que de l'interdit porté sur la jouissance dirigée sur le corps propre, c'est-à-dire très précisément, en ce point d'arrêt et de frontière où elle confine à la jouissance mortelle. Et elle ne rejoint la dimension du sexuel qu'à porter l'interdit sur le corps dont sort le corps propre, à savoir sur le corps de la mère.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 108.

On en reste – et c'est bien en quoi j'ai dit que le α est un semblant d'être [...] à la notion de la haine jalouse, celle qui jaillit de la *jalousissance*, de celle qui *s'imageaillisse* du regard chez saint Augustin qui l'observe, le petit bonhomme.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 99.

La vraie amour débouche sur la haine.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 133.

Y'a de l'Un mais ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment. Ce sentiment que j'ai appelé – selon les unarités – que j'ai appelé le support, le support de ce qu'il faut bien que je reconnaisse : la haine, en tant que cette haine est parente de l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 10 mai 1977, inédit.

Mais cette cruauté même implique l'humanité. C'est un semblable qu'elle vise, même dans un être d'une autre espèce. Nulle expérience plus loin que celle de l'analyse n'a sondé, dans le vécu, cette équivalence dont nous avertit le pathétique appel de l'Amour : c'est toi-même que tu frappes, et la déduction glacée de l'Esprit : c'est dans la lutte à mort de pur prestige que l'homme se fait reconnaître par l'homme.

Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 147.

Pauvre Jason parti pour la conquête de la Toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée.

Lacan J., « Jeunesse de Gide », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 761.

JACQUES-ALAIN MILLER

Le mot ravage est un dérivé de ravir. Le verbe *ravir* est lui-même un *surgeon* du latin populaire *rapire*, un verbe qui veut dire *saisir violemment*, et que nous avons dans *le rapt*. Cela veut dire qu'on emmène de force, que l'on emporte.

C'est aussi bien un terme de mystique que le verbe ravir, et le ravissement. Cela veut dire qu'on est transporté au ciel, dans la langue classique. Et à l'horizon du ravir, il y a l'extase. C'est donc un terme où la valeur érotomaniaque est inscrite dans l'étymologie elle-même.

Miller J.-A., « Un répartitoire sexuel », *La Cause freudienne*, n° 40, janvier 1999, p. 11.

L'amour reste, dans la psychose, inséparablement lié à la figure de l'idéal du moi du sujet qui prend une telle force qu'il vient se substituer à l'autre réel qu'il réduit à une figure idéale. Vingt ans après son étude du cas Aimée, dans son article des *Écrits*, Lacan montre que, dans le cas du président Schreber, rapporté par Freud, le sujet construit son délire autour d'une érotomanie divine où il est l'aimé de Dieu... Il montre alors que cette érotomanie divine vient border le trou qu'a déclenché dans le sujet le rejet du symbole d'une figure plus modeste de l'Autre : le père.

Miller J.-A., « Avant-propos », *L'Amour dans les psychoses*, Seuil, Paris, 2004, p. 8.

Lacan a pu dire que l'amour était possible dans la psychose, mais qu'il était un amour mort. Ce caractère mortifère ou mortifié est-il lié au fait que, là plus qu'ailleurs, le sujet n'aime que lui-même, ou un idéal qu'il substitue à la réalité du partenaire ? Ou bien est-ce que le sujet psychotique aime un Autre, tellement Autre qu'il ne peut être incarné dans aucun être vivant, mais doit l'être dans une fiction délirante ? Ou encore, le sujet psychotique n'aime-t-il que son délire, selon le mode de Freud ?

Miller J.-A., « Avant-propos », *L'Amour dans les psychoses*, Seuil, Paris, 2004, p. 8.

Aimer est avant tout vouloir être aimé, et l'on sacrifie sa subjectivité pour se faire objet de l'autre dans l'amour. L'amour est-il amour de l'autre ou jouissance de ce discours si particulier que constitue le fait de « parler d'amour » ? Dans les deux cas, il y a peu de différence entre amour et érotomanie. Simplement le « ratage » de l'Autre produit par le narcissisme présente des conséquences plus ou moins radicales. C'est aussi la réalité du sujet qui est écornée dans l'amour, parfois jusqu'à l'effacement. L'amour, en effet, peut être rejet de l'être, refus du désir et oubli du sexe pour celui qui l'éprouve.

Miller J.-A., « Avant-propos », *L'Amour dans les psychoses*, Seuil, Paris, 2004, p. 8-9.

Ainsi l'amour dans les psychoses n'est-il pas simplement imaginaire, mais bien réel et propre à nous montrer le réel inclus dans l'amour. Ce réel de l'amour dans la psychose est sensible dans le fait qu'il apparaît comme symptôme. Dans la psychanalyse, le symptôme représente la trace d'un amour passé et, souvent, le point de départ d'un nouvel amour. Mais l'amour représente le meilleur symptôme de ce fait patent que l'on aime à aimer un Autre qui n'existe pas, qu'il soit homme, femme ou Dieu... Dans bien des cas, la meilleure solution pour le sujet est de s'aviser que son partenaire dans la vie peut venir à la place même de son symptôme. Dans ce cas l'amour n'est plus symptôme dans sa forme mais par le biais de son objet et il laisse une place à autre que lui.

Miller J.-A., « Avant-propos », *L'Amour dans les psychoses*, Seuil, Paris, 2004, p. 9-10.

Ce n'est que dans des conditions extrêmes qu'on ne demande pas la permission ou qu'on force le consentement. Normalement, l'union sexuelle se pratique de telle façon qu'il y a un certain nombre de retards qui sont apportés avant la consommation de la chose. Il y a même des rituels de l'approche sexuelle.

Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », *La Cause freudienne*, n° 65, 2007, p. 106.

Les vacances, la fatigue, les préoccupations, l'inattention... On sent bien que cela n'explique pas tout, qu'un désir est impliqué, un désir inconnu. C'est bien ce qui fait peur, car qui me dit que moi-même... Le fait est qu'on peut sans le savoir désirer détruire ce qui vous est le plus cher.

Miller J.-A., « L'oubli est un meurtre », *Le Point*, 14 août 2008.

La haine est la plus intense des passions. L'amour se prend aux apparences, tandis que la haine est radicale : elle vise l'être. Il arrive qu'elle agrafe tout l'univers mental d'un sujet, suppléant ainsi au trou béant de sa psychose.

Miller J.-A., « Le théâtre de la pulsion », *Le Point*, n° 2062, 22 mars 2012.

C'est Médée qui tue les enfants qu'elle a eu de Jason, enfants qu'elle aime, mais non pas au prix de consentir à n'être que leur mère, déchue de la place qu'elle tenait du désir de l'homme qui est le sien. L'acte féminin [...] est d'arracher le plus précieux, l'agalma. Du même coup elle frappe l'homme dans sa béance. Son acte, en effet, n'est pas le soin : son acte n'est pas de nourrir l'homme, ni de le protéger, c'est de le frapper : sa menace, de pouvoir toujours le faire.

Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause freudienne*, n° 89, Paris, Navarin, mars 2015, p. 114.

[I]l y a bien à rendre compte des fantasmes typiques que les femmes confessent communément, à savoir que pour atteindre à la jouissance, elles se représentent en elles-mêmes comme l'objet de la persécution masculine – dépouillées, battues, déchues – comme si c'était là la condition *sine qua non* pour se sentir authentiquement femme.

Miller J.-A., « Mère femme », *La Cause freudienne*, n° 89, Paris, Navarin, mars 2015, p. 116.

Médée est présentée comme une mère qui aime profondément ses enfants. Elle parle avec enchantement de ce qu'ils sont, de ce qu'elle en espère, comment ils furent avec elle jusqu'à leur mort, comment elle les a accompagnés dans ce qui sera leur tombe. Mais à cette heure, elle est préparée à les tuer et – il s'agit là de l'œuvre théâtrale la plus horrible – elle le fait. Elle tue ses propres enfants, qui sont aussi ceux de Jason et c'est là la femme qui prend en elle le dessus sur la mère.

Miller J.-A., « Des semblants dans la relation entre les sexes », *La Cause freudienne*, n° 36, mai 1997, p. 10.

ÉRIC LAURENT

Avec la thèse sur Aimée, c'est de la passion féminine qu'il veut trouver la clé. Aimée, c'est le mystère, mystère de la pulsion de mort chez les femmes et de leur passage à l'acte. Freud laissait ses lecteurs sur la question : *que veulent les femmes ?* Résolument, Lacan s'avance dans la zone où elles veulent frapper l'homme et leur objet d'énamoration folle. Aimée annonce la lecture que Lacan fera du cas des sœurs Papin, de Médée, de madame Gide, de *L'Empire des sens*, des mystiques. Lacan n'est pas un mystique de la jouissance féminine, mais un déchiffreur passionné de la position féminine de la sexuation, dont il finira par donner le mathème.

Laurent É., « Lacan analysant », *La Cause freudienne*, n° 74, mars 2010, p. 19.

Et on trouve là, sans doute, l'écart et la particularité de l'érotisme japonais, dont le film intitulé en français *L'Empire des sens* – le titre en japonais *Ai no korīda* veut dire « corrida de l'amour » –, de Nagisa Ōshima, témoignera très bien en 1976. C'est une corrida de l'amour dans laquelle en effet à la fin, le mâle meurt et on lui coupe la queue. Si l'érotisme de N. Ōshima passe à la limite, néanmoins estampes érotiques et mangas témoignent bien du goût japonais pour le bondage et les pratiques sadomasochiste dans leur généralité – sans compter ce dont porte témoignage l'œuvre de Yukio Mishima : beauté, homosexualité. Donc d'un côté, l'empire des semblants et de l'autre l'empire des liens. Nous en prenons l'idée que la japonaise ne cesse d'échapper au japonais et de rester inatteignable malgré les liens dans lesquels il voudrait la fixer.

Laurent É., *La place des hommes dans la cité des femmes*, conférence à Nantes le 18 mai 2019. (<https://www.youtube.com/watch?v=y4oJZ5O4y98>)

La violence continue contre le corps des femmes résonne particulièrement avec le dit de Lacan selon lesquels les hommes ne savent pas quoi faire avec le corps des femmes. « il n'y a qu'une seule chose dont il [un homme] ne sache littéralement que faire [...] – c'est une femme... »

Laurent É., « Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel », *La Cause freudienne*, n° 104, mars 2020, p. 110.

AMOURS EMPÊCHÉES



Le Caravage, *Les Tricheurs*

SIGMUND FREUD

La vie amoureuse de ce type de personnes reste clivée entre les deux directions personnifiées dans le domaine artistique, par l'amour céleste et l'amour terrestre (ou animal). Lorsqu'ils aiment, ils ne désirent pas, et lorsqu'ils désirent, ils ne peuvent pas aimer.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 54.

Le fait que les freins mis par la culture à la vie amoureuse entraînent un rabaissement très général des objets sexuels peut nous inciter à ne plus observer les objets, mais les pulsions elles-mêmes. Le dommage causé par le refoulement initial de la jouissance sexuelle s'exprime dans le fait que son déblocage ultérieur au sein du couple n'est plus totalement satisfaisant. La liberté sexuelle illimitée n'aboutit cependant pas elle non plus à un meilleur résultat. Il est facile de constater que la valeur psychique du besoin amoureux diminue dès que l'on facilite sa satisfaction. La libido, pour s'intensifier, a besoin d'un obstacle et là où les résistances naturelles à la satisfaction ne suffisent pas, les humains ont, de tout temps, fait intervenir des résistances conventionnelles pour pouvoir jouir de l'amour.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 63.

Je crois qu'aussi déconcertant que cela puisse paraître, on devrait envisager la possibilité que quelque chose, dans la nature de la pulsion sexuellement proprement dite, ne favorise pas la survenue de la satisfaction complète. De la longue et difficile histoire du développement de la pulsion ressortent immédiatement deux éléments que l'on pourrait rendre responsables de ce type de difficultés. Premièrement, en raison des deux étapes respectées dans le choix d'objet, compte tenu de l'obstacle formé par la barrière de l'inceste, l'objet définitif de la fonction sexuelle ne peut plus être l'objet originel, mais uniquement un substitut de cet objet. Or la psychanalyse nous l'a enseigné : lorsque l'objet originel d'une motion de désir s'est perdu à la suite d'un refoulement, il est souvent représenté par un nombre infini d'objets de remplacement dont aucun n'est pleinement suffisant.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 65-66.

J'ai signalé que la jeune fille, dans son rapport à la dame qu'elle vénérât, adoptait le type masculin de l'amour. Son humilité, sa tendresse sans exigences, *che poco sperae nulla chiede*, sa félicité lorsqu'il était permis d'accompagner la dame un bout de chemin et de lui baiser la main au moment de la quitter, sa joie lorsqu'elle entendait vanter la dame pour sa beauté, tandis que la reconnaissance de sa propre beauté par des tiers ne signifiait absolument rien pour elle, ses pèlerinages aux endroits où la bien-aimée avait une fois séjourné, le mutisme du tout désir sensuel qui serait allé plus loin : tous ces petits traits correspondraient assez à la première passion enflammée d'un adolescent pour une artiste célèbre, qu'il croit placée beaucoup plus haut que lui et vers laquelle il n'ose lever les regards qu'en tremblant. La concordance avec ce que j'ai décrit comme « type masculin du choix d'objet » et dont j'ai rapporté les particularités à la liaison à la mère allait jusque dans les détails. Il pourrait paraître étonnant qu'elle n'ait pas été effrayée le moins du monde par la mauvaise réputation de sa bien-aimée, bien que ses propres observations l'aient suffisamment convaincue au bien-fondé de ces rumeurs.

Freud S., « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » in *Névrose psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010, p. 259.

Il est réservé à une faible minorité d'entre eux, grâce à leur constitution, d'atteindre tout de même au bonheur par la voie de l'amour, mais pour cela il est indispensable de faire subir à la fonction amoureuse de vastes modifications d'ordre psychique. Ces sujets se rendent indépendants de l'agrément de l'objet au moyen d'un déplacement de valeur, c'est-à-dire en reportant sur leur propre amour l'accent primitivement attaché au fait d'être aimé ; ils se protègent contre la perte de la personne aimée en prenant pour objets de leur amour non plus des êtres déterminés mais tous les êtres humains en égale mesure ; ils évitent enfin les péripéties et les déceptions inhérentes à l'amour génital en se détournant de son but sexuel et en transformant les pulsions instinctives en un sentiment à « but inhibé ».

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 52.

La vie sexuelle de l'être civilisé est malgré tout gravement lésée ; elle donne parfois l'impression d'une fonction à l'état d'involution, comme paraissent l'être en tant qu'organes nos dents et nos cheveux. On est vraisemblablement en droit d'admettre qu'elle a sensiblement diminué d'importance en tant que source de bonheur, en tant par conséquent que réalisation de notre objectif vital. On croit parfois discerner que la pression civilisatrice ne

serait pas seule en cause ; de par sa nature même, la fonction sexuelle se refuserait quant à elle à nous accorder pleine satisfaction et nous contraindrait suivre d'autres voies. Peut-être est-ce là une erreur ? Il est difficile de se prononcer.

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 57-58.

JACQUES LACAN

Prenons pour point de départ la technique, car c'en était une, ou l'art d'aimer, disons la pratique de la relation d'amour qui a régné pendant un certain temps du côté de notre Provence ou de notre Languedoc. Il aurait de quoi nous intéresser, cet ambigu de sensualité et de chasteté, techniquement soutenu, au cours d'un concubinage singulier, sans relation physique, ou tout au moins à relations atermoyées. [...] Il y a là toute une tradition qui s'est poursuivie par le roman arcadien du style d'Astrée, et par l'amour romantique, et où on observe une dégradation des patterns amoureux, devenus de plus en plus incertains [...]. La chose, si elle ne se passe plus avec un Belle ou une Dame, s'accomplit dans la salle obscure du cinéma, avec l'image qui est sur l'écran. [...] Cette dimension va dans le sens de la folie du pur mirage, dans la mesure où l'accent original de la relation amoureuse est perdu. Cela nous paraît à nous comique, ce sacrifice total d'un être à l'autre.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 288.

Le *bundling* est une pratique très précise [...], une conception des relations amoureuses, une technique, un *pattern* des relations entre mâle et femelle [...], la fille généralement, peut lui offrir de partager son lit, à la condition que le contact n'aura pas lieu.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 87.

Tout ce que nous savons de la pratique de l'amour courtois et de toute la sphère dans laquelle il s'est localisé au Moyen-Âge, implique cette sorte d'élaboration technique très rigoureuse de l'approche amoureuse qui comportait de longs stages réfrénés en la présence de l'objet aimé, et qui visait à la réalisation en effet de cet au-delà qui est cherché dans l'amour, cet au-delà proprement érotique. [...] C'est un ordre de recherche dans la réalisation amoureuse qui, à plusieurs reprises, est posé dans l'histoire de l'humanité de façon tout à fait consciente. Ce qui est visé, ce qui est effectivement atteint, c'est un au-delà du court-circuit physiologique l'usage de la relation imaginaire comme telle... Pour l'atteindre il est fait un usage délibéré de la relation imaginaire.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 88.

Freud souligne ce qu'il appelle ce choix objectal du type proprement masculin (männlich) – et explique qu'il s'agit de l'amour platonique dans ce qu'il a de plus exalté. C'est un amour qui ne demande aucune autre satisfaction que le service de la dame, c'est vraiment l'amour sacré, ou l'amour courtois dans ce qu'il a de plus dévotieux. Il y ajoute quelques mots comme Schwärmerei, qui a un sens très particulier dans l'histoire culturelle de l'Allemagne. c'est cette exaltation qui est au fond de la relation à proprement parler. Bref, il situe ce rapport amoureux

au plus haut degré de la relation amoureuse symbolisée, posée comme service, comme institution, comme référence. C'est un amour qui en soi, non seulement se passe de satisfaction, mais vise très précisément cette non-satisfaction. C'est l'institution du manque dans la relation à l'objet comme étant l'ordre même dans lequel un amour idéal peut s'épanouir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 109.

L'amour que la jeune fille voue à la Dame, vise quelque chose qui est autre qu'elle. Cet amour qui vit purement et simplement dans l'ordre du dévouement et qui porte au suprême degré l'attachement du sujet et son anéantissement dans la Sexualüberschätzung, Freud semble le réserver au registre de l'expérience masculine. Un tel amour, en effet, s'épanouit normalement dans une relation culturelle très élaborée et institutionnalisée – celle de l'amour courtois.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 110.

Elle sera finalement amenée à une passion qualifiée littéralement de dévorante, pour cette personne que l'on nous appelle la *dame* [...], une passion servie sans exigence, désir, ni même espoir de retour, avec le caractère d'un don, l'aimant se projetant au-delà même de toute espèce de manifestation de l'aimée. Bref, nous trouvons là une des formes les plus caractéristiques de la relation amoureuse dans ses formes les plus hautement cultivées.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 121-122.

Nous aurons à comparer notre idéal de l'amour à celui des Anciens, en nous référant à des œuvres historiques, et à un certain moment qui est aussi à situer. Il s'agit bel et bien en effet d'une structuration, d'une modification historique de l'Éros. Que l'amour courtois, l'exaltation de la femme, qu'un certain style chrétien de l'amour dont parle Freud, aient fait date, cela en effet a toute son importance. [...]

Chez les auteurs antiques il y a déjà certains et peut-être tous les éléments qui caractérisent le culte de l'objet idéalisé, lequel a été déterminant quant à l'élaboration, qu'il faut bien appeler sublimée, d'un certain rapport. Et ce que Freud exprime [...] se rapporte en effet à une dégradation qui vise peut-être moins la vie amoureuse, qu'une crise concernant l'objet.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 118

Dans des formes spécifiées historiquement, socialement, les éléments imaginaires du fantasme viennent à recouvrir, à leurrer le sujet au point même de *das Ding*. C'est ici que nous ferons porter la question de la sublimation, et c'est pourquoi je vous parlerai la prochaine fois de l'amour courtois au Moyen Âge, et nommément du Minnesang.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 119.

Kant ne semble pas du tout considérer que dans des conditions suffisantes de ce que Freud appellerait *Überschätzung*, survalorisation de l'objet, et que je vais dès maintenant appeler sublimation de l'objet – exaltation de l'amour historiquement datable, qui nous mènera à passer quelques séances sur la *Minne*, c'est-à-dire une certaine théorie et pratique de l'amour

Courtois, qui intéresse certaines traces en nous du rapport à l'objet qui ne sont pas concevables sans ces antécédents historiques – donc, que dans certaines conditions de sublimation, il n'est pas impossible qu'un monsieur qui couche avec une femme en étant très sûr d'être, par le gibet ou autre chose, zigouillé à la sortie, envisage froidement cette issue à la sortie – pour le plaisir de couper la dame en morceaux, par exemple.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 130.

Toute la théorie de la *Minne*, ou de l'amour courtois, a été en effet décisive. Bien que tout à fait effacé de nos jours dans ses prolongements sociologiques, l'amour courtois laisse tout de même des traces dans un inconscient pour lequel le terme de collectif n'a aucun besoin d'être utilisé, dans un inconscient traditionnel, véhiculé par toute une littérature, par toute une imagerie, qui est celle dans laquelle nous vivons dans nos rapports avec la femme. [...]

C'est d'une façon délibérée que, dans un cercle de lettrés, ont été articulées les règles d'honnêteté grâce auxquelles a pu être produite cette promotion de l'objet, dont je vous montrerai dans le détail le caractère d'absurdité – un écrivain allemand, spécialiste de cette littérature germanique médiévale, a employé l'expression *d'absurd Minne*. [...] Ne croyez pas que l'on faisait moins l'amour à cette époque qu'à la nôtre.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 134.

Rien ne donne une explication complètement satisfaisante du succès de cette extraordinaire mode, à une époque qui n'était pas si douce, ni policée ; au contraire. On sort à peine de la première féodalité qui se résumait, dans la pratique, à la dominance de mœurs de bandits, et voici élaborées les règles d'une relation de l'homme à la femme qui se présente avec toutes les caractéristiques d'un paradoxe stupéfiant.

[...] [C]et objet de la louange, du service, de la soumission et de toutes sortes de comportements sentimentaux stéréotypés du tenant de l'amour courtois par rapport à la Dame, finit par faire dire à un Morin qu'ils ont tous l'air de louer une seule personne [...], nous en sommes à nous demander le rôle exact que jouaient les personnages de chair et d'os qui pourtant étaient bel et bien engagés dans cette affaire. On peut nommer les dames et les personnes qui étaient au cœur de la propagation de ce nouveau style de comportement et d'existence au moment où il a émergé. On connaît les premières vedettes de cette espèce d'épidémie sociale [...], la doctrine analytique permet d'expliquer le phénomène comme une œuvre de sublimation dans sa portée la plus pure. [...]

[On donne] à un objet, qui est appelé en l'occasion la Dame, valeur de représentation de la Chose. [...] [D]e cette construction sont restés des séquelles dans le rapport à l'objet féminin, avec le caractère problématique où il se présente à nous encore actuellement.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 151-152.

L'amour courtois une forme exemplaire, un paradigme de sublimation. Nous n'en avons de témoignages documentaires que par l'art, mais nous en sentons encore maintenant les retentissements éthiques.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 153.

[L]'amour courtois est une sublimation de l'art dont nous trouvons encore les effets vivants. la construction signifiante primitive est déterminante dans le phénomène de l'amour courtois, et nous nous essaierons à reconnaître dans les faits actuels quelque chose qui n'est explicable que par le recours à cette origine.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 157.

Pour aborder les problèmes du rapport de l'art à la sublimation, je partirai de l'amour courtois, c'est-à-dire des textes qui en montrent sous une forme exemplaire le côté conventionnel, au sens où le langage participe toujours de l'artifice par rapport à quoi que ce soit d'intuitif, de substantiel et de vécu.

Ce phénomène est d'autant plus frappant que nous le voyons se développer à une époque où tout de même, on baisait ferme et dru, je veux dire où l'on n'en faisait pas mystère, où l'on ne mâchait pas les mots. Cette coexistence de deux formes concernant ce thème est ce qu'il y a de plus frappant.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 163.

La possibilité originelle de la fonction poétique dans un consensus social à l'état de structure. C'est un tel consensus que nous voyons naître à une certaine époque de l'histoire, autour d'un idéal qui est celui de l'amour courtois. Pour un certain cercle cet idéal s'est trouvé au principe d'une morale, de toute une série de comportements, de loyautés, de mesures, de services, d'exemplarités de la conduite. Et si cela nous intéresse de la façon la plus directe, c'est que le pivot en était quoi? Une érotique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 174.

Une activité de création poétique a pu exercer une influence déterminante sur les mœurs, à un moment où l'origine et les maîtres mots de l'affaire ont été oubliés. [...]

L'objet féminin s'introduit par la porte très singulière de la privation, de l'inaccessibilité. [...]

L'inaccessibilité de l'objet est posée là au principe. Il n'y a pas possibilité de chanter la Dame, dans sa position poétique, sans le présupposé d'une barrière qui l'entoure et l'isole.

D'autre part, cet objet, la *Domnei* comme on l'appelle – mais fréquemment invoquée en terme masculinisé, *Mi Dom*, c'est-à-dire mon seigneur – cette Dame donc se présente avec des caractères dépersonnalisés, si bien que des auteurs ont pu remarquer que tous semblent s'adresser à la même personne. [...]

Dans ce champ poétique, l'objet féminin est vidé de toute substance réelle. C'est cela qui rend si facile dans la suite à un tel poète métaphysique, à un Dante par exemple, de prendre une personne dont on sait qu'elle a bel et bien existé – à savoir la petite Béatrice qu'il avait énamourée quand elle avait neuf ans, et qui est restée au centre de sa chanson depuis la *Vita Nuova* jusqu'à la *Divine Comédie* – et de la faire équivaloir à la philosophie, voire au dernier terme à la science sacrée, et de lui lancer appel en des termes d'autant plus proches du sensuel que ladite personne est plus proche de l'allégorique. [...]

On ne parle jamais tant en termes d'amour les plus crus que quand la personne est transformée en une fonction symbolique. Nous voyons ici fonctionner à l'état pur le ressort de la place qu'occupe la visée tendancielle dans la sublimation, c'est à savoir que ce que demande l'homme, ce qu'il ne peut faire que demander, c'est d'être privé de quelque chose de réel. Cette place, tel d'entre vous, me parlant de ce que j'essaie de vous montrer dans *das Ding*, l'appelait, d'une façon que je trouve assez jolie, la *vacuole*

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 178-179.

Ce que la création de la poésie courtoise tend à faire, est à situer, à la place de la Chose, et à cette époque dont les coordonnées historiques nous montrent quelque discord entre les conditions particulièrement sévères de la réalité et certaines exigences du fond, quelque

malaise dans la culture. La création de la poésie consiste à poser, selon le mode de la sublimation propre à l'art, un objet que j'appellerai affolant, un partenaire inhumain. Jamais la Dame n'est qualifiée pour telles de ses vertus réelles et concrètes, pour sa sagesse, sa prudence, voire même sa pertinence. Si elle est qualifiée de sage, ce n'est pas pour autant qu'elle participe à une sagesse immatérielle, qu'elle représente plus qu'elle n'en exerce les fonctions. Par contre, elle est aussi arbitraire qu'il est possible dans les exigences de l'épreuve qu'elle impose à son servent

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 180.

L'amour courtois a été créé à peu près comme vous voyez surgir ce fantasme dans la seringue [anamorphose].

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 183.

La femme idéalisée, la Dame, qui est dans la position de l'Autre et de l'objet, se trouve soudain, brutalement, à la place savamment construite par des signifiants raffinés, mettre dans sa crudité le vide d'une chose qui s'avère dans sa nudité être la chose, la sienne, celle qui se trouve au cœur d'elle-même dans son vide cruel. Cette Chose est dévoilée avec une puissance insistante et cruelle.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 193.

Dans cette extraordinaire suite de dizains du poète Arnaut Daniel la femme, de sa place, répond, pour une fois, et au lieu de suivre le jeu, avertit le poète, à ce degré extrême de son invocation au signifiant, de la forme qu'elle peut prendre en tant que signifiant. Je ne suis rien d'autre, lui dit-elle, que le vide qu'il y a dans mon cloaque. Soufflez dedans un peu pour voir – pour voir si votre sublimation tient encore.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 254.

Nous sommes là exactement au niveau que nous imputons à l'amour, nous modernes – après la sublimation courtoise dont je vous ai parlé l'an dernier, et après ce que je pourrais appeler le contresens romantique sur cette sublimation, à savoir la surestimation narcissique du sujet, du sujet supposé dans l'objet aimé.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VIII, Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 110.

On peut traduire au premier abord – *Bien-être, Délicatesse, Langueur, Gracieusetés, Ardeurs, Passion*. Il nous faudrait plus de temps que nous n'en disposons ici pour faire le double travail qui consisterait à trouver le parallèle des termes grecs et à les confronter avec le registre des bienfaits et de l'honnêteté dans l'amour courtois.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VIII, Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 133-134.

Est-ce que, répondant à l'étrange iniquité de la jouissance maternelle, quelque *hubris* ici ne répond pas, que trahit la forme qu'a aux yeux d'Hamlet l'idéal du père ? Ce père à propos duquel rien n'est dit d'autre, sinon qu'il était ce que nous pourrions appeler l'idéal du chevalier de l'amour courtois. Cet homme tapissait de fleurs le chemin de la marche de la reine. Cet homme écartait de son visage [...] le moindre souffle de vent. [...] Nulle part, [ce père] n'est discuté, dirai-je, comme autorité. Le père est là une sorte d'idéal de l'homme.

Lacan J. *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 335-336.

L'année dernière, j'ai accentué ce point majeur visé depuis toujours par l'éthique de la passion qui est de faire, je ne dis pas cette synthèse, mais cette conjonction dont il s'agit de savoir si justement elle n'est pas structurellement impossible, si elle ne reste pas un point idéal hors des limites de l'épure, et que j'ai appelé la métaphore du véritable amour, le désirant se substituant au désiré à ce point – et par cette métaphore équivalant à la perfection de l'amant, à savoir ce renversement de toute la propriété de ce qu'on peut appeler l'aimable naturel, l'arrachement dans l'amour qui met tout ce qu'on peut être soi-même de désirable hors de la portée du chérissement, si je puis dire. Ce *noli me amare*, est le vrai secret, le vrai dernier mot de la passion idéale de l'amour courtois. Cet amour courtois ont j'ai placé le terme – si peu actuel, je veux dire si parfaitement confusionnel qu'il soit devenu – à l'horizon de ce que j'avais l'année dernière articulé, préférant plutôt lui substituer comme plus actuel, plus exemplaire, cet ordre d'expérience – elle non pas du tout idéale mais parfaitement accessible – qui est la nôtre sous le nom de transfert.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IX, « L'identification », leçon du 21 février 1962, inédit.

Je ne cherche même pas à entrevoir ce que pourra donner une érotique future. Ce qu'il y a de certain, c'est que les seuls qui y aient convenablement rêvé, à savoir les poètes, ont toujours abouti à d'assez étranges constructions. Et si quelque préfiguration peut s'en trouver dans ce sur quoi je me suis arrêté avec quelque longueur – les ébauches qui peuvent en être données justement dans certains points paradoxaux de la tradition chrétienne, l'amour courtois par exemple – ça a été pour vous souligner les singularités tout à fait bizarres d'un sonnet d'Arnaut Daniel par exemple, qui nous ouvrent des perspectives bien curieuses sur ce que représenteraient effectivement les relations entre l'amoureux et sa dame. [...] Cela nous permet de situer qu'il faut entendre par la sublimation. [...] Pour Freud la visée de la jouissance est en un certain sens réalisée dans toute activité de sublimation. [...] C'est par les voies en apparence contraires à la jouissance que la jouissance est obtenue. Ceci n'est pensable que pour autant que dans la jouissance le médium qui donne accès à la Chose, ne peut être qu'un signifiant. D'où cet étrange aspect que prend à nos yeux La Dame dans l'amour courtois. Nous ne pouvons pas arriver à y croire, parce que nous ne pouvons plus identifier à ce point un sujet vivant à un signifiant, une personne qui s'appelle Beatrice avec la sagesse et avec ce qu'était pour Dante l'ensemble, la totalité du savoir. Il n'est pas du tout exclu par la nature des choses que Dante ait effectivement couché avec Beatrice. Cela ne change absolument rien au problème.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IX, « L'identification », leçon du 14 mars 1962, inédit.

L'analyse par Freud, de la jeune homosexuelle fait apparaître que c'est essentiellement autour d'une déception énigmatique concernant la naissance d'un petit frère, qu'elle s'est orientée vers l'homosexualité, sous la forme d'un amour démonstratif pour une femme de réputation suspecte, vis-à-vis de laquelle elle se conduit, nous dit Freud, d'une façon essentiellement virile. Il entend accentuer là ce que j'ai essayé de présentifier devant vous de la fonction de l'amour courtois. Il le fait avec une touche, une science de l'analogie, absolument admirable. Elle se comporte comme le chevalier qui souffre tout pour sa Dame, se contente des faveurs les plus exténuées, les moins substantielles, préfère même n'avoir que celles-là. Plus l'objet

de son amour va au-delà de ce qu'on pourrait appeler la récompense, plus il surestime cet objet d'éminente dignité.

Quand la rumeur publique ne peut manquer de lui imposer que la conduite de sa bien-aimée est effectivement des plus douteuses, l'exaltation amoureuse se voit renforcée de la visée supplémentaire de la sauver.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 129.

Le désir manque en ceci que s'est effondré l'Idéal. Hamlet évoque en effet ce qu'était la révérence de son père envers un être devant lequel, à notre étonnement, ce roi suprême, le vieil Hamlet, se courbait littéralement pour lui faire hommage, tapis, de son allégeance amoureuse. Quoi de plus douteux que la sorte de rapport idolâtrique que dessinent les paroles d'Hamlet ? N'y a-t-il pas là les signes d'un sentiment trop forcé, trop exalté, pour n'être pas de l'ordre d'un amour unique, mythique, d'un amour apparenté au style de l'amour courtois ? Or, quand il se manifeste en dehors du champ de ses références proprement culturelles et rituelles où il s'adresse évidemment à autre chose qu'à la Dame, l'amour courtois est au contraire le signe de je ne sais quelle carence, de je ne sais quel alibi, devant les difficiles chemins qu'implique l'accès à un véridique amour.

À la survalorisation par son père de la Gertrud conjugale, telle que cette attitude est présentée dans les souvenirs d'Hamlet, il est patent que correspond dialectiquement sa propre évasion animale, de la Gertrud maternelle. Quand l'Idéal est contredit, quand il s'effondre, le résultat, constatons-le – le pouvoir du désir disparaît chez Hamlet.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 386.

C'est au désir du père que l'homosexuelle trouve une autre solution – ce désir du père, le défier. Relisez l'observation, et vous verrez le caractère de provocation évidente qu'a toute la conduite de cette jeune fille qui, s'attachant aux pas d'une demi-mondaine, bien repérée dans la ville, ne cesse d'étaler les soins chevaleresques qu'elle lui donne, jusqu'au jour où, rencontrant son père – ce qu'elle rencontre dans le regard du père, c'est la dérobade, le mépris, l'annulation de ce qui se fait devant lui – aussitôt elle se précipite par-dessus la balustrade d'un petit pont de chemin de fer. Littéralement, elle ne peut plus concevoir, autrement qu'à s'abolir, la fonction qu'elle avait, celle de montrer au père comment on est, soi, un phallus abstrait, héroïque, unique, et consacré au service d'une dame.

Ce que fait l'homosexuelle dans son rêve, en trompant Freud, c'est encore un défi concernant le désir du père – Vous voulez que j'aime les hommes, vous en aurez tant que vous voudrez, des rêves d'amour pour les hommes. C'est le défi sous la forme de la dérision.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 39.

Cette structure privilégiée, que la construction poétique de Dante met au jour, est celle de l'amour courtois en tant que nous pouvons y repérer d'une façon éminente les termes I(A) ou idéal du moi, l'objet(a), i(a) ou l'image du (a) comme fondement du moi, et le sujet divisé. Cette structure privilégiée est liée à l'amour Courtois, qui en effet nous révèle les structures de la sublimation.

Le centre de la vie de Dante et de son œuvre c'est son choix de Beatrice et l'existence réelle de la personne désignée dans son œuvre sous ce nom.

C'est dans la mesure où Dante est un poète lié à la technique de l'amour courtois qu'il structure ce lieu élu où se désigne un certain rapport à l'Autre, suspendu à cette limite du champ de la jouissance que j'ai appelé « la limite de la brillance ou de la beauté ». C'est en tant que la jouissance est soustraite au champ de l'amour courtois qu'une certaine configuration permet un certain équilibre de la vérité et du savoir. C'est ce qu'on a appelé le gai savoir.

Un terme éminent pour référer à l'Autre aimé, la femme choisie, est celui du « Bon Voisin ». Ce « Bon Voisin » est proche de ce qui, dans la théorie mathématique la plus moderne s'appelle la fonction du voisinage – ce point fondamental à instaurer cette dimension que j'ai introduite tout à l'heure de l'ensemble ouvert et de l'ensemble fermé.

Lacan J., Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse », leçon du 19 janvier 1966, inédit.

Le narcissisme est la grande impasse de l'amour dit courtois : qu'à mettre la femme en la position de l'Idéal du moi au champ de l'Autre – point de repère où peut s'organiser ce statut de l'amour – ce narcissisme on ne peut que l'exalter, c'est-à-dire accentuer la différence. Dans ces quelques termes se repère l'impasse qu'il y a à essayer de définir, comme une fonction qui s'isolerait, la féminité.

Lacan J., Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse », leçon du 9 février 1966, inédit.

Si j'ai pris soin dans mon séminaire sur L'éthique de faire une part grande à l'amour courtois, c'est parce que ça nous permettait d'introduire que la sublimation concerne la femme dans le rapport de l'amour, au prix de la constituer au niveau de La Chose. [...]

Le rituel de l'approche, les stades de gradus si je puis dire, vers une jouissance ménagée, mais aussi bien presque sacralisée [...] toutes ces femmes que nous chantent les poètes, elles ont toutes le même caractère – c'est un représentant de la représentation, elles sont comme les Vénus préhistoriques, elles ont toutes le même caractère. Ça ne veut pas dire que ces femmes n'existaient pas, ni que les poètes ne leur faisaient pas l'amour en fonction de leurs mérites ! [...]

Ce qui nous en reste est un hommage rendu par la poésie à ce qui est à son principe, à savoir le désir sexuel. Autrement dit, quoiqu'on dise dans le texte de Freud que, en dehors de techniques spéciales, l'amour n'est accessible, qu'à la condition de rester toujours étroitement narcissique, l'amour courtois c'est la tentative de dépasser ça.

Lacan J., Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 230-232.

La sublimation c'est cet effort pour permettre que l'amour se réalise avec la femme, de faire semblant que ça se passe avec la femme. Dans cette institution de l'amour courtois, en principe la femme n'aime pas. Tout au moins qu'on n'en sait rien. Vous vous rendez compte quel soulagement ? D'ailleurs, il arrive quand même quelquefois, dans les romans, il arrive qu'elle s'enflamme. On voit aussi ce qui arrive à la suite. Au moins, dans ces romans-là, on sait où on va.

Lacan J., Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 243.

Comme le disent depuis toujours les théoriciens de l'amour courtois, il n'y a pas d'amour dans le mariage.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris Seuil, 1991, p. 77.

L'amour courtois, qu'est-ce que c'est ? C'était une façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel en feignant que c'est nous qui y mettions obstacle. Ça, c'est vraiment la chose la plus formidable qu'on ait jamais tentée, mais comment en dénoncer la feinte ? [...]

[Ç]a s'enracine dans le discours de la féalité, de la fidélité à la personne. au dernier terme la personne c'est toujours le discours du maître. L'amour Courtois, c'est, pour l'homme dont la Dame était entièrement, au sens le plus servile, asservie, l'assujette, la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence du rapport sexuel. C'est dans cette voie que j'aurai affaire, plus tard, à la notion d'obstacle.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 65.

Il y a une jouissance à elle, à cette elle qui n'existe pas, qui ne signifie rien. Il y a une jouissance à elle, dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve, ça elle le sait. Elle le sait bien sûr quand ça arrive. Ça leur. Ça ne leur arrive pas à toutes. Mais enfin sur le sujet de la prétendue frigidity, après tout, faut faire la part de la mode aussi, la mode concernant les rapports entre les hommes et les femmes. C'est très important, puisque bien entendu tout ça, est dans l'amour courtois, comme dans le discours – hélas ! – de Freud recouvert par toutes sortes de menues considérations, qui ont exercé leurs ravages, de menues considérations, chez Freud, sur la jouissance clitoridienne et sur la jouissance qu'on appelle comme on peut, l'autre justement, celle que je suis comme ça en train d'essayer de vous faire aborder par la voie logique, parce que jusqu'à nouvel ordre il n'y en a pas d'autre.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 69.

L'amour courtois apparaît au point où l'âmesement homosexuel était tombé dans la suprême décadence, dans cette espèce de mauvais rêve impossible de la féodalité. À ce niveau de dégénérescence politique il devait paraître la perception que du côté de la femme il y avait quelque chose qui ne pouvait plus du tout marcher. Alors l'invention de l'amour Courtois n'est pas une antithèse ou une synthèse. C'est, quelque chose qui a brillé comme ça dans l'histoire, comme un météore resté complètement énigmatique. Puisqu'après ça on a vu revenir tout le bric-à-brac d'une Renaissance prétendue des vieilles antiques.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 79.

Alors, qu'est-ce que nous démontre le rond de ficelle de l'Imaginaire pris comme moyen ? C'est l'amour. L'amour, à sa place, celle qu'il a eue depuis toujours.

Et si, un temps dans mon *Éthique*, j'ai fait état de l'amour courtois, dans ce qu'il imagine de la jouissance et de la mort, c'est là quelque chose bien fait pour nous retenir, que la féodalité l'ait produit.

Non pas que je croie que ce qui s'y témoigne c'est quelque chose d'une rectification, d'une contre-théorie de l'amour divin, d'une compensation, mais bien plutôt combien restait plus qu'on ne croit de cet ordre antique dans la féodalité. [...]

L'Imaginaire pris comme moyen, c'est là le fondement de la vraie place de l'amour. Comment a pu se produire ce déplacement, après tout fécond, qui dans l'amour chrétien situe l'amour à la place du désir ? [...]

Ce qu'il y a dans l'amour courtois, c'est que ce qui restait encore dans Platon suspendu à l'imaginaire du beau, c'est cela qui se cristallise, qui dans l'amour comme moyen, prend corps, à l'opposé si je puis dire [...]. À l'imaginaire de l'amour tel qu'il s'articule dans Le Banquet, s'oppose, comme moyen, l'amour courtois [...]. Si l'amour courtois a été vidé de sa place, pour à la place du désir présider à l'ascension d'un amour chrétien, ça veut pas dire que le désir est échangé : il a été poussé ailleurs, là où le Réel lui-même est pris comme moyen entre le Symbolique et l'Imaginaire. [...]

[L]'amour est porté à l'ex-sistence par l'impossible du lien sexuel avec l'objet [...] Et c'est là ce que j'ai dit en articulant ce principe : que l'amour, c'est l'amour courtois.

Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 18 décembre 1973, inédit.

Une observation mieux armée [de l'homosexualité féminine] dégagerait qu'il s'agit plutôt d'une relève de l'objet : on pourrait dire d'un défi relevé. Le cas princeps de Freud, inépuisable comme à l'accoutumée, fait saisir que ce défi prend son départ dans une exigence de l'amour bafouée dans le réel et qu'il ne va à rien de moins qu'à se donner les gants de l'amour courtois. Si plus qu'un autre un tel amour se targue d'être celui qui donne ce qu'il n'a pas, c'est bien là ce que l'homosexuelle excelle à faire pour ce qui lui manque.

[...] [D]ans toutes les formes, même inconscientes, de l'homosexualité féminine, c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême, et Jones a ici fort bien détecté le lien du fantasme de l'homme, invisible témoin, avec le soin porté par le sujet à la jouissance de sa partenaire.

Il reste à prendre de la graine du naturel avec lequel telles femmes se réclament de leur qualité d'hommes.

Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 734-735.

[U]ne soustraction symbolique s'est faite à la place où l'enfant confronté à la mère, ne peut que reproduire l'abnégation de sa jouissance et l'enveloppement de son amour. Le désir n'a laissé ici que son incidence négative, pour donner forme à l'idéal de l'ange qu'un impur contact ne saurait effleurer. [...]

Gide lui-même n'a pas craint de rapprocher son union toute scellée bourgeoisement qu'elle fût, de celle mystique de Dante à Béatrice. [...]

Le sentiment de Gide pour sa cousine a bien été le comble de l'amour, si aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas, et s'il lui a donné l'immortalité.

Cet amour qui prend corps d'une méditation manichéenne, devait naître au point où la mort avait déjà doublé l'objet manquant. Reconnaissons son passage dans cette sœur supposée que Gide se donne dans les *Cahiers d'André Walter* pour faire de son héroïne celle qui substitue subtilement à la défunte son image. Il fait mourir cette sœur imaginaire en 1885, soit, à la faire naître avec lui, à l'âge qu'a Madeleine quand son amour s'empare d'elle. [...]. La seconde mère, celle du désir, est mortifère et ceci explique l'aisance avec laquelle la forme ingrate de la première, celle de l'amour, vient à s'y substituer, pour se surimposer sans que le charme en soit rompu, à celle de la femme idéale.

Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 754-755.

Marguerite Duras me témoigne d'avoir reçu de ses lecteurs, un assentiment qui la frappe, unanime à porter sur cette étrange façon d'amour : celle que le personnage dont j'ai marqué qu'il remplit ici la fonction non du récitant, mais du sujet, mène en offrande à Loi, comme tierce assurément loin d'être tierce exclue. Je m'en réjouis comme d'une preuve que le sérieux garde encore quelque droit après quatre siècles où la momerie s'est appliquée à faire virer par le roman la convention technique de l'amour courtois à un compte de fiction, et masquer seulement le déficit, à laquelle cette convention paraît vraiment, de la promiscuité du mariage. [...]

La limite où le regard se retourne en beauté, je l'ai décrite, c'est le seuil de l'entre-deux-morts, lieu que j'ai défini et qui n'est pas simplement ce que croient ceux qui en sont loin : le lieu du malheur. C'est autour de ce lieu que gravitent, m'a-t-il semblé pour ce que je connais de votre œuvre, Marguerite Duras, les personnages que vous situez dans notre commun pour nous montrer qu'il en est partout d'aussi nobles que gentils hommes et gentes dames le furent aux anciennes parades, aussi vaillants à foncer, et fussent-ils pris dans les ronces de l'amour impossible à domestiquer, vers cette tâche, nocturne dans le ciel, d'un être offert à la merci de tous... à dix heures et demie du soir en été.

Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras. Du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 196-197.

JACQUES-ALAIN MILLER

Il faut bien voir ce que Lacan entend par le terme de rapport, à savoir que la jouissance sexuelle suppose l'Autre. Sous quelle forme le suppose-t-elle ? Il y a eu beaucoup d'inventions pour essayer de construire le rapport sexuel sur sa propre inexistence. C'est se servir d'un rapport qui existe pour tout être parlant et qui est le rapport à l'Autre, pour mouler là-dessus le rapport sexuel. C'est se servir du rapport au lieu de la vérité – rapport qui existe pour toute personne qui parle – pour faire exister le rapport sexuel. Ça demande d'abord que l'on confonde la femme avec la vérité, ce à quoi les hommes, il faut bien le dire, sont spécialement prompts. À ce moment-là, on peut jouer à faire exister le rapport sexuel, y compris sur les modes de la négation.

C'est pourquoi Lacan a pris comme repère l'amour courtois et sa mise en scène de la sublimation. L'amour courtois fait exister le rapport sexuel sur le mode même de s'y refuser. Ça consiste à identifier une femme à l'Autre, et donc à en faire La femme, ce qui suppose, comme le dit le poète, qu'on en reste séparé à jamais. C'est par là justement que la femme arrive à être la Chose comme lieu de la jouissance. Dans l'amour courtois, on arrive à rendre compatibles l'Autre et la jouissance. C'est évidemment une invention extraordinaire. [...]

Ce qui est surtout amusant, c'est de voir à quel point cette conception de l'amour s'est infiltrée dans nos manières les plus constantes. Spitzer donne la description du comportement du gentilhomme, de l'homme de bonne compagnie à l'égard des femmes, à savoir que pour bien se conduire en société, il faut justement laisser entendre aux femmes qu'on les désire mais qu'on en est justement séparé. Dans toute conversation de salon, il y a déjà le modèle du troubadour qui est présent en miniature.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Clinique lacanienne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 avril 1982, inédit.

Ce terme de voisinage de la Chose est employé par Lacan dans son texte de « Kant avec Sade ». C'est évidemment un très joli terme puisque ça fait, d'une part, allusion à la façon dont on appelait la dame dans l'amour courtois – on l'appelait le bon voisin – et que, d'autre part, ce voisinage a un accent topologique.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 novembre 1982, inédit.

La sublimation, certainement, s'installe et vise au point d'extimité, mais, précisément, elle peuple ce vide. C'est la valeur de la formule *élever un objet à la dignité de la Chose*. Ça comporte de sélectionner un objet imaginaire pour le valoriser et l'entourer d'une barrière. D'où l'exemple que Lacan a pris de l'amour courtois, où une femme se trouve élevée à cette dignité de la Chose comme telle impossible à approcher. Il rendait compte, par cette topologie élémentaire, des paradoxes de cet amour courtois, à savoir que, dans un texte au moins, cette dame se trouve réduite à l'état de déchet. Ça veut dire qu'à ce point d'extimité fourmillent ce que Lacan appelle les mirages que produisent les producteurs de sublimation. Aussi bien les artistes que les artisans, les moralistes que les fabricants de robes et de chapeaux, dit-il. Ça veut dire que ce qui vient en définitive occuper cette place comme sublimation et que la société admet et valorise comme tel, c'est ($\$ \leftrightarrow a$). dans cette formule du fantasme le petit a est imaginaire. La sublimation consiste à installer, à la place du vide de la Chose, l'imaginaire du fantasme. C'est une couverture, c'est un leurre qui est organisé par la société afin d'apaiser et d'occuper le point d'extimité. [...]

Rien, au fond, ne pourrait mieux convenir, comme gratification à l'analyste, que de considérer l'analyse comme l'amour courtois, où il serait chargé d'incarner le partenaire inhumain de la relation analytique. Il y a, bien sûr, une inhumanité de l'analyste. La soi-disante neutralité bienveillante de l'analyste, c'est son inhumanité en face de l'amour de transfert. C'est la démonstration que le désir de l'analyste comme tel l'emporte sur les petits désirs de tous les jours. Bien sûr, ce sont les dames analystes qui se voyaient très bien comme les belles cruelles de l'expérience.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 12 janvier 1983, inédit.

La Chose est solidaire d'une topique qui implique qu'il y a des lieux. Quand Lacan évoque la Chose, il y a proximité, distance, voisinage – termes où se retrouvent à la fois la topologie et l'amour courtois. Le *bon voisin* est une des désignations de la dame dans l'amour courtois.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 janvier 1983, inédit.

Ce que Lacan appelle le fantasme d'Alcibiade, c'est tout le discours d'Alcibiade dans *Le Banquet* de Platon, c'est tout son comportement, toute sa façon d'être, et c'est précisément la signification de son discours adressé à Socrate. Le fantasme d'Alcibiade a tout lieu de nous interroger, puisqu'il caractérise le fantasme d'un non-névrosé selon Lacan. Il a d'ailleurs un très joli nom pour le non-névrosé, il l'appelle *l'homme sans ambages*. *Ambage*, c'est ce qui tourne autour, c'est le circuit de parole. *Amb*, c'est le détour, et *age*, ça vient d'*agere*, c'est le

faire. L'ambage, c'est donc le *faire autour*. Ce que Lacan désigne par l'homme sans ambages, c'est celui qui va droit au but, c'est l'homme sans circonlocutions. L'homme sans ambages, il est le contraire de l'homme de l'amour courtois. Le poète de l'amour courtois est l'homme avec ambages. D'une façon générale, tout ce qui est de l'ordre de la sublimation est de l'ordre de l'ambage, du tourner autour du vide de la Chose.

Quand Lacan présente le fantasme d'Alcibiade, c'est justement pour introduire la position dite du désirant, et, le désirant, tel qu'il le situe là, ça a l'air d'être sérieusement le contraire du sublimant. En effet, mettre l'objet à la place de la Chose, ça la rend intouchable, ça érige la statue de la dame de l'amour courtois comme à peu près intouchable: il ne reste plus que les ambages pas les jambages, qu'on peut faire autour de la dame, et qui nous valent la poésie de l'amour courtois.

Du côté d'Alcibiade, du côté du désirant, c'est cette fois-ci non plus l'objet à la place de la Chose, mais l'objet incluant le (-φ). C'est comme si ça mettait l'homme en mesure de se passer de ses ambages pour aller droit au but. Au fond, c'est comme si d'inclure la castration imaginaire mettait le sujet en mesure d'accéder à l'objet de ses désirs, et comme si mettre cet objet à la place de la jouissance, au contraire, l'interdisait.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 4 mai 1983, inédit.

Vous savez ce que Lacan dit, dans *L'éthique de la psychanalyse* – et qu'il redit peut-être aussi dans *Encore* – sur la présence, dans notre modalité amoureuse d'aujourd'hui, de l'amour courtois, qu'il voit se vérifier par le culte de la star. Ça fait un peu années 50. Aujourd'hui, ça a un peu bougé. Eh bien, Montherlant, il était très sensible à ça. Mais, bien sûr, lui, l'amour courtois, ça le dégoûtait. « C'est vraiment une mascarade grotesque que la chevalerie à partir du XIIIe siècle, avec ses cours d'amour, ses paladins transis, ses tournois, ses confusions dégoûtantes. Le chevalier dont la Dame est la plus jolie est censé être le plus brave. L'amant qui sert loyalement sa Dame est censé être sauvé devant Dieu. Il y a de quoi vomir ! [...] Je veux marquer aussi en passant, comment du concept de chevalier, on en est passé au concept de filou. Le chevalier du bas Moyen-Âge, voire de la Renaissance, par son occupation au tendre, est devenu, via le précieux, le chevalier roué du XVIIIe siècle. Et le chevalier du XVIIIe siècle, vivant le plus souvent d'expédients par la faute du tendre, a créé l'expression : chevalier d'industrie. » C'est très malin comme perspective. Je trouve que c'est une disposition très astucieuse. Et il ajoute : « On glisse de Roland à la correctionnelle, ou du rôle de la femme dans notre société et de la cour d'Aquitaine à Hollywood [c'est exactement ce que dit Lacan], ou comment on passe de la gigolatrie du troubadour à la gigolatrie de presse, de cinéma, de littérature des modernes grandes démocraties. »

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des Réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 11 janvier 1984, inédit.

Il y a ce qu'on pourrait qualifier comme une fonction leurrante de l'extime. Je la qualifie d'autant mieux ainsi que vous en verrez la résonance un petit peu plus tard, dans un usage que Lacan en fait et qui est à relever. Ça conduit à considérer que tout ce qui s'efforce de recouvrir la béance de l'extime est d'une malhonnêteté foncière.

Nous avons entre autres la couverture amoureuse de l'extime, quand elle prend par exemple le visage inhumain de *La femme* dans l'amour.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 novembre 1985, inédit.

La voisine tient une fonction capitale, la voisine dont le monsieur est l'ami, tandis que la patiente, elle, est prise dans un délire à deux avec sa mère. Cette voisine, elle est décrite par cette patiente comme faisant toujours intrusion. Dans son Séminaire, Lacan la note comme étant primordialement envahissante. Il faut reconnaître là la valeur de jouissance de cette voisine primordialement envahissante. [le cas de l'hallucination « Truie ! »]. Mais quand on fait semblant de s'entendre avec la jouissance, on peut appeler l'Autre le bon voisin, comme le fait l'amour courtois. Bon voisin, c'est un des noms de la Dame. Ici, on n'est évidemment pas dans l'amour courtois mais dans la querelle de palier avec la méchante voisine – l'amour courtois n'étant d'ailleurs que la façon de ne pas avoir de querelle de palier. Les chevaliers sont toujours par monts et par vaux, afin de ne pas se retrouver sur le même palier que la Dame.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 27 mai 1987, inédit.

La divinisation de l'objet a, c'est précisément ce qu'on observe dans le paradigme du coup de foudre qui est, selon Lacan, la rencontre de Dante et de Béatrice. Il suffit que cette petite fille tourne les yeux vers Dante, pour que l'esprit de la vie dise en tremblant ces paroles dans son cœur : « Excedeus corpior me qui veniens dominabitur mihi » – « Voici un Dieu plus fort que moi qui vient pour être mon Seigneur ». Il suffit qu'il y ait ce regard, pour que Dieu se présente. Et ce Dieu-là, c'est l'amour, puisque dans la tradition on a fait de l'amour, d'Éros, le Dieu de l'amour

Ce qui annonce l'entrée dominatrice du Dieu de l'amour, c'est un divin détail, à savoir ce regard qui est un appendice du corps – qui, conformément à la série freudienne des objets, est comme tel caduc.

Cet appendice est sublimé. Sublimier, c'est porter vers le haut. Mais n'oublions pas que la sublimation de l'appendice est corrélative de sa chute. *Cade*, en latin, c'est ce qui est tombé. C'est pourquoi on peut dire que cette caducité de l'appendice est le produit de la sublimation. C'est ce qui justifie Lacan, s'agissant de Béatrice, de qualifier de déchet exquis ce produit-regard.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1er mars 1989, inédit.

Les femmes ont réussi en occident à faire respecter le rien par les hommes, au cours d'une longue élaboration de l'amour. Songez à l'amour courtois. C'est une invention que nous retrouvons aujourd'hui dans notre clinique même. [...] L'élaboration de l'amour a cheminé dans les profondeurs du goût. Cette grande entreprise éducative de l'homme par les femmes qu'a été la préciosité est un surgeon de ce moment de l'amour courtois. Ça a fleuri au XVIIIe siècle, et spécialement en France.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 1994, inédit.

Le désir est une émancipation par rapport aux signes de l'amour. Un désir décidé ne s'embarrasse pas toujours des signes de l'amour. Eh bien, c'est pas bien! Il faut savoir que le désir décidé n'excuse pas tout. À désir décidé, amour d'autant plus courtois.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 1994, inédit.

Qu'est-ce que la femme, dans l'inconscient ? C'est le contraire de la mère. La femme, c'est l'Autre qui n'a pas, c'est l'Autre du non-avoir, c'est l'Autre du déficit, du manque, c'est l'Autre qui incarne la blessure de la castration, c'est l'Autre frappé dans sa puissance. La femme, c'est l'Autre amoindri, l'Autre qui souffre, et par là, aussi bien, l'Autre qui obéit, l'Autre qui se plaint, qui revendique, l'Autre de la pauvreté, du dénuement, de la misère, l'Autre qu'on vole, l'Autre qu'on marque, l'Autre qu'on vend, l'Autre qu'on bat, l'Autre qu'on viole, l'Autre qu'on tue, l'Autre qui subit toujours, et qui n'a rien à donner que son manque et les signes de son manque. Tout le contraire de la mère !

Et c'est même au titre de tout ce qu'elle souffre et pâtit que la femme est l'Autre désirable, l'Autre du désir et non pas l'Autre de la demande. Si on veut opposer la mère et la femme, disons d'abord que la mère est l'Autre de la demande et la femme l'Autre du désir - l'Autre à qui on ne demande rien mais que l'on soumet, que l'on exploite, que l'on met au travail pour, ce travail, l'exploiter, l'Autre que l'on censure, l'Autre que l'on réduit au silence, que l'on ligote et dont, en plus, on dit du mal.

Il arrive, certes, qu'on en dise du bien, qu'on la célèbre et la porte aux nues, mais ne serait-ce pas quand l'ombre de la mère tombe sur elle ? L'amour courtois, qui est la figure où l'on exalte le plus la femme et son manque, suppose précisément qu'à la femme on n'y touche pas. Ça laisse donc penser que l'ombre de la mère tombe là sur la femme.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 30 mars 1994, inédit.

Les objets de la sublimation sont des éléments venant de l'imaginaire. On peut situer l'œuvre d'art qu'on au niveau du principe de plaisir, mais quand on en fait un objet de sublimation c'est comme, dit-il, élevé à la dignité de la Chose, transféré à cette place de la jouissance.

Il y a des termes qui qualifient l'être hors de tout avoir. Par exemple le mot toi, qui vise l'être de l'Autre, au-delà de ses manifestations, et qui s'inscrit à cette même place. Mais c'est aussi bien la mère, en tant que jouissance interdite, que le père en tant que sublimation, que la dame de l'amour courtois comme partenaire inhumain

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 novembre 1997, inédit.

L'amour courtois, la dame de l'amour courtois, est un fait de sublimation, c'est-à-dire une femme est transférée à la place de la Chose, comme un partenaire inhumain, dit Lacan. On peut dire l'excellence du partenaire-symptôme, un objet affolant. La structure de l'amour courtois consiste à mettre dans le champ de la Chose une femme distinguée entre toutes et avec laquelle les rapports seront marqués par le caractère d'absolu, de constance et en même temps de distance. Dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* Lacan dit que c'est une idée absolument incroyable de faire ça avec une femme, alors que dans le séminaire *Encore* ça lui paraît l'idée la plus raisonnable, en tout cas la plus conforme à la structure de *il n'y a pas de rapport sexuel*, là ça paraît une issue, en tout cas dont on ne peut pas dire qu'elle est

incroyable, on ne peut pas dire que c'est la meilleure non plus, mais elle est conforme à la structure que de reconnaître l'absoluité de l'Autre sexe. Ça paraît tout naturel, dans la mesure où l'autre sexe est Autre absolu.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 janvier 1998, inédit.

[I]l y a des termes dont on peut dire qu'ils qualifient l'être hors de tout avoir. Et Lacan prenait l'exemple de la simple interjection de l'amour, le « Toi ! ». C'est l'exemple du Toi! qui vise l'être de l'Autre au-delà de toutes les qualifications que ses manifestations pouvaient amener... Mais c'est aussi la Mère en tant que jouissance interdite..., le Père en tant que sublimation..., la Dame de l'amour courtois en tant que partenaire inhumain.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 4 mars 1998, inédit.

L'amour suppose qu'il n'y a pas le rapport sexuel programmé. C'est ce que mime l'amour courtois en suspendant la relation sexuelle

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Expérience du réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 9 juin 1999, inédit.

Dans le Séminaire XVI, Lacan essaye de ramener la jouissance du partenaire sexuel à un mode spécial de la jouissance de bord, d'introduire du bord dans le rapport à l'autre sexe. Ça le ramène à son Séminaire VII, où il accentue tous les retards qui sont apportés à l'union sexuelle. Ça n'est que dans des conditions extrêmes qu'on ne demande pas la permission ou qu'on force le consentement.

Normalement, enfin, l'union sexuelle se pratique de telle façon qu'il y a un certain nombre de retardements qui sont apportés avant la consommation de la chose, si je puis dire. Et il y a même des rituels de l'approche sexuelle, les livres foisonnent qui expliquent d'âge en âge comment on se donne rendez-vous, à partir de quel moment on peut se donner un baiser sur la joue et la suite.

Dans le Séminaire VII, Lacan a fait une grande place à l'amour courtois, qu'il reprend dans le Séminaire XVI, qu'il évoque, comme étant la mise en valeur du retard apporté à l'union et donc la mise en valeur, disons, d'une fonction de bord.

C'est aussi bien une tentative, l'amour courtois, qui se résume dans l'effort pour dépasser l'ordre narcissique de l'amour et constituer en l'occurrence la partenaire comme Autre – avec un grand A, c'est-à-dire la nîmber de l'absolu de la jouissance d'une façon strictement symbolique.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 mars 2006, inédit.

Dans *L'éthique*, Lacan avait fait une grande place à l'amour courtois, il l'évoque ici comme étant la mise en valeur du retard apporté à l'union, et donc la mise en valeur d'une fonction de bord. L'amour courtois est aussi bien une tentative qui se résume dans l'effort pour dépasser l'ordre

narcissique de l'amour et constituer en l'occurrence la partenaire comme Autre, c'est-à-dire la nimber de l'absolu de la jouissance d'une façon strictement symbolique.

Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », *La Cause freudienne*, n° 65, 2007, p. 106.

Lacan dit : la signification n'est qu'un mot vide. Il vise ainsi l'effet de trou. Il l'explique en passant. On a mis entre ses mains un ouvrage érudit sur la poésie amoureuse de Dante et il commente en disant : le désir a un sens, l'amour n'a qu'une signification et il renvoie à ce qu'il a pu dire sur l'amour courtois. Il justifie cette lecture de la signification vide par le trou du rapport sexuel.

Pour ne pas reprendre l'amour courtois, je peux prendre un de ses surgeons, au XVII^e siècle, la princesse de Clèves [...]. Il y a un passage où, pour le coup, ils échangent l'aveu de leur passion et où le duc de Nemours peut lui dire : mais votre mari est mort maintenant, qu'attendez-vous ? Et elle lui dit : justement vous n'êtes pas pour rien dans sa disparition, premièrement. Et deuxièmement, au fond, qu'est-ce que ça me rapportera le mariage, ça ne peut que décroître au cours du temps et vous connaissant, beau garçon comme vous êtes, vous ne manquerez pas de céder à l'une ou l'autre. [...] Elle se voue à préserver le sens du désir comme sens. Elle s'installe dans un amour courtois à perpétuité, c'est-à-dire : elle reconnaît l'amour comme une signification vide. Elle se voue à l'incarner dans l'absence de la relation sexuelle. Cet, effet de sens, effet de trou, répercute la division entre désir et amour. L'amour saisi, enfin dans le contexte de l'amour courtois. Et je dirais, en court-circuit, si j'ai pu énoncer la dernière fois qu'il n'y avait rien sur le transfert dans le tout dernier enseignement de Lacan, s'il y avait quelque chose, c'est au niveau de cet effet de trou qu'on pourrait le situer.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 2007, inédit.

Dans un passage cependant, ils échangent l'aveu de leur passion. Le duc de Nemours lui dit – Mais votre mari est mort maintenant [je simplifie], qu'attendez-vous ? Elle lui répond – Justement, vous n'êtes pas pour rien dans sa disparition. Deuxièmement, que me rapportera le mariage ? Céder à l'amour qui ne peut que décroître au cours du temps. Vous connaissant, beau garçon comme vous êtes, vous ne manquerez pas de céder à l'une ou l'autre.

Qu'est-ce ? C'est resté comme un point d'interrogation à travers les commentaires. On transcrit même cela parfois de travers, tellement cela comporte quelque chose de peu compréhensible, sauf à se régler sur le point où j'en étais arrivé, à savoir qu'elle se voue à préserver le sens du désir comme sens. Elle s'installe dans un amour courtois à perpétuité, autrement dit, elle reconnaît l'amour comme une signification vide. Elle se voue à l'incarner dans l'absence de la relation sexuelle.

Cet effet de sens / effet de trou reflète, répercute la division entre désir et amour, l'amour saisi dans le contexte de l'amour courtois. Si j'ai pu énoncer la dernière fois qu'il n'y avait rien sur le transfert dans le tout dernier enseignement de Lacan, je dirais en court-circuit que s'il y avait quelque chose, on pourrait le situer au niveau de cet effet de trou.

Miller J.-A., « En deçà de l'inconscient », *La Cause du désir*, n° 91, 2015, p. 125.

L'amour courtois n'est d'ailleurs que la façon d'éviter la querelle de palier, les chevaliers sont toujours par monts et par vaux pour ne pas se retrouver sur le même palier que leur Dame.

Miller J.-A., « Forclusion généralisée », *La Cause du désir*, n° 99, 2018, p. 133.

ÉRIC LAURENT

C'est ainsi que Lacan vient à opposer « la convention technique de l'amour courtois » et l'usage du roman qui a prévalu dans le romanesque. Le roman a mis l'accent sur la fiction, au lieu de s'en tenir au recueil d'histoires vraies qui marque toute la technique courtoise. Lucien Fevre met l'accent sur le parallèle entre l'affermissement doctrinal du mariage catholique et le développement du discours courtois à ses côtés, comme une sorte de soupape de sécurité. Lacan connaît la thèse de Fevre et l'admet, mais souligne que cette fonction « sociologique » laisse de côté le véritable traitement de la douleur d'exister, « de la peine de vivre ». Il faut sans doute déjà reconnaître dans le texte sur Gide un usage critique de la thèse de Fevre : « Il n'y a rien-là qui ne se soutienne d'une tradition très antique, et qui ne rende légitime l'évocation des nœuds mystiques de l'amour courtois ». La véritable question est plutôt : comment faire apparaître dans un discours l'hétérogénéité existant entre l'objet cause du désir et l'objet d'amour ?

Laurent É., « Un sophisme de l'amour courtois », *La Cause freudienne*, n° 46, 2000, p. 11.

Dans le Séminaire VI, pour faire entendre la fonction régulatrice de la construction de l'objet phallique dans le fantasme, Lacan prend l'exemple de la mise au point du fantasme de la jeune fille dans ce qu'il appelle la première partie du roman de Nabokov, *Lolita*. Cette partie où Humbert Humbert construit son fantasme de Dolores, avant leur fuite. Il souligne combien l'élucubration de H.H. le conduit à ériger une idole inaccessible, interdite.

On pourrait aussi rapprocher cette mise au point du fantasme comme fonction régulatrice, ayant en son cœur un objet interdit, de la construction du fantasme de la jeune fille chez Lewis Carroll et son idole Alice, aussi inaccessible que Lolita. La métaphore de la « mise au point » est, bien entendu, renforcée par l'usage de la photographie par l'abbé Dodgson.

On pourrait ajouter aussi la technique de l'amour courtois, érigeant un objet en son centre permettant de réguler les circuits de la jouissance. Fantasme et amour courtois organisent et mettent au jour le champ de la jouissance en liant l'inaccessible et la récupération de jouissance. Ce sont des techniques érotiques qui situent l'interdit ailleurs que dans les dépendances du Nom-du-Père.

Laurent É., « Du réel dans une psychanalyse », texte d'orientation vers le IXe Congrès de l'AMP. https://www.congresamp2014.com/fr/template.php?file=Textos/Du-reel-dans-une-psychanalyse_Eric-Laurent.html

AMOUR ET DISCOURS



Le Caravage, *Le Repos pendant la Fuite en Égypte*

SIGMUNG FREUD

Lorsque le praticien de la psychanalyse tente d'établir pour quelle affection on fait le plus souvent appel à son aide, il ne peut que répondre, abstraction faite des multiples formes de l'angoisse : pour l'impuissance psychique.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 47.

Deux éléments joueront un rôle décisif dans l'échec de ce progrès dans l'évolution de la libido. Premièrement, la mesure du *refoulement réel* qui s'opposera au nouveau choix d'objet et le dévalorisera aux yeux de l'individu. Se consacrer au choix d'objet n'a pas de sens si l'on n'a aucune espèce de choix ni aucune perspective de pouvoir choisir qui convienne. Deuxièmement, la mesure de l'*attraction* que peuvent exercer les objets infantiles qu'il faut quitter, et qui est proportionnelle à l'investissement érotique qu'on leur attribue encore dans l'enfance. Si ces deux facteurs sont assez puissants, le mécanisme général de la formation des névroses se met en action.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 52.

Si toutefois nous ne cherchons pas un élargissement du concept d'impuissance psychique, mais les nuances de sa symptomatologie, nous ne pouvons nous empêcher de constater que

le comportement amoureux de l'homme, dans notre monde civilisé actuel, porte généralement en lui le type de l'impuissance psychique.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 58.

Cette incapacité de la pulsion sexuelle à apporter une pleine satisfaction dès lors qu'elle est soumise aux premières exigences de la civilisation est cependant la source des plus grandioses réalisations artistiques, mises en œuvre par une sublimation toujours plus avancée des composantes pulsionnelles.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 68.

Une des exigences d'idéal, comme nous les nommons, de la société de la culture peut ici nous mettre sur la bonne piste. Elle s'énonce : Tu aimeras ton prochain comme toi-même ; elle est universellement célèbre, assurément plus ancienne que le christianisme, qui la met en avant comme la revendication dont il est le plus fier, mais certainement pas très ancienne ; en des temps historiques, elle était encore étrangère aux hommes.

Freud S., *Le Malaise dans la culture*, in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 295.

[L]a première phase de la culture, celle du totémisme, implique l'interdit du choix d'objet incestueux, peut-être la mutilation la plus tranchante que la vie amoureuse ait saisie au cours des temps.

Freud S., *Le Malaise dans la culture*, in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 290.

Si j'aime un autre être, il doit le mériter à un titre quelconque. (J'écarte ici deux relations qui n'entrent pas en ligne de compte dans l'amour pour son prochain : l'une fondée sur les services qu'il peut me rendre, l'autre sur son importance possible en tant qu'objet sexuel.) Il mérite mon amour lorsque par des aspects importants il me ressemble à tel point que je puisse en lui m'aimer moi-même. Il le mérite s'il est tellement plus parfait que moi qu'il m'offre la possibilité d'aimer en lui mon propre idéal ; je dois l'aimer s'il est le fils de mon ami, car la douleur d'un ami, s'il arrivait malheur à son fils, serait aussi la mienne ; je devrais la partager. En revanche, s'il m'est inconnu, s'il ne m'attire par aucune qualité personnelle et n'a encore joué aucun rôle dans ma vie affective, il m'est bien difficile d'avoir pour lui de l'affection. Ce faisant, je commettrais même une injustice, car tous les miens apprécient mon amour pour eux comme une préférence ; il serait injuste à leur égard d'accorder à un étranger la même faveur. Or, s'il doit partager les tendres sentiments que j'éprouve sensément pour l'univers tout entier, et cela uniquement parce que tel l'insecte, le ver de terre ou la couleuvre, il vit sur cette terre, j'ai grand-peur que seule une part infime d'amour émane de mon cœur vers lui, et à coup sûr de ne pouvoir lui en accorder autant que la raison m'autorise à en retenir pour moi-même. À quoi bon cette entrée en scène si solennelle d'un précepte que, raisonnablement, on ne saurait conseiller à personne de suivre ?

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 62.

La part de vérité que dissimule tout cela et qu'on nie volontiers se résume ainsi : l'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand

on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuels possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer.

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 65.

Lorsque l'apôtre Paul eut fait de l'Amour universel des hommes le fondement de sa communauté chrétienne, la plus extrême intolérance de la part du christianisme à l'égard des non-convertis en fut la conséquence inévitable.

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 68.

Si la civilisation impose d'aussi lourds sacrifices, non seulement à la sexualité mais encore à l'agressivité, nous comprenons mieux qu'il soit si difficile à l'homme d'y trouver son bonheur. En ce sens, l'homme primitif avait en fait la part belle puisqu'il ne connaissait aucune restriction à ses instincts. En revanche, sa certitude de jouir longtemps d'un tel bonheur était très minime.

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 69.

Toutefois, nous nous familiariserons peut-être avec cette idée que certaines difficultés existantes sont intimement liées à son essence et ne sauraient céder à aucune tentative de réforme. Indépendamment des obligations imposées par la restriction des pulsions instinctives, obligations auxquelles nous sommes préparés, nous sommes obligés d'envisager aussi le danger suscité par un état particulier qu'on peut appeler « la misère psychologique de la masse ». Ce danger devient des plus menaçants quand le lien social est créé principalement par l'identification des membres d'une société les uns aux autres, alors que certaines personnalités à tempérament de chefs ne parviennent pas, d'autre part, à jouer ce rôle important qui doit leur revenir dans la formation d'une masse.

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 70.

Or ces pulsions d'amour sont appelées en psychanalyse, *a priori* et de par leur provenance, pulsions sexuelles. La majorité des gens « cultivés » ont ressenti cette dénomination comme une offense et s'en sont vengés en lançant à la tête de la psychanalyse le reproche de « pansexualisme ». Quiconque tient la sexualité pour quelque chose qui couvre de honte et qui rabaisse la nature humaine est bien libre de se servir des expressions plus distinguées d'Éros et d'érotisme.

Moi-même aussi j'aurais pu dès le début procéder ainsi et me serais épargné par-là bien des contradictions. Mais j'y répugnai, car j'évite volontiers de faire des concessions à la pusillanimité. On ne peut savoir où cette voie nous mène ; on cède d'abord sur les mots et puis peu à peu aussi sur la chose. Je ne puis trouver qu'il y ait le moindre mérite à avoir honte de la sexualité ; le mot grec Éros qui est censé tempérer l'opprobre n'est tout compte fait rien d'autre que la traduction de notre mot allemand *Liebe* et, finalement, qui sait attendre n'a besoin de faire aucune concession.

Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, PUF, 2010, p. 31.

Au fond, chaque religion est bien une telle religion d'amour pour tous ceux qu'elle englobe et chacune incline à la cruauté et à l'intolérance à l'encontre de ceux qui ne lui appartiennent pas.

Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, PUF, 2010, p. 37.

L'amour sensuel est destiné à s'éteindre dans la satisfaction.

Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, PUF, 2010, p. 53.

JACQUES LACAN

La curieuse entrée de Schreber dans la psychose, avec la curieuse formule qu'il emploie de *l'assassinat d'âme*, écho bien singulier, avouez-le, du langage de l'amour, au sens technique que je viens de mettre en relief devant vous, l'amour au temps de la Carte du Tendre. Cet assassinat d'âme, sacrificiel et mystérieux, symbolique, est formé à l'entrée de la psychose selon le langage précieux.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 289.

Ces techniques et ces traditions [amour courtois], à partir du moment où on en a la clef, on en retrouve dans d'autres aires culturelles les points d'émergence, explicitement formulés, car cet ordre des recherches dans la réalisation amoureuse a été posé à plusieurs reprises dans l'histoire de l'humanité de façon tout à fait consciente.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994 p. 88.

Ce qui est visé et effectivement atteint, c'est sans aucun doute un au-delà du court-circuit physiologique, si on peut s'exprimer ainsi. Pour l'atteindre, il est fait un usage délibéré de la relation imaginaire comme telle. Ces pratiques peuvent paraître perverses aux yeux d'un naïf. En réalité, elles ne le sont pas plus que n'importe quel autre règlement de l'approche amoureuse dans une sphère définie des mœurs, ou, comme on s'exprime, des *patterns*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994 p. 88.

Le premier est l'idéal de l'amour humain. Ai-je besoin d'accentuer le rôle que nous faisons jouer à une certaine idée de l'amour achevé ? C'est là un terme que vous devez déjà avoir appris à reconnaître, et non pas seulement ici, puisqu'à la vérité, il n'y a pas d'auteur analyste qui n'en fasse état. Et vous savez que j'ai souvent pris ici comme cible le caractère approximatif, vague et entaché de je ne sais quel moralisme optimiste, dont sont marquées les articulations originelles de la forme dite de la génitalisation du désir. C'est l'idéal de l'amour génital - amour qui est censé modeler à soi tout seul une relation d'objet satisfaisante – amour-médecin, dirais-je si je voulais accentuer dans un sens comique la note de cette idéologie – hygiène de l'amour, dirai-je pour situer ici ce à quoi semble se limiter l'ambition analytique.

C'est là une question sur laquelle nous ne nous étendrons pas à l'infini puisque je la présente sans cesse à votre méditation depuis que ce séminaire existe. Mais, pour lui donner ici un accent plus soutenu, je vous ferai remarquer que la réflexion analytique semble se dérober

devant le caractère de convergence de notre expérience. Certes, ce caractère n'est pas niable, mais l'analyste semble trouver là une limite au-delà de laquelle il ne lui est pas très facile d'aller. Dire que les problèmes de l'expérience morale sont entièrement résolus concernant l'union monogamique serait une formulation imprudente, excessive et inadéquate.

Pourquoi l'analyse qui a apporté un changement de perspectives si important sur l'amour en le mettant au centre de l'expérience éthique, qui a apporté une note originale, certainement distincte du mode sous lequel l'amour jusqu'alors a été situé par les moralistes et les philosophes dans l'économie de la relation interhumaine, pourquoi l'analyse n'a-t-elle pas poussé les choses plus loin dans le sens de l'investigation de ce que nous devrions appeler à proprement parler une érotique ? C'est là chose qui mérite réflexion.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 17.

[L]a possibilité originelle d'une fonction comme la fonction poétique dans un consensus social à l'état de structure.

Eh bien, c'est un tel consensus que nous voyons naître à une certaine époque de l'histoire, autour d'un idéal qui est celui de l'amour courtois. Pour un certain cercle [...], cet idéal s'est trouvé au principe d'une morale, de toute une série de comportements, de loyautés, de mesures, de services, d'exemplarités de la conduite. Et si cela nous intéresse de la façon la plus directe, c'est que le pivot en était quoi ? Une érotique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 174.

[U]ne activité de création poétique ait pu exercer une influence déterminante [...] sur les mœurs, à un moment où l'origine et les maîtres mots de l'affaire ont été oubliés. [...] Dans ce champ poétique, l'objet féminin est vidé de toute substance réelle. C'est cela qui rend si facile dans la suite à un tel poète métaphysique, à un Dante par exemple, de prendre une personne dont on sait qu'elle a bel et bien existé – à savoir la petite Béatrice qu'il avait énamourée quand elle avait neuf ans, et qui est restée au centre de sa chanson depuis la *Vita Nuova* jusqu'à la *Divine Comédie* – et de la faire équivaloir à la philosophie, voire au dernier terme à la science sacrée, et de lui lancer appel en des termes d'autant plus proches du sensuel que ladite personne est plus proche de l'allégorique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 178-179.

Sans doute, parlant d'érotique, aurons-nous à parler de ce qui s'est fomenté au cours des âges, de règles de l'amour. Freud dit quelque part qu'il aurait pu parler de sa doctrine comme une érotique, mais, dit-il, je ne l'ai pas fait, parce que c'aurait été là céder sur les mots, et qui cède sur les mots cède sur les choses – j'ai parlé de théorie de la sexualité.

C'est vrai – Freud a mis au premier plan de l'interrogation éthique le rapport simple de l'homme et de la femme. Chose très singulière, les choses n'en ont pas fait mieux que de rester au même point. La question de *das Ding* reste aujourd'hui suspendue à ce qu'il y a d'ouvert, de manquant, de béant, au centre de notre désir. Je dirai, si vous me permettez ce jeu de mots, qu'il s'agit pour nous de savoir ce que nous pouvons faire de ce dam pour le transformer en dame, en notre dame.

Ne souriez pas de ce maniage, car la langue l'a fait avant moi. Si vous notez l'étymologie du mot danger, vous verrez que c'est exactement la même équivoque qui le fonde en français – le

danger est à l'origine *domnarium*, domination. Le mot dame est tout doucement venu contaminer cela. Et en effet, lorsque nous sommes au pouvoir d'un autre, nous sommes en grand péril.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 102.

Ce que la création de la poésie courtoise tend à faire, est à situer, à la place de la Chose, et à cette époque dont les coordonnées historiques nous montrent quelque discord entre les conditions particulièrement sévères de la réalité et certaines exigences du fond, quelque malaise dans la culture. La création de la poésie consiste à poser, selon le mode de la sublimation propre à l'art, un objet que j'appellerai affolant, un partenaire inhumain. Jamais la Dame n'est qualifiée pour telles de ses vertus réelles et concrètes, pour sa sagesse, sa prudence, voire même sa pertinence. Si elle est qualifiée de sage, ce n'est pas pour autant qu'elle participe à une sagesse immatérielle, qu'elle représente plus qu'elle n'en exerce les fonctions. Par contre, elle est aussi arbitraire qu'il est possible dans les exigences de l'épreuve qu'elle impose à son servent

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 180.

Supposons que vous disiez que l'intérêt de ce dialogue du *Banquet* est de manifester la difficulté de dire sur l'amour quelque chose qui se tienne debout.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 57.

Nulle part, à aucun moment des discours du *Banquet*, on ne prend l'amour si au sérieux, ni si au tragique [Aristophane]. Nous sommes là exactement au niveau que nous imputons à l'amour, nous modernes – après la sublimation courtoise [...], le contresens romantique sur cette sublimation, à savoir la surestimation narcissique du sujet, du sujet supposé dans l'objet aimé.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 110.

L'amour est ce qui est vraiment inclassable, ce qui vient se mettre en travers de toutes les situations significatives, ce qui n'est jamais à sa place, ce qui est toujours hors de saison.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 143.

Pour traiter de l'amour comme pour traiter de la sublimation, il faut se souvenir de ce que les moralistes d'avant Freud [...] ont déjà pleinement articulé [...] que l'amour est la sublimation du désir.

Il en résulte que nous ne pouvons pas du tout nous servir de l'amour comme premier ni comme dernier terme, tout primordial qu'il se présente dans notre théorisation. L'amour est un fait culturel. Ce n'est pas seulement *Combien de gens n'auraient jamais aimé s'ils n'en avaient entendu parler* d'amour, comme l'a fort bien articulé La Rochefoucauld, c'est qu'il ne serait pas question d'amour s'il n'y avait pas la culture. Cela doit nous inciter à poser autrement les arches de ce que nous avons à dire concernant la conjonction de l'homme et de la femme, à

ce point où le dit Freud lui-même, soulignant que ce détour aurait pu se produire différemment.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 209-210.

Des jeux de la matière vivante, il vous viendra peut-être l'idée qu'avant même qu'il soit question de sexe, ça copule vachement là-dedans. C'est pourquoi il n'est peut-être pas sans rapport qu'à un autre bout du champ, celui qui est le nôtre, et qui n'a certes pas son mot à dire au sujet de la biologie, on s'aperçoive aussi que parler du sexe est un petit plus compliqué que ça.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 221-222.

Les croisades, ça a existé. C'était aussi pour la vie d'un Dieu mort. [...] Pendant que les chevaliers se croisaient, l'amour pouvait devenir civilisé là où ils avaient vidé les lieux, cependant que, quand ils étaient ailleurs, ils rencontraient la civilisation, c'est-à-dire ce qu'ils allaient chercher, un haut degré de perversion, et que du même coup ils flanquaient tout par terre.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 256.

Quand il s'agit de structurer, de faire fonctionner au moyen de symboles, le rapport sexuel, qu'est-ce qui y fait obstacle ? C'est que la jouissance s'en mêle.

La jouissance sexuelle est-elle traitable directement ? Elle ne l'est pas, et c'est en cela, disons, ne disons rien de plus, qu'il y a la parole. Le discours commence de ce qu'il y ait, là, béance. On ne peut pas en rester là, je veux dire que je refuse à toute position d'origine, mais après tout, rien ne nous empêche de dire que c'est parce que le discours commence que la béance se produit. [...] [L]e discours est impliqué dans la béance, et comme il n'y a pas de métalangage, il ne saurait en sortir.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 107.

La femme, comme telle se trouve dans cette position uniquement rassemblée de ceci ; qu'elle est, dirai-je, sujette à la parole. [...] Que la parole soit ce qui instaure une dimension de vérité, l'impossibilité de ce rapport sexuel, c'est bien aussi ce qui fait la portée de la parole, en ceci qu'elle peut tout, sauf servir au point où elle est occasionnée.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 108.

Ce que je dis de l'amour, c'est assurément qu'on ne peut en parler. [...] J'ai parlé de la lettre d'amour, de la déclaration d'amour, ce qui n'est pas la même chose que la parole d'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 17.

Eh bien, je dirai maintenant que de ce discours psychanalytique il y a toujours quelque émergence à chaque passage d'un discours à un autre. [...] Je ne dis pas autre chose en disant que l'amour, c'est le signe qu'on change de discours.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 20-21.

C'est bien en relation avec le pare-être que nous devons articuler ce qui supplée au rapport sexuel en tant qu'inexistant. Il est clair que, dans tout ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance.

Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 44.

Dans l'amour, ce qui est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière.

Un sujet, comme tel, n'a pas grand-chose à faire avec la jouissance. Mais, par contre, son signe est susceptible de provoquer le désir. Là est le ressort de l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 48.

Le refoulement ne se produit qu'à attester dans tous les dires, dans le moindre des dires, ce qu'implique ce dire que je viens d'énoncer, que la jouissance ne convient pas – *non decet* – au rapport sexuel. À cause de ce qu'elle parle, ladite jouissance, lui, le rapport sexuel, n'est pas.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 57.

L'amour courtois a brillé dans l'histoire comme un météore et on a vu revenir ensuite tout le bric-à-brac d'une renaissance prétendue des vieilleries antiques. L'amour courtois est resté énigmatique.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 79.

Après le météore de l'amour courtois, c'est d'une tout autre partition qu'est venu ce qui l'a rejeté à sa futilité première. Il a fallu rien de moins que le discours scientifique, soit quelque chose qui ne doit rien aux supposés de l'âme antique.

Et c'est de là seulement que surgit la psychanalyse, à savoir l'objectivation de ce que l'être parlant passe encore du temps à parler en pure perte.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 79.

[Q]uand nous écoutons une musique qui nous émeut, la première impression, c'est tout le temps d'entendre que cette musique a tout le temps affaire avec l'amour, on dirait que le musicien chante l'amour.

Mais si on prend au sérieux ce petit schéma et si même on essaie de comprendre comment fonctionne l'amour, de ce mouvement de torsion dans la musique, vous sentirez que ce n'est pas tant le sujet... disons le sujet qui parle de son amour à l'Autre... mais bien plutôt qu'il réponde à l'Autre, que son message est cette réponse où il est assigné par ce sujet supposé entendre et que sa musique d'amour impossible est en fait une réponse qu'il fait à l'Autre, et c'est à l'Autre qu'il suppose le fait de l'aimer et de l'aimer d'un amour impossible.

Le problème, si vous voulez, on pourrait sommairement faire le parallèle avec certaines positions mystiques, où le mystique est celui qui ne vous dit pas qu'il aime l'Autre, mais qu'il ne fait que répondre à l'Autre qui l'aime, qu'il est mis dans cette position, qu'il n'a pas le choix, qu'il ne fait qu'y répondre.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », cours du 21 décembre 1976, inédit.

La signification, c'est un mot vide, autrement dit c'est ce qui, à propos de Dante, s'exprime dans le qualificatif mis sur sa poésie, à savoir qu'elle soit amoureuse. L'amour n'est rien qu'une signification, c'est-à-dire qu'il est vide et on voit bien la façon dont Dante l'incarne, cette signification. Le désir a un sens, mais l'amour tel que j'en ai déjà fait état dans mon séminaire sur L'Éthique, tel que l'amour courtois le supporte, ça n'est qu'une signification

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », cours du 15 mars 1977, inédit.

Pour nous en tenir à une tradition plus claire, peut-être entendrons-nous la maxime célèbre où La Rochefoucauld nous dit qu'« il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour », non pas dans le sens romantique d'une « réalisation » tout imaginaire de l'amour qui s'en ferait une objection amère, mais comme une reconnaissance authentique de ce que l'amour doit au symbole et de ce que la parole emporte d'amour.

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 264.

Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique : opposant son antistrophe de décri au maugrément de la strophe restituée des lors à la patiente avec l'index du je, et rejoignant dans son opacité les jaculations de l'amour, quand à court de signifiant pour appeler l'objet de son épithalame, il y emploie le truchement de l'imaginaire le plu cru ; « Je te mange ... – Chou ! » Tu te pâmes – Rat ! »

Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, 1966, p. 535.

JACQUES-ALAIN MILLER

En effet, ce que Freud a inventé, c'est un nouveau type d'Autre auquel adresser l'amour : un nouvel Autre qui donne de nouvelles réponses à l'amour et, peut-être, des réponses plus adéquates que celles que l'on trouve dans la vie quotidienne. Les analysants parfois le disent : ils trouvent dans le cabinet de l'analyste des réponses tellement adéquates à l'amour, qu'ils voudraient emmener cet Autre dans la vie quotidienne, où ils seraient... déçus.

Miller J.-A., « Causerie sur l'amour », *Cahiers ACF - VLB*, juillet 1998, n° 88, p. 8.

[D]ans la *Psychologie de la vie amoureuse ou érotique*, nous allons voir que Freud y emploie le mot amour toutes les fois qu'il y a possibilité d'une substitution, nécessité d'une substitution. Et d'une certaine façon, c'est quand il s'agit de la jouissance qu'il n'y a pas substitution. Cependant, il y a une articulation à chercher entre cet amour et quelque chose de différent de l'amour, qui est la problématique de la jouissance. Problématique que Freud pose très clairement dans les *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse*, et qui sont donc également des contributions à la doctrine de la jouissance.

Miller J.-A., « Causerie sur l'amour », *Cahiers ACF - VLB*, printemps 1998, n° 10, p. 12.

Si on veut, les mots d'amour sont des jaculations, de brusques métaphores qui ont – hors relation – quelque chose de bête. Ce sont les fameux exemples de Lacan. Au contraire, les lettres d'amour sont intelligentes – il y a toute une littérature de correspondance amoureuse, parce qu'elles se font en l'absence de l'objet. Ça, c'est ce qu'il y a de plus vrai. Car elles se font en relation avec l'objet en tant que perdu, comme un appel à un objet qui peut-être ne viendra pas, un appel à l'absent. C'est tout le thème de la correspondance amoureuse.

Miller J.-A., « Causerie sur l'amour », *Cahiers ACF - VLB*, printemps 1998, n° 10, p. 24.

Les modalités de l'amour sont ultrasensibles à la culture ambiante. Chaque civilisation se distingue par la façon dont elle structure le rapport entre les sexes. Or, il se trouve qu'en Occident, dans nos sociétés à la fois libérales, marchandes et juridiques, le « multiple » est en passe de détrôner le « un ». Le modèle idéal de « grand amour de toute la vie » cède peu à peu du terrain devant le speed dating, le speed loving et toute une floraison de scénarios amoureux alternatifs, successifs, voire simultanés.

Miller J.-A., « On aime celui qui répond à notre question : "Qui suis-je ?" », *Psychologie magazine*, publié le 28 janvier 2010 : <https://www.psychologies.com/Couple/Vie-de-couple/Amour/Articles-et-Dossiers/Etes-vous-sur-d-aimer/On-aime-celui-qui-repond-a-notre-question-Qui-suis-je>

Faire de la jouissance un signifiant-maître, c'est aussi négliger l'opposition (qui tient, bien entendu) entre la jouissance sexuelle, celle qui tient au rapport avec un autre être sexué, et la jouissance autiste, celle du corps propre.

Miller J.A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du désir* n°92, Paris, Navarin, 2016, p. 93.

ÉRIC LAURENT

La véritable question est plutôt : comment faire apparaître dans un discours l'hétérogénéité existant entre l'objet cause du désir et l'objet d'amour ?

Le traitement véritable consiste à maintenir un discours qui ne voile pas leur caractère irréductible. Lacan oppose les techniques sociales comme l'idéologie du *conjugio* qui visent à la réduction à deux termes de la structure du rapport entre les sexes, et celles qui préservent l'irréductible de la structure, « la relation de structure qu'à être de l'Autre, le désir soutient à l'objet qui le cause »*. Dans un cas il y a illusion et mensonge, dans l'autre il y a sérieux.

* Lacan J., « Jeunesse de Gide », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 754.

Laurent É., « Un sophisme de l'amour courtois », *La Cause freudienne*, n° 46, 2000, p. 11.

Si l'on est catholique, la loi s'incarne dans l'amour, qui a voulu remplacer tous ces règlements pesants par un seul commandement, l'amour du prochain, dont Freud a montré avec cette ironie ravageante dont il avait le secret que les massacres n'ont jamais été aussi florissants qu'à partir du moment où a été émis le commandement d'aimer son prochain au sein de l'empire Romain à une mauvaise période de son histoire.

Laurent É., « Institution du fantasme, fantasmes de l'institution », *des Feuilles du Courtil online*, n°4, 2003.

Lacan va au-delà du père idéal et de son nom en essayant de fonder, comme il le note ce 21 janvier, le respect ou l'amour pour le père à partir de la cause de son désir. C'est un père qui n'est plus médiation entre l'idéal et l'objet du désir mais saisi, causé, à partir de ce qu'il enserme de cause du désir. En même temps c'est une nouvelle façon de définir la médiation paternelle et un amour qui serait rendu compatible avec la cause du désir.

Laurent É., « Institution du fantasme, fantasmes de l'institution », *Feuilles du Courtil online*, n°4, 2003.

Finis le père de l'autorité, de la tradition, du patriarcat ; finis le père de la Loi. Voici venue la paternité contractuelle, négociée, responsable. La paternité ne serait plus qu'un équilibre entre droits et devoirs négociés par contrats. Nous pourrions donc imaginer, dans un futur proche, une paternité pacifiée, sans les débordements passionnels provoqués par l'ancien système. La paternité diffractée, définie par des normes éminemment variables, conviendrait spécialement bien aux nouvelles dispositions des familles recomposées. C'est une version réformatrice du père enfin ramené à une fonction d'instrument d'utilité sociale, séparé de ses drames. [...] Être père ce n'est pas une norme mais un acte, qui a des conséquences, fastes et néfastes. La filiation contemporaine renvoie, par-delà les normes, au désir particularisé dont l'enfant est le produit, quelle qu'en soit la complexité, et à l'impossibilité de le décrire. Le père contemporain est un résidu, un nom, mais il reste incommensurable aux normes. Il demeure donc un enjeu passionnel et la pacification de la paternité restera aussi utopique que la fin de l'histoire. Notre temps est aussi celui du déchiffrement de *ces nouveaux amours pour le père*, qu'ils se dévoilent par des approches politiques ou sociologiques, ou encore que nous les mettions au jour par notre enquête clinique. Se servir du Nom-du-Père pour s'en passer recèle encore bien des surprises.

Laurent É., « Un nouvel amour pour le père », *La Cause freudienne*, n° 64, 2006, p. 77.

Au long du vingtième siècle, nous avons eu l'expérience d'un double courant : à la fois le renforcement de l'amour du père dans les foules organisées – du type Staline, le petit père des peuples – et au contraire, la tentative de s'en passer, avec par exemple les expériences du pédagogue Makarenko. Le siècle a aussi donné lieu à une expérience du socialisme égalitaire au niveau de petites communautés qui s'est ensuite transportée dans l'utopie socialiste d'Israël, sous la forme des kibboutz. Puis, la reprise de ces diverses expériences dans les années soixante et soixante-dix, au cœur des utopies américaines et européennes. En 1970, Lacan écrivait une sorte de bilan post-soixante-huit, dans « Télévision » et encore plus nettement dans sa « Note sur l'enfant ». Il y constate que le résultat de ces utopies est un échec. Les tentatives du vingtième siècle pour se passer du père, bien que l'ayant limité, buttent sur une figure irréductible de la place du père et de la mère.

Laurent É., « La psychanalyse guérit-elle du transfert ? » Conférence du 26 novembre 2011 à l'Antenne clinique de Dijon, publié dans *Ornicar Travaux*, n° 15, p. 4 : <https://www.lacan-universite.fr/la-psychanalyse-guerit-elle-du-transfert/>

Savoir cela, savoir les apories de l'amour et de la jouissance au voisinage du prochain ne nous condamne ni au cynisme, ni à l'immobilité où à la constatation de la présence irréductible de la haine ou du mal.

Laurent É., « L'étranger extime, I », *Lacan Quotidien*, n°770, 22 mars 2018.

L'enjeu de l'articulation des deux jouissances, la jouissance phallique et son au-delà, est de situer ce qui fait que quelque soit l'égalité des droits, une femme reste toujours radicalement Autre pour un homme. Et c'est alors qu'elle peut être symptôme et non surmoi infernal et mortifère. La jouissance dans la cité des femmes, où les hommes ont leur place selon Lacan, n'a rien d'un hédonisme. Elle se sépare entre ce qui est la jouissance au-delà de la limite phallique, celle qu'au-delà de la castration l'homme imagine, et l'illimité qui se civilise par son inscription du côté féminin de la sexualité. Il n'y a pas de chiffrage pour ça quelque soit la forme du Un considéré. Le déclin des idéologies, des grands récits de ce qui faisait l'universel du bien commun sous la forme d'un idéal partagé met au jour une concurrence entre jouissances multiples qui ne peuvent se résoudre dans l'unité.

Laurent É., « La place des hommes dans la cité des femmes », conférence à Nantes le 18 mai 2019 (<https://www.youtube.com/watch?v=y4oJZ5O4y98>)

L'HOMME, LA FEMME ET L'AMOUR



Le Caravage, *Salomé avec la tête de saint Jean-Baptiste*

SIGMUND FREUD

Des informations brutales qui le poussent tout droit vers le dédain et la révolte lui font alors découvrir le mystère de la vie sexuelle, détruisent l'autorité des adultes, qui s'avère inconciliable avec le dévoilement de leur activité sexuelle.

Freud S., « À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 35.

Ensuite, lorsqu'il ne peut plus maintenir ce doute ni revendiquer, pour ses parents, une exception à la règle de cette si laide activité sexuelle, il se dit, avec la rectitude du cynisme, que la différence entre la mère et la putain n'est tout de même pas si grande et qu'au fond l'une et l'autre font la même chose.

Freud S., « À propos d'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 36.

Cela ne paraît guère agréable, et c'est en outre paradoxal, mais il faut tout de même dire que lorsqu'on doit vraiment être libre et donc heureux dans sa vie sexuelle, on est forcé d'avoir dépassé le respect de la femme et de s'être fait à l'idée de l'inceste avec sa mère ou sa sœur.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 60.

La femme civilisée a coutume de ne pas transgresser l'interdiction de l'activité sexuelle pendant la période d'attente, et grave ainsi en elle le lien intime entre interdiction et sexualité. L'homme transgresse le plus souvent cette interdiction sous la condition du rabaissement de l'objet et intègre donc cette condition dans sa vie amoureuse future.

Freud S., « Du rabaissement le plus commun de la vie amoureuse », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 62.

Les jeunes filles disent franchement que leur amour perd de sa valeur lorsque d'autres en sont informés.

Freud S., « Le tabou de la virginité », *Psychologie de la vie amoureuse*, Paris, Payot & Rivages, 2010, p. 92-93.

L'objet d'amour n'apportera pas toujours à ces complications autant de compréhension et de tolérance que cette paysanne qui se plaint que son mari ne l'aime plus parce que depuis une semaine il ne l'a plus rossée

Freud S., *Le Malaise dans la culture*, in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 293.

JACQUES LACAN

Il n'y a pas à proprement parler, dirons-nous, de symbolisation du sexe de la femme comme tel. En tous les cas, la symbolisation n'est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas la même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme. Et cela, parce que l'imaginaire ne fournit qu'une absence, là où il y a ailleurs un symbole très prévalent.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 198.

Là où il n'y a pas de matériel symbolique, il y a obstacle, défaut, à la réalisation de l'identification essentielle à la réalisation de la sexualité du sujet. [...] Le sexe féminin a un caractère d'absence, de vide, de trou, qui fait qu'il se trouve être moins désirable que le sexe masculin dans ce qu'il a de provocant, et qu'une dissymétrie essentielle apparaît.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 199.

C'est en tant que la fonction d'homme et de la femme est symbolisée, c'est en tant qu'elle est littéralement arrachée au domaine de l'imaginaire pour être située dans le domaine du symbolique, que se réalise toute position sexuelle normale, achevée.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 200.

La question de savoir ce qui lie deux êtres dans l'apparition de la vie ne se pose pour le sujet qu'à partir du moment où il est dans le symbolique, réalisé comme homme ou comme femme, mais pour autant qu'un accident l'empêche d'y accéder. Cela peut arriver aussi bien par le fait des accidents biographiques de chacun.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 202.

C'est l'acceptation de la castration que le sujet doit payer d'un prix aussi lourd que ce remaniement de toute la réalité [...]. C'est dans l'ordre matériel, explicative, de la théorie freudienne, d'un bout à l'autre, une invariante, une invariante prévalente [...] dans son œuvre, l'objet phallique a la place centrale dans l'économie libidinale, chez l'homme comme chez la femme.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 351.

À l'extrême de l'amour, dans l'amour le plus idéalisé, ce qui est cherché dans la femme, c'est ce qui lui manque. Ce qui est cherché au-delà d'elle, c'est l'objet central toute l'économie libidinale – le phallus.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 114.

Ce qui dans l'amour est aimé, c'est en effet ce qui est au-delà du sujet, c'est littéralement ce qu'il n'a pas.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 128.

Cette nécessité d'axer l'amour non pas sur l'objet, mais sur ce que l'objet n'a pas, nous met justement au cœur de la relation amoureuse et du don. C'est ce quelque chose que l'objet n'a pas et qui rend nécessaire la constellation tierce de l'histoire de ce sujet.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 129.

Ce qui intervient dans la relation d'amour, ce qui est demandé comme signe d'amour, n'est jamais que quelque chose qui ne vaut que comme signe. Ou pour aller encore plus loin, il n'y a pas de plus grand don possible, de plus grand signe d'amour, que le don de ce qu'on n'a pas.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 140

C'est qui est aimé dans un être est au-delà de ce qu'il est, à savoir, en fin de compte, ce qui lui manque.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 142.

Le voile, le rideau devant quelque chose, est encore ce qui permet le mieux d'imager la situation fondamentale de l'amour. [...] C'est bien là ce dans quoi l'homme incarne, idoléfie, son sentiment de ce rien qui est au-delà de l'objet de l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 155.

Il y a chez elle une espèce de balance entre le renoncement au phallus et la prévalence de la relation narcissique, dont un Hans Sachs a très bien vu l'importance dans le développement de la femme. En effet, ce renoncement une fois fait, le phallus est par elle abjuré comme appartenance, et devient de l'appartenance de celui auquel dès lors s'attache son amour, le père, dont elle attend effectivement l'enfant. [...] Elle est en fait l'être le plus intolérant à une certaine frustration. Nous y reviendrons peut-être plus tard, quand nous reparlerons de l'idéal monogamique chez la femme.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 203-204.

[S]i l'idéal de la conjonction conjugale est monogamique chez la femme [...], elle veut le phallus pour elle toute seule [...], le schéma de départ de la relation de l'enfant à la mère tend toujours à se reproduire du côté de l'homme [...], l'union typique, normative, légale, est toujours marquée de la castration, elle tend à produire chez [l'homme] la division, le *split*, qui le fait fondamentalement bigame.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 213.

La structure même qui nous impose la distinction de l'expérience imaginaire et de l'expérience symbolique qui la normative, mais uniquement par le truchement de la loi, implique que beaucoup de choses s'en conservent, qui ne nous permettent en aucun cas de parler de la vie amoureuse comme étant simplement du registre de la relation d'objet, fût-ce la plus idéale, la plus motivée par les affinités les plus profondes. Cette structure laisse foncièrement ouverte dans toute vie amoureuse une problématique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 214.

Je veux dire que, si au lieu de parler de libido ou d'objet génital, nous parlons de *désir* génital, il nous apparaîtra peut-être tout de suite beaucoup plus difficile de considérer comme allant de soi que la maturation de ce désir implique à soi toute seule cette possibilité d'ouverture sur l'amour, ou de plénitude de réalisation de l'amour, qui semble être devenue doctrinale dans une certaine perspective de la maturation de la libido.

Cette tendance, cette réalisation quant à la maturation de la libido, paraît d'autant plus surprenante qu'elle se produit au sein d'une doctrine qui a été précisément la première, non seulement à mettre en relief, mais même à rendre compte de ce que Freud a classé sous le titre du ravalement de la vie amoureuse. C'est à savoir que si le désir semble en effet entraîner avec soi un certain quantum d'amour, il s'agit très souvent d'un amour qui se présente à la personnalité comme conflictuel, d'un amour qui ne s'avoue pas, d'un amour qui se refuse même à s'avouer.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 13.

Le phallus est occupé ailleurs, à la fonction signifiante. En face de l'autre, le sujet s'identifie au phallus, mais il se morcelle en tant que lui-même quand il est en présence du phallus. Pour

mettre les points sur les *i*, je vous prie de vous arrêter à ce qui se produit dans le rapport, fût-il le plus amoureux entre un homme et une femme.

Chez l'homme, le désir se trouve à l'extérieur de la relation amoureuse. La forme achevée de cette relation suppose en effet que le sujet donne ce qu'il n'a pas, ce qui est la définition même de l'amour. En revanche, la forme idéale du désir, si je puis dire, est réalisée chez lui pour autant qu'il retrouve le complément de son être dans la femme, en tant qu'elle symbolise le phallus.

Dans l'amour, l'homme est véritablement aliéné à l'objet de son désir, au phallus. Mais dans l'acte érotique, ce même phallus réduit pourtant la femme à être un objet imaginaire. C'est pourquoi, au sein même de la relation amoureuse la plus profonde, la plus intime, est maintenue chez l'homme la duplicité de l'objet. J'y ai souvent insisté quand je critiquais la fameuse relation génitale.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 159.

Entre ces deux termes qui constituent, dans leur essence, l'amant et l'aimé, observez qu'il n'y a aucune coïncidence. Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a, caché, dans l'autre. C'est là tout le problème de l'amour. Qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, n'a aucune importance. Dans le phénomène, on en rencontre à tous les pas le déchirement, la discordance.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 53.

Voilà donc les choses dites clairement – c'est le masculin qui est désirable, c'est le féminin qui est actif. C'est tout au moins ainsi que les choses se passent au moment de la naissance de l'Amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 150.

Me proposer comme désirant, *ἐπὶ* [erôn], c'est me proposer comme manque de *a*, et c'est par cette voie que j'ouvre la porte à la jouissance de mon être.

Le caractère aporique de cette position ne peut manquer de vous apparaître, mais il y a quelques pas de plus à faire. [...] [S]i c'est au niveau de l'*ἐπὶ* [erôn] que je suis, que j'ouvre la porte à la jouissance de mon être, il est clair que le plus proche déclin qui s'offre à cette entreprise, c'est que je sois apprécié comme *ἐρῶμενος*, aimable. C'est ce qui, sans fatuité, ne manque pas d'arriver, mais où se lit déjà que quelque chose est loupé dans l'affaire. [...] Toute exigence de *a* sur la voie de cette entreprise de rencontrer la femme [...] ne peut que déclencher l'angoisse de l'Autre, justement en ceci que je ne le fais plus que *a*, que mon désir le *aïse*, si je puis dire. C'est bien pour ça que seul l'amour-sublimation permet à la jouissance de condescendre au désir.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 209-210.

Quoi qu'il en soit, c'est en tant qu'elle veut ma jouissance, c'est-à-dire, jouir de moi, que la femme suscite mon angoisse. Ceci, pour la raison très simple, inscrite depuis longtemps dans notre théorie, qu'il n'y a de désir réalisable qu'impliquant la castration. Dans la mesure où il

s'agit de jouissance, c'est-à-dire où c'est à mon être qu'elle en veut, la femme ne peut l'atteindre qu'à me châtrer.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 267.

Le fait de n'avoir rien à désirer sur le chemin de la jouissance ne règle pas absolument pour elles la question du désir, justement dans la mesure où la fonction du a joue tout son rôle pour elles comme pour nous. Mais cela simplifie tout de même beaucoup pour elles la question du désir – pas pour nous en présence de leur désir. Mais enfin, de s'intéresser à l'objet comme objet de notre désir, leur fait beaucoup moins de complications.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 268.

La femme s'avère comme supérieure dans le domaine de la jouissance, en ceci que son lien au nœud du désir est beaucoup plus lâche. Le manque, le signe *moins* dont est marquée la fonction phallique pour l'homme et qui fait que sa liaison à l'objet doit passer par la négativation du phallus et le complexe de castration, le statut du $(- \phi)$ au centre du désir de l'homme, voilà qui n'est pas pour la femme un nœud nécessaire.

Ce n'est pas dire qu'elle soit pour autant sans rapport avec le désir de l'Autre. Au contraire, c'est justement au désir de l'Autre comme tel qu'elle est affrontée, et d'autant plus que, dans cette confrontation, l'objet phallique ne vient pour elle qu'en second, et pour autant qu'il joue un rôle dans le désir de l'Autre. C'est une grande simplification.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 270.

Alors, où tout ceci nous mène-t-il ? Au vase. Le vase féminin est-il vide, est-il plein ? Qu'importe, puisqu'il suffit à lui-même, même si c'est pour se consommer bêtement, comme s'exprime ma patiente. Il n'y manque rien. La présence de l'objet y est, si l'on peut dire, de surcroît. Pourquoi ? Parce que cette présence n'est pas liée au manque de l'objet cause du désir, au $(- \phi)$ auquel il est relié chez l'homme.

L'angoisse de l'homme est liée à la possibilité de ne pas pouvoir. D'où le mythe, bien masculin, qui fait de la femme l'équivalent d'une de ses côtes. On lui a retiré cette côte, on ne sait pas laquelle, et d'ailleurs, il ne lui en manque aucune. Mais il est clair que dans le mythe de la côte il s'agit justement de cet objet perdu. La femme, pour l'homme, est un objet fait avec ça.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 279-280.

Elle se tente en tentant l'Autre, ce en quoi le mythe nous servira ici aussi. Comme le montre le complément du mythe de tout à l'heure, la fameuse histoire de la pomme, n'importe quoi lui est bon pour le tenter, n'importe quel objet, même superflu pour elle, car, après tout, cette pomme, qu'est-ce qu'elle avait à en faire ? Pas plus que n'a à en faire un poisson. Mais il se trouve que cette pomme, c'est déjà assez bon pour, elle le petit poisson, crocher le pêcheur à la ligne. C'est le désir de l'Autre qui l'intéresse.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 280.

Dans ce fantasme, et en rapport avec la structure masochiste imaginée chez la femme, c'est par la procuration que l'homme fait se soutenir sa jouissance de quelque chose qui est sa propre angoisse. C'est ce que recouvre l'objet. Chez l'homme, l'objet est la condition du désir. La jouissance dépend de cette question. Or, le désir, lui, ne fait que couvrir l'angoisse. Vous voyez donc la marge qui lui reste à parcourir pour être à portée de la jouissance.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 281-282.

Dans l'ensemble, la femme est beaucoup plus réelle et beaucoup plus vraie que l'homme, en ceci qu'elle sait ce que vaut l'aune de ce à quoi elle a affaire dans le désir, qu'elle en passe par là avec une fort grande tranquillité, et qu'elle a, si je puis dire, un certain mépris de sa méprise, luxe que l'homme ne peut s'offrir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 282.

Sur la femme, c'est initialement ce qu'elle n'a pas qui constitue au départ l'objet de son désir, alors que, pour l'homme, c'est ce qu'il n'est pas, et où il défaille.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 297.

Si le fantasme de Don Juan est un fantasme féminin, c'est qu'il répond à ce vœu de la femme d'une image qui joue sa fonction, fonction fantasmatique – qu'il y en ait un, d'homme, qui l'ait – ce qui, vu l'expérience, est évidemment une méconnaissance évidente de la réalité – bien mieux encore, qu'il l'ait toujours, qu'il ne puisse pas le perdre. Ce qu'implique justement la position de Don Juan dans le fantasme, c'est qu'aucune femme ne puisse le lui prendre, voilà l'essentiel. C'est ce qu'il a de commun avec la femme, à qui, bien sûr, on ne peut pas le prendre puisqu'elle ne l'a pas.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Points Seuil, 2004, p. 297.

Les pulsions nous nécessitent dans l'ordre sexuel – ça, ça vient du cœur. [...] [L']amour, de l'autre côté, ça vient du ventre, c'est ce qui est miam-miam.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 173.

J'avance la distinction radicale qu'il y a entre le *s'aimer à travers l'autre* – ce qui ne laisse, dans le champ narcissique de l'objet, aucune transcendance à l'objet inclus – et la circularité de la pulsion, où l'hétérogénéité de l'aller et du retour montre dans son intervalle une béance.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 177.

Je t'aime, mais, parce qu'inexplicablement j'aime en toi quelque chose plus que toi – l'objet a, je te mutile.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 241.

Alors, avant d'énoncer quelque chose sur le rapport sexuel, on ferait mieux de faire attention à ceci, que ça n'a rien à faire avec qui s'y substitue complètement, et spécialement dans la psychanalyse, à savoir les phénomènes d'identification avec un type dit, pour l'occasion, mâle ou femelle.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 222.*

Le Ministre, pour être fait, il est fait, mais en fin de compte, ça ne lui fait ni chaud ni froid, parce que, comme je l'ai très bien expliqué quelque part, de deux chose l'une – ou il lui plaît de devenir l'amant de la Reine [...] Ou si vraiment il a pour elle un de ces sentiments qui sont de l'ordre de ce que j'appelle, moi, le seul sentiment lucide, à savoir la haine, comme je vous l'ai très bien expliqué, s'il la hait, elle l'en aimera d'autant plus, et ça lui permettra d'aller si loin qu'il finira tout de même par se douter que la lettre n'est plus là depuis longtemps.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 104.*

Il n'y a, expérience faite, qu'une structure, quels qu'en doivent être les conditionnements particuliers. La jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite, et c'est de cela que résulte la multiplicité structurale [...] rien à faire avec ce qui peut spécifier dans le général le partenaire sexuel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 107.*

La structure est telle que l'homme comme tel, en tant qu'il fonctionne, est châtré, et d'autre part, quelque chose existe au niveau du partenaire féminin [...] toute la fonction de cette lettre en l'occasion – la lettre, *La* femme n'a rien à en faire, si elle existe. Maintenant, c'est pour cette raison qu'elle n'existe pas. En tant que *La* femme, elle n'a rien à faire avec la loi.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 107.*

L'amour certes fait signe, et il est toujours réciproque. [...] C'est même pour ça qu'on a inventé l'inconscient – pour s'apercevoir que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre et que l'amour si c'est là une passion qui peut être l'ignorance du désir, ne lui laisse pas moins toute sa portée. Quand on y regarde de près, on en voit les ravages.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 11.*

L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation *d'eux* qui ? – *deux* sexes.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 12.*

Ne voyez-vous pas que l'essentiel dans le mythe féminin de Don Juan, c'est qu'il les a une par une ?

Voilà ce qu'est l'autre sexe, le sexe masculin, pour les femmes. En cela, l'image de Don Juan est capitale.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 15.*

L'objet qui se met à la place de ce qui, de l'Autre, ne saurait être aperçu. C'est pour autant que l'objet α joue quelque part – et d'un départ, d'un seul, du mâle – le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant, que se constitue ce que nous avons l'usage de voir surgir aussi à la place du réel, à savoir le fantasme.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 58.

Pour l'homme, à moins de castration, c'est-à-dire de quelque chose qui dit non à la fonction phallique, il n'y a aucune chance qu'il ait jouissance du corps de la femme, autrement dit, fasse l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 67.

Seulement, ce qu'il aborde, c'est la cause de son désir, que j'ai désignée de l'objet a . C'est là l'acte d'amour. Faire l'amour, comme le nom indique, c'est de la poésie. Mais il y a un monde entre la poésie et l'acte. L'acte d'amour, c'est la perversion polymorphe du mâle, cela chez l'être parlant.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 67-68.

Les femmes s'en tiennent, aucune s'en tient d'être pas toute, à la jouissance dont il s'agit, et, mon Dieu, d'une façon générale, on aurait bien tort de ne pas voir que, contrairement à ce qui se dit, c'est quand même elles qui possèdent les hommes.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 68.

Mais il se trouve que les femmes aussi sont amoureuses, c'est-à-dire qu'elles âment l'âme. Qu'est-ce que ça peut bien être que cette âme, qu'elles âment dans leur partenaire pourtant homo jusqu'à la garde, dont elles ne sortiront pas ? Ça ne peut en effet les conduire qu'à ce terme ultime – et ce n'est pas pour rien que le l'appelle comme ça – $\upsilon\sigma\tau\epsilon\rho\acute{\iota}\alpha$ que ça se dit en grec, l'hystérie, soit de faire l'homme, comme je l'ai dit, d'être de ce fait *hommosexuelle* ou *horsexe*, elles aussi.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 79.

[Perversions] L'amusant, c'est que Freud les a primitivement attribuées à la femme – voyez les *Trois Essais*. C'est vraiment une confirmation que quand on est homme, on voit dans la partenaire ce dont on se supporte soi-même, ce dont on se supporte narcissiquement.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 80.

De sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec Dieu, c'est -à-dire ce dont elle jouit, moins il hait, moins il est – les deux orthographes – et, puisqu'après tout il n'y a pas d'amour sans haine, moins il aime.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 82.

Tout amour, de ne subsister que du cesse de ne pas s'écrire, tend à faire passer la négation au ne cesse pas de s'écrire, ne cesse pas, ne cessera pas. Tel est le substitut qui [...] fait la destinée et aussi le drame de l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 132.

Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect est [...] *père-versement* orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet a qui cause son désir. Mais ce qu'une femme en *a*-cueille ainsi n'a rien à voir dans la question. Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets *a*, qui sont les enfants.

Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 21 janvier 1975, inédit & *Ornicar ?* n° 3, Paris, mai 1975, p. 107.

Vous y verrez qu'une femme dans la vie de l'homme, c'est quelque chose à quoi il croit. Il croit qu'il y en a une, quelquefois deux ou trois, et c'est bien là l'intéressant – il ne peut pas ne croire qu'à une, il croit à une espèce. [...] On la croit parce qu'on n'a jamais eu de preuves qu'elle ne soit pas absolument authentique.

Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 21 janvier 1975, inédit & *Ornicar ?* n° 3, Paris, mai 1975, p. 109-110.

Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour. Nous devons en retrouver les saillants dans le vécu le plus commun.

Lacan J., « Pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 733.

JACQUES-ALAIN MILLER

À ce propos, le schéma que je vous ai introduit me rappelle, de par son creux, la chanson que j'avais inventée à l'époque de l'École normale quand Lacan y venait : *À chacun sa chacune, à Lacan sa lacune*.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1er mars 1989, inédit.

La satisfaction est l'ennemie de l'amour. D'ailleurs Freud dit que l'amour est bien plus parent de l'insatisfaction que de la satisfaction.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 mars 1989, inédit.

[L]'anatomie n'est pas le destin. C'est bien ce que formule Freud, à savoir que pour la psychanalyse rien ne va de soi dans l'ordre sexuel. Le problème difficile est bien en effet de comprendre pourquoi les hommes aiment les femmes puisqu'il n'y a vraiment là de naturel... Tout le panorama du choix d'objet se fait indépendamment du sexe de l'objet. Disons, en tout cas, que sa liberté s'étend également à des objets féminins et masculins. Ce n'est que par après que des restrictions s'installent. Les restrictions ce sont les conditions d'amour. C'est précisément que les hommes et les femmes ne se rapportent à leur objet sexuel d'amour que par le biais de conditions plus ou moins précises. Que les hommes aiment les femmes, ce n'est pas une évidence, c'est un problème.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 mars 1989, inédit.

Il y a quelque chose de pourri dans la sexualité... en ceci que le choix d'objet n'est jamais que le choix d'un substitut et que le choix que peut trouver la pulsion sexuelle ne sera jamais l'objet originel.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mars 1989, inédit.

Ce qui fait labyrinthe, c'est l'implication des trois niveaux. L'objet doit avoir la signification du phallus, en tant qu'aimer, c'est désirer. Il doit aussi avoir valeur de $\mathcal{A}$ en tant qu'aimer est une demande d'être aimé. Et il doit aussi avoir la valeur a , en tant qu'aimer c'est vouloir jouir de. Il faut que l'objet soit à la fois situé dans le désir, la demande et la pulsion. Les labyrinthes de la vie amoureuse sont faits de l'articulation de ces trois niveaux, parfois réunis, parfois séparés, ici permanents, là transitoires, tantôt purs tantôt mixtes ; C'est ainsi que l'on obtient la variété infinie qui se rencontre dans la vie amoureuse.

Miller J.-A., « Les labyrinthes de l'amour », *La lettre mensuelle*, n°109, mai 1992, p. 22

Les reproches masculins tiennent une très grande place dans la plainte féminine à l'endroit de l'homme. On voit le malheureux surpris de l'effet de ses reproches. Le reproche masculin vise la castration féminine au niveau de l'avoir, si anodin qu'il soit. C'est pourquoi il y a toujours quelque chose à reprocher aux femmes. Il y a essentiellement toujours à leur reprocher de ne pas être des hommes. C'est un point essentiel chez Freud, même quand il n'a pas encore mis en valeur le lien de la castration et du jugement de valeur. Pour Freud, l'état amoureux est foncièrement ce qui trouble la faculté du jugement. L'objet prend la place de l'idéal du moi, de telle sorte que les reproches se taisent. L'état amoureux d'un homme pour une femme, c'est lorsqu'il cesse de lui reprocher d'être une femme. Le sujet ne peut plus juger l'objet, il ne peut plus que l'exalter.

Miller J.-A., « Le secret des conditions d'amour », *Quarto*, n° 62, 1997, p. 11.

[C]hez le mâle, le désir passe par la jouissance, c'est-à-dire requiert le plus-de-jouir, tandis que, du côté femme, le désir passe par l'amour. L'amour a une différence avec le fétiche. C'est que le fétiche, ou la condition fétichiste, peut avoir des supports multiples, alors que l'amour n'est pas du côté du multiple. [...] Cette exigence de l'amour répercute la structure. Lacan a souligné, de façon répétitive, que, pour qu'il y ait de l'amour, il y a une condition de castration. C'est pourquoi Lacan pouvait dire que, pour une femme, l'Autre de l'amour doit être privé de ce qu'il donne.

Miller J.-A., « Un répartitoire sexuel », *La Cause freudienne*, n° 40, 1998, p. 9.

Et c'est bien là la porte d'entrée parce que justement, la porte d'entrée c'est le choix d'objet féminin du point de vue masculin. Deuxièmement, on voit immédiatement que, les choses étant ainsi structurées entre deux termes, le terme de femme n'apparaît pas, et qu'ici - et c'est la leçon de Freud - il introduit un clivage entre deux valeurs de la féminité, ce qui peut déjà se traduire comme : la femme n'existe pas. C'est la porte d'entrée chez Freud à la question que Lacan a simplifiée avec son « La femme n'existe pas ». Freud dit la même chose : la seule chose qui existe est ces deux termes, ces deux « types » de femmes. L'intéressant, c'est que dans les deux cas, ça ne marche pas bien. Si nous sommes dans le premier cas, où les deux termes sont équivalents, nous avons là un type de névrose bien connu chez l'homme ; et si nous nous trouvons dans l'autre situation, l'humanité - l'humanité civilisée - est perdue. Cela

veut dire que Freud met très nettement en évidence le caractère d'impasse des relations entre hommes et femmes.

Miller J.-A., « Causerie sur l'amour », Cahiers ACF-VLB, printemps 1998, n° 10, p. 13-14.

Dans l'espèce animale, au contraire, il n'y a pas tout ce problème de choix. Il suffit de présenter à un animal un autre de même espèce et de l'autre sexe pour que normalement il me semble, même dans le cas d'une éventuelle névrose ils se reconnaissent. Mais dès que les êtres humains se mêlent de la vie animale, ils introduisent le choix : ils vont sélectionner le meilleur cheval et, quand ils l'ont sélectionné, ils lui présentent une série de juments. On voit ainsi comment l'être humain introduit le choix dans la sexualité, là où il me semble que, même s'il y en a beaucoup, le cheval n'aurait aucune difficulté à faire l'amour avec une jument qui n'aurait pas les mêmes prix que lui.

Miller J.-A., « Causerie sur l'amour », Cahiers ACF-VLB, juillet 1998, n° 88, p. 14-15.

[C]e qu'il appelle *Liebesbedingung* – la « condition d'amour » – gouverne le choix de l'objet d'amour. Et d'une certaine manière, on peut dire que la *Liebesbedingung* freudienne est une détermination de la jouissance, ce que nous pourrions écrire ainsi : jouissance sous désir, et l'amour comme le lien même entre la jouissance et le désir.

Miller J.-A., « Causerie sur l'amour », Cahiers ACF-VLB, printemps 1998, n° 10, p. 16.

On peut dire que, pour l'homosexuel masculin, l'homme existe réellement. Lacan dit que pour une femme, l'homme n'existe que dans la psychose. Pourquoi dit-il cela ? Parce que dans la psychose, le Nom-du-Père réapparaît dans le réel. Je suis content de cette réponse, car j'ai passé des années sans parvenir à comprendre pourquoi Lacan disait que l'homme existait pour la femme dans la psychose : maintenant j'y suis arrivé.

Miller J.-A., « Causerie sur l'amour », Cahiers ACF-VLB, printemps 1998, n° 10, p. 23.

L'impossible, le « ne cesse pas de ne pas s'écrire », qui est le propre du non-rapport sexuel que j'abrège NRS. Le nécessaire pour chacun est le « ne cesse pas de s'écrire » du symptôme. Et si nous constatons le fait du symptôme, il nous renvoie dans chaque cas à ce NRS. Le contingent du « cesse de ne pas s'écrire » fait en quelque sorte preuve et apparaît sous ces deux espèces essentielles : la rencontre avec la jouissance et la rencontre avec l'Autre, que nous pouvons abréger sous le terme d'amour.

L'amour veut dire que le rapport à l'Autre ne s'établit par aucun instinct dans ce contexte. Il n'est pas direct, mais toujours médié par le symptôme. C'est pourquoi Lacan pouvait définir l'amour par la rencontre, chez le partenaire, des symptômes, des affects, de tout ce qui marque chez lui et chacun la trace de son exil du rapport sexuel.

Miller J.-A., « La théorie du partenaire », Quarto, n° 77, juillet 2003, p. 7.

Certains savent provoquer l'amour chez l'autre, les *serial lovers*, si je puis dire, hommes et femmes. Ils savent sur quels boutons appuyer pour se faire aimer. Mais eux n'aiment pas nécessairement, ils jouent plutôt au chat et à la souris avec leurs proies. Pour aimer, il faut avouer son manque, et reconnaître que l'on a besoin de l'autre, qu'il vous manque. Ceux qui croient être complets tout seuls, ou veulent l'être, ne savent pas aimer. Et parfois, ils le constatent douloureusement. Ils manipulent, tirent des ficelles, mais ne connaissent de l'amour ni le risque, ni les délices.

Miller J.-A., « On aime celui qui répond à notre question : “Qui suis-je ?” », *Psychologies Magazine*, n° 278, octobre 2008, disponible sur Internet.

Il y a ce que Freud a appelé *Liebesbedingung*, la condition d’amour, la cause du désir. C’est un trait particulier – ou un ensemble de traits – qui a chez quelqu’un une fonction déterminante dans le choix amoureux. Cela échappe totalement aux neurosciences, parce que c’est propre à chacun, ça tient à son histoire singulière et intime. Des traits parfois infimes sont en jeu. Freud, par exemple, avait repéré comme cause du désir chez l’un de ses patients un éclat de lumière sur le nez d’une femme !

Miller J.-A., « On aime celui qui répond à notre question : “Qui suis-je ?” », *Psychologies Magazine*, n° 278, octobre 2008, disponible sur Internet.

[Cette réciprocité] ne veut pas dire qu’il suffit d’aimer quelqu’un pour qu’il vous aime. Ce serait absurde. [...] C’est réciproque parce qu’il y a un va-et-vient : l’amour que j’ai pour toi est l’effet en retour de la cause d’amour que tu es pour moi. Donc, tu n’y es pas pour rien.

Miller J.-A., « On aime celui qui répond à notre question : “Qui suis-je ?” », *Psychologies Magazine*, n° 278, octobre 2008, disponible sur Internet.

L’amour est une preuve d’existence distincte de la douleur, mais qui l’appelle à l’occasion. Il faut d’abord, bien sûr, avoir détruit la raison d’être de l’Autre pour que votre amour occupe justement cette place. L’obsessionnel s’offre à soutenir l’Autre idéal à la condition qu’il ne bouge pas, à la condition qu’il soit nécessaire. Tandis que l’hystérique minore l’Autre pour pouvoir l’aimer ; il faut lui démontrer son absence de nécessité. C’est le *Puis-je te perdre ?* qui est le versant subjectif du *Peut-il me perdre ?*

Miller J.-A., « La passion du névrosé », *La Cause du désir*, n° 93, 2016, p. 115.

Si Lacan met en évidence et valorise le terme de rencontre dans la relation amoureuse, c’est dans l’exacte mesure où nulle part il n’y a de rapport sexuel.

Miller J.-A., « Déficit ou faille », *La Cause du désir*, n° 98, 2018, p. 127.

Du côté féminin, le parlêtre impose à son partenaire une tout autre forme, en fonction de l’illimitation de la jouissance. Pour l’approcher pensons au rôle central de la demande d’amour qui joue, dans la sexualité féminine, un rôle sans équivalent côté masculin. Cette demande d’amour comporte en elle-même un caractère absolu, une visée d’infini [...]. Elle s’ouvre à l’infini, au-delà de tout ce qui peut s’échanger de matériel et de tout ce qui peut s’offrir en preuve. Elle porte sur l’être du partenaire, ce qui dénuie sa forme érotomaniaque : *que l’Autre m’aime !*

Miller J.-A., *L’Os d’une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 79-80.

En ce qui concerne le partenaire du parlêtre féminin, deux axiomes sont à garder à l’esprit. Premièrement, pour aimer il faut parler. L’amour est inconcevable sans la parole. En effet, aimer, *c’est donner ce qu’on n’a pas*, et on ne peut le faire qu’en parlant parce que c’est en parlant qu’on donne son manque-à-être. [...]

Second axiome : pour jouir il faut aimer. C’est vraiment une exigence du côté féminin. Je pourrais écrire la séquence *parler, aimer, jouir*. À la limite, côté féminin on peut ne jouir que de la parole – de la parole d’amour plutôt, mais pas seulement.

Miller J.-A., *L’Os d’une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 80-81.

L'emmerdeuse érotomane est celle qui ne peut s'empêcher de poser la question *Est-ce que tu m'aimes ?* Elle scrute l'amour de l'autre parce qu'elle jouit par l'amour. Le partenaire peut lui dire du mal d'elle et même l'insulter, ce qui compte est qu'il lui parle.

Miller J.-A., *L'Os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 80-81.

Le ravage est l'autre face de l'amour. En fonction de la structure du pas-tout, le partenaire-symptôme devient le partenaire-ravage. Le ravage est le retour de la demande d'amour, de même que le symptôme, mais avec un indice d'infini, ce qui le distingue du symptôme classique toujours localisé, élémentaire, comptable, classable, et dont la structure est de ce fait masculine – on peut faire des symptomatologies. Côté féminin, le symptôme est marqué de l'infini de la structure du pas-tout, d'où sa forme de ravage.

Miller J.-A., *L'Os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 83-84.

La femme moderne tend aujourd'hui à faire de l'homme un objet α . Elle lui dit *Tu n'es qu'un moyen de jouissance*. Cela va de pair avec une certaine dévalorisation de l'amour. Tout cela est un théâtre ! Évoquons sans la citer en détail une enquête sociologique réalisée sur des adolescents qui fait apparaître que les filles restent toujours occupées par l'amour. Elles y racontent leurs rêves, leurs rêveries amoureuses, alors que les garçons font état du nombre des filles qu'ils ont eues. Il est vrai qu'elles couchent plus facilement aujourd'hui et que la proportion des vierges au jour du mariage est descendue d'une façon sensationnelle, mais encore faut-il savoir pourquoi. Elles couchent par amour. Et quand elles jouent à séparer l'activité sexuelle et l'amour pour faire comme les garçons, cela reste très problématique pour elles-mêmes comme pour eux.

Miller J.-A., *L'Os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 86.

Rien n'attache une femme à un homme que le fait qu'il lui sacrifie les semblants de son activité sublimatoire, de son travail, de sa vie professionnelle, s'il les sacrifie, disons-le, à l'activité sexuelle, s'il les sacrifie pour le lit.

Miller J.-A., « Des femmes et des semblants », *Lacanian Review*, n° 13, 2022, p. 56.

ÉRIC LAURENT

Lacan fait ensuite un pas supplémentaire en donnant une version de l'amour du père qui ne se réfère plus à l'interdit universel de l'inceste – soit au père comme agent de l'interdit – mais à la particularité du couple formé avec une femme objet de son désir. Dans « R.S.I. », en 1975 lors de la leçon du 21 janvier, il prononce cette phrase : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect » – tout cela renforce cette dimension du dire – « est père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme l'objet a qui cause son désir. Mais ce qu'une femme en a-cueille ainsi n'a rien à voir dans la question. Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets a qui sont les enfants ». (Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, inédit, *Ornicar ?* n°3, p. 106.)

Contrairement à la conception du Nom-du-Père agissant sur le désir de la mère, le père, dans « R.S.I. », ne peut agir sur les enfants que s'il s'occupe d'une femme. Au-delà de sa fonction de père, il faut qu'il fasse d'une femme, l'objet cause de son désir.

Laurent, É., « La psychanalyse guérit-elle du transfert ? » Conférence du 26 novembre 2011 à l'Antenne clinique de Dijon, publié dans *Ornicar Travaux*, n° 15, p. 8 : <https://www.lacan-universite.fr/la-psychanalyse-guerit-elle-du-transfert/>

Une femme peut faire symptôme pour un autre corps, puisqu'elle est le lieu d'une jouissance Autre, qui n'est pas celle de cet autre corps. Ceci vaut pour pas *toutes* les femmes, car *une* femme est énigme (Autre à elle-même) à déchiffrer. Ce déchiffrement ne passe pas par l'intelligence de l'Idée du féminin, mais par la lecture du symptôme qu'elle incarne en tant que femme comme condensation de jouissance hors corps pour un autre corps que le sien. Par contre, une femme peut avoir un style d'amour érotomane, c'est-à-dire qu'elle pousse son partenaire à lui parler d'elle.

Laurent É., *L'envers de la biopolitique*, Paris, Navarin, 2016, p. 66-67.

Une fois dégagé ce lien entre savoir et jouissance, on peut en déduire le lien entre le savoir et l'amour comme ce qui, de la jouissance, incite ou consent au déchiffrement. Sur ce point, J.-A. Miller donne une indication claire : « Les affinités de la femme et du symptôme, ce n'est pas seulement que le symptôme, c'est ce qui ne va pas [...]. C'est ce qui est susceptible de parler. C'est ça qui est au fondement de la femme-symptôme. Ce que vous choisissez comme femme-symptôme, c'est une femme qui vous parle ». Il y a aussi, note-t-il, le versant érotomaniaque du style féminin de l'amour, exigeant que le partenaire *lui parle*.

Laurent É., *L'envers de la biopolitique*, Paris, Navarin, 2016, p. 71.

C'est ce que l'on fait avec le partenaire sexuel : on arrive à peu près à se débrouiller avec celui-ci lors de la rencontre des corps. C'est ainsi que Lacan inclut à la fois, les pratiques érotiques du maniement des corps, la façon dont on les marque, et la débrouille, autre nom de l'embrouille, par laquelle on prélève les objets a sur le corps de l'autre. Pour faire avec cette jouissance, qui est un mixte de réel, de symbolique et d'imaginaire, il ne suffit plus de s'appuyer sur les ressources du sens comme la première reformulation de l'inconscient freudien y invitait – inaugurant la période dite « classique » de l'enseignement de Lacan fondée sur l'abord de l'inconscient structuré comme un langage, c'est-à-dire sur l'opposition entre le signifiant et le sens, elle ouvrait sur le sens du symptôme. En novembre 1976, se dessine une nouvelle perspective, appuyée sur un savoir-faire quant au traitement de l'image. [...] On s'arrange avec le partenaire sexuel comme on le fait avec son image. Il y a toujours un certain narcissisme dans le choix du partenaire. Mais, ce dont il s'agit n'est pas de l'ordre du ravissement par l'image, mais du maniement que celle-ci permet.

Laurent É., « Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel », *La Cause du désir*, n° 104, 2020, p. 109-119.

L'unarisme lacanien est radical. L'expérience du sexe comme tel ne se fait qu'au point où manque la représentation, qu'au point où le sujet ne peut en dire autre chose que : ça s'éprouve. Du silence central des femmes sur leur jouissance, Lacan a fait clarté et positivité. Elle est expérience du sexe comme tel. Sinon, ce qui s'éprouve, c'est la jouissance de l'organe, phallique spécialement. Les différentes jouissances qui peuvent être recherchées sont des expériences, des expérimentations sur l'opposition radicale entre jouissance sexuée et

jouissance de l'organe. Toutes sortes de conduites sexuelles sont en effet possibles. Ce sont autant de témoignages des rencontres avec l'impossible.

Laurent É., « Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel », *La Cause du désir*, n° 104, 2020, p. 109-119.

Le père universel est à l'horizon de tout et le complexe d'Œdipe laisse une trace indélébile dans la vie affective. La convergence de l'amour et de la haine sur la même personne est source des transformations étonnantes de ces sentiments qui lient et délient les hommes dans leur vie sociale.

Laurent É., « Parentalités après le patriarcat », *Quarto*, n° 133, 2023, p. 64.

C'est la délocalisation de la jouissance féminine, dont les manifestations sont multiples. C'est manifeste que dans la jouissance le corps féminin lui-même est *autrifié*, comme le dit J.-A. Miller. Lacan l'explique en disant que la femme est Autre pour elle-même. Il n'y a pas seulement la dissymétrie de la production de la jouissance dans le corps comme distincte de celle de l'organe, il y a également le rôle différencié de la demande d'amour, de la parole d'amour, voire de la lettre d'amour – il faudrait distinguer ces registres. Cette demande d'amour du côté féminin est sans équivalent dans le rôle qu'elle a côté masculin, elle comporte en elle-même un caractère absolu. Si Lacan a pu dire dans *Encore* que ce qui supplée au rapport sexuel, c'est l'amour – sur lequel les femmes mettent l'accent et auquel elles ont un accès privilégié –, ce n'est pas pour autant une recette d'accès au bonheur : « La demande d'amour dans son caractère potentiellement infini revient sur le parliêtre féminin sous les espèces du ravage ».

Laurent É., « La place des hommes dans la cité des femmes », conférence à Nantes le 18 mai 2019 (<https://www.youtube.com/watch?v=y4oJZ5O4y98>).

Le ravage, c'est l'autre face de l'amour. Le ravage est le retour de la demande d'amour, côté féminin, ce qui le distingue du symptôme côté masculin, – symptôme clinique, localisé, élémentaire, comptable, classable. La conséquence, c'est que dans la relation de couple, J.-A. Miller est très précis sur ce point : « La femme est donc poussée à se fétichiser, à se symptomatiser ou se voiler, se masquer, accentuer ses semblants. » Et là, l'orient et l'occident – dans les choix de l'utilisation du voile dans l'orient, et l'utilisation au contraire du dévoilement en occident, mais avec une accentuation de tous les fétichismes – sont deux voies qui aboutissent au même point : à l'accentuation des semblants. La conséquence suivante est que de cette jouissance-là, les femmes ne savent pas très bien quoi en dire. Une seconde conséquence est qu'un homme en sait beaucoup plus sur sa propre jouissance que ne le sait une femme sur la sienne. C'est ce qu'on appelle la perversion masculine.

Laurent É., « La place des hommes dans la cité des femmes », conférence à Nantes le 18 mai 2019 (<https://www.youtube.com/watch?v=y4oJZ5O4y98>).

Donc, la place des hommes dans la cité des femmes est celle d'avoir à déchiffrer l'énigme qui se pose à celles et ceux qui aiment la jouissance des femmes dans leur altérité radicale et leur semblant au-delà du phallus.

Laurent É., « La place des hommes dans la cité des femmes », conférence à Nantes le 18 mai 2019 (<https://www.youtube.com/watch?v=y4oJZ5O4y98>).

AMOUR, SAVOIR ET VÉRITÉ



Le Caravage, *Méduse*

SIGMUND FREUD

Il faut, en effet, distinguer deux sortes de transferts, l'un « positif », l'autre « négatif », un transfert de sentiments tendres et un transfert de sentiments hostiles.

Freud S., « La dynamique du transfert », *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1981, p. 57.

Le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est un transfert négatif ou bien un transfert positif composé d'éléments érotiques refoulés.

Freud S., « La dynamique du transfert », *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1981, p. 57.

Dans les formes curables des psychonévroses, on découvre [le transfert négatif] à côté du transfert tendre, souvent en même temps et ayant pour objet une seule et même personne. C'est à cet état de choses que Bleuler a donné le nom excellemment approprié d'*ambivalence*.

Freud S., « La dynamique du transfert », *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1981, p. 58.

[D]ans le traitement analytique, nous rencontrons des patients dont la conduite d'opposition à l'influence de la cure nous oblige à leur attribuer un sentiment de culpabilité « inconscient ». J'ai indiqué dans cet écrit à quoi on reconnaît ces personnes (la « réaction thérapeutique négative »). [...] La satisfaction de ce sentiment de culpabilité inconscient est peut-être le poste le plus considérable du bénéfice de la maladie [...], forces qui se dressent contre la

guérison et ne veulent pas renoncer à l'état de maladie ; la souffrance qui accompagne la névrose est précisément le facteur par lequel celle-ci devient précieuse pour la tendance masochiste.

Freud S., « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose, perversion*, PUF, Paris, 1973, p. 293.

[L]es seuls obstacles vraiment sérieux se rencontrent dans le maniement du transfert.

Freud S., « Observations sur l'amour de transfert », *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1981, p. 116.

L'amour de transfert ne le cède en rien [...] aux autres amours. [...] Rien ne nous permet de dénier à l'état amoureux, qui apparaît au cours de l'analyse, le caractère d'un amour « véritable ».

Freud S., « Observations sur l'amour de transfert », *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1981, p. 127.

La haine, en tant que relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour.

Freud S., « Pulsions et destin des pulsions », *Métapsychologie*, in *Œuvres Complètes XIII*, PUF, Paris, 1988, p. 184.

[E]n premier lieu, un amour qui ne fait pas de choix nous semble perdre une partie de sa propre valeur en tant qu'il se montre injuste envers son objet ; en second lieu, les êtres humains ne sont pas tous dignes d'être aimés.

Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1989, p. 53.

JACQUES LACAN

Dans les *Observations sur l'amour de transfert*, Freud n'hésite pas à appeler le transfert du nom *d'amour*. Freud élude si peu le phénomène amoureux, passionnel, dans son sens plus concret, qu'il va jusqu'à dire qu'il n'y a pas, entre le transfert et ce que nous appelons l'amour, aucune distinction vraiment essentielle. La structure ce phénomène artificiel qu'est le transfert et celle du phénomène spontané que nous appelons l'amour, et très précisément l'amour-passion, sont sur le plan psychique équivalentes. [...] Le transfert, c'est l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 106.

Aussi bien, depuis toujours, la question de l'amour de transfert a-t-elle été liée, trop étroitement, à l'élaboration analytique de la notion de l'amour. Il ne s'agit pas de l'amour en tant que l'Éros – présence universelle d'un pouvoir de lien entre les sujets, sous-jacente à toute la réalité dans laquelle se déplace l'analyse – mais de l'amour-passion, tel qu'il est concrètement vécu par le sujet, comme une sorte de catastrophe psychologique. La question se pose, vous le savez, en quoi cet amour-passion est, en son fondement, lié à la relation analytique.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 129-130.

Ce que Freud nous enseigne avec le masochisme primordial, c'est que le dernier mot de la vie, lorsqu'elle a été dépossédée de sa parole, ne peut être que la malédiction dernière qui s'exprime au terme d'*Œdipe à Colonne*. La vie ne veut pas guérir. La réaction thérapeutique négative lui est foncière.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1978, p. 271.

Elle n'est pas importante seulement parce qu'elle est investie de la fonction narcissique qui est au fond de toute énamoration, *Verliebheit*. Non, comme les rêves l'indiquent [...]. Mme K., c'est la question de Dora.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 139.

[N]ous rencontrons le caractère spécifique de la réaction thérapeutique négative sous la forme de cette irrésistible pente au suicide qui se fait reconnaître dans les dernières résistances auxquelles nous avons affaire chez ces sujets plus ou moins caractérisés par le fait d'avoir été des enfants non désirés.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 245.

Les occurrences sont multiples de cette référence de Socrate à l'amour, et nous ramène à notre point de départ, pour autant que j'entends aujourd'hui l'accentuer. En effet, quelque pudique, ou inconvenant, que soit le voile maintenu, demi-écarté, sur l'accident inaugural qui détourna l'éminent Breuer de donner toute sa suite à la première expérience, pourtant sensationnelle, de la *talking cure*, toute sa suite, il est bien évident que c'était une histoire d'amour. Que cette histoire d'amour n'ait pas existé seulement du côté de la patiente n'est pas douteux non plus.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 16-17.

C'est dans la mesure où nous pourrions serrer de près ce que Freud a touché plus d'une fois, à savoir ce qu'est dans la société la position de l'amour, position précaire, position menacée, disons-le toute de suite, position clandestine, c'est dans cette mesure même que nous pourrions apprécier pourquoi, et comment, dans le cadre le plus protégé de tous, celui du cabinet analytique, la position de l'amour devient encore plus paradoxale.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 25.

[D]e par la nature du transfert, ce qui lui manque, il va l'apprendre en tant qu'aimant.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 25.

L'amant comme le sujet du désir, avec tout le poids qu'a pour nous ce terme, le désir – l'aimé comme celui qui, dans ce couple, est le seul à avoir quelque chose.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 47.

Le moment de bascule, de retournement où de la conjonction du désir avec son objet entant qu'inadéquat, doit surgir cette signification qui s'appelle l'amour.

À qui n'a pas saisi cette articulation et ce qu'elle comporte de conditions dans le symbolique, l'imaginaire et le réel, il est impossible de saisir ce dont il s'agit dans cet effet, si étrange par son automatisme, qui s'appelle le transfert, impossible de comparer le transfert et l'amour, et de mesurer la part, la dose, de ce qu'il faut leur attribuer à chacun, et réciproquement, d'illusion ou de vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 47-48.

Le problème de l'amour nous intéresse en tant qu'il va nous permettre de comprendre ce qui se passe dans le transfert – et jusqu'à un certain point, à cause du transfert.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 49.

Nous ne pouvons mieux faire à cet égard que de partir d'une interrogation de ce que le phénomène du transfert est censé imiter au maximum, voire jusqu'à se confondre avec lui – l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 51.

Ce qui caractérise *l'érastés*, l'aimant, pour tous ceux qui l'approchent, n'est-ce pas essentiellement ce qui lui manque ? [...] [I]l ne sait pas ce qui lui manque, avec cet accent particulier de l'inscience qui est celui de l'inconscient.

Et d'autre part, *l'éroménos*, l'objet aimé, ne s'est-il pas toujours situé comme celui qui ne sait pas ce qu'il a, ce qu'il a de caché, et qui fait son attrait ?

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 52-53.

L'amour comme signifiant – car pour nous, c'en est un, et ce n'est que cela –, l'amour est une métaphore – si tant est que la métaphore, nous avons appris à l'articuler comme substitution. [...] C'est en tant que la fonction de *l'érastès*, de l'aimant, pour autant qu'il est le sujet du manque, vient à la place, se substitue à la fonction de *l'éroménos*, l'objet aimé, que se produit la signification de l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 53.

Ce qui amorce le mouvement dont il s'agit dans l'accès à l'autre que nous donne de l'amour, c'est ce désir pour l'objet aimé, que je comparerais, si je voulais l'imager, à la main qui s'avance pour atteindre le fruit quand il est mûr, pour attirer la rose qui s'en ouvre, pour attiser la bûche qui s'allume soudain.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 68.

[L]e transfert est quelque chose qui met en cause l'amour, le met en cause assez profondément au regard de la réflexion analytique pour y avoir introduit, comme une dimension essentielle, ce qu'on appelle son ambivalence. C'est là une notion nouvelle par rapport à une tradition philosophique dont ce n'est pas en vain que nous allons la chercher ici tout à fait à l'origine. Cet étroit accolement de l'amour et de la haine, voilà un trait absent au départ de cette tradition, si ce départ – il faut bien le choisir quelque part – nous le choisissons socratique.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 84.

Éryximaque nous dit, traduction textuelle, que *la médecine est la science des érotiques du corps*, επιστήμη των του σώματος ερωτικών. On ne peut, me semble-t-il, donner meilleure définition de la psychanalyse.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 91

Un petit temps d'arrêt avant de vous faire entrer dans la grande énigme de l'amour de transfert.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 119.

Le discours proprement socratique, celui de l'*épistèmè*, du savoir transparent à lui-même, ne puisse pas se poursuivre au-delà d'une certaine limite concernant tel objet, quand cet objet – si tant est que soit celui sur lequel la pensée freudienne a pu apporter des lumières nouvelles – quand cet objet est l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 145.

Quand on arrive, et dans bien d'autre champs que celui de l'amour, à un certain terme de ce qui peut être obtenu sur le plan de l'*épistèmè*, du savoir, pour aller au-delà il faut le mythe.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 147.

L'*épainos*, l'éloge dont il va être alors question, a, je vous l'ai dit, une fonction symbolique, et précisément métaphorique. Ce qu'il exprime a, en effet, de celui qui parle à celui dont on parle, une fonction de métaphore de l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 148.

L'amour appartient à [...] la même qualité, que la *doxa* [...], il est entre l'*épistèmè* et l'*amathia* [ignorance] de même qu'il est entre le beau et le laid.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 150.

Socrate ne peut ici se poser dans son savoir qu'à montrer que de l'amour, il n'est de discours que du point où il ne savait pas. [...] Mais du même coup, cela prouve que ce n'est pas là non plus ce qui permet de saisir ce qui se passe concernant la relation de l'amour.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 161.

Disons tout de suite que tout dans sa conduite indique que le fait que Socrate se refuse à entrer lui-même dans le jeu de l'amour est étroitement lié à ceci, qui est posé à l'origine comme le terme de départ, c'est que lui sait.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 188.

Du seul fait qu'il y a transfert, nous sommes impliqués dans la position d'être celui qui contient l'*agalma*, l'objet fondamental dont il s'agit dans l'analyse du sujet.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

À ceux qui ont entendu mon discours sur *Le Banquet*, le texte de Dora – bien sûr, il convient que vous soyez d'abord familiers avec lui – peut rappeler la dimension toujours éludée quand il s'agit du transfert, à savoir que le transfert n'est pas simplement ce qui reproduit et ce qui répète une situation, une action, une attitude, un traumatisme ancien. Il y a toujours une autre coordonnée, sur laquelle j'ai mis l'accent à propos de l'intervention analytique de Socrate, à savoir nommément, dans les cas que j'évoque, un amour présent dans le réel. Nous ne pouvons rien comprendre au transfert si nous ne savons pas qu'il est aussi la conséquence de cet amour-là, de cet amour présent, et les analystes doivent s'en souvenir en cours d'analyse. Cet amour est présent de diverses façons, mais au moins qu'ils s'en souviennent quand il est là, visible. C'est en fonction de cet amour, disons, réel, que s'institue ce qui est la question centrale du transfert, celle que se pose le sujet concernant l'*agalma*, à savoir ce qui lui manque, car c'est avec ce manque qu'il aime.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 128.

Ce qui surgit dans l'effet de transfert s'oppose à la révélation. L'amour intervient dans sa fonction ici révélée comme essentielle, dans sa fonction de tromperie. L'amour, sans doute, est un effet de transfert, mais c'en est la face de résistance. Nous sommes liés à attendre cet effet de transfert pour pouvoir interpréter, et en même temps, nous savons qu'il ferme le sujet à l'effet de notre interprétation.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 228-229.

Le désir de l'analyse n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir. Là seulement peut surgir la signification d'un amour sans limite, parce qu'il est hors des limites de la loi, où seulement il peut vivre.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 248.

Nous dirons avec plus de justesse que le transfert positif, c'est quand celui dont il s'agit, l'analyste en l'occasion, eh bien ! On l'a à la bonne – négatif, on l'a à l'œil.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 114.

L'amour se manifeste dans le réel par les effets les plus incommodes et les plus déprimants.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, *Logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 144.

Tu n'es pas, donc je ne suis pas. Si c'est bien en effet cette formule, cette vérité, qui donne le sens de l'Éros, chacun sait et peut reconnaître que l'amour – aussi bien dans son émoi, son élan naïf, comme dans beaucoup de ses discours – ne se recommande pas comme fonction de la pensée.

Cette vérité, si c'est d'elle que sort le monstre dont nous connaissons assez bien les effets dans la vie de chaque jour, c'est pour autant qu'elle est, dans l'amour, rejetée. Comme je l'énonce de toute *Verwerfung*, et c'en est bien là une illustration de plus –, l'amour se manifeste dans le réel par les effets les plus incommodes et les plus déprimants. Les voies de l'amour ne sont nulle part à désigner comme si aisément tracées.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, *Logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 144.

Or, toute l'ordination analytique est construite pour masquer ma question sur la fonction à réviser du sujet supposé savoir. C'est de là où cette question ne peut être ressentie que pour être la plus gênante [...]. Quand j'ai parlé du transfert pour le ramener à sa simple et très misérable origine, j'ai pu parler à ce propos, si mal, des termes de l'amour. Mais quel est l'os de la mise en question que constitue en soi le transfert ? Ce n'est, ni qu'il est amour, comme certains le disent, ni qu'il ne l'est pas, comme d'autres l'avanceront volontiers, c'est, si je puis dire, qu'il met l'amour sur la sellette. Il le fait précisément d'une façon dérisoire, celle qui nous permet de voir ce dont il s'agit au fond dans ce geste de l'hystérique à la sortie de la capture hypnotique. Ce qui est atteint d'emblée, c'est ce par quoi je définis ce qu'il en est de cette chose, combien plus riche et instructive, et, à la vérité, nouvelle au monde, qui s'appelle la psychanalyse.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XV, *L'acte psychanalytique*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 170.

[jouissance de la femme] quelque chose ici ressemble à la Chose [...]. *La Chose freudienne*. C'est bien pourquoi nous lui donnons des traits de femme quand nous l'appelons dans le mythe la Vérité. Seulement, ce qu'il ne faut pas oublier [...], c'est que la Chose, elle, assurément n'est pas sexuée. C'est probablement ce qui permet que nous fassions l'amour avec elle, sans avoir la moindre idée de ce que c'est que la Femme comme Chose sexuée.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 230.

La Révolution, avec un grand R, ne s'est peut-être pas aperçue assez tôt que c'est lié à quelque chose de nouveau qui pointe de côté d'une certaine fonction du savoir, et qui le rend, à vrai dire, peu maniable de la façon traditionnelle.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 238.

L'horizon de ce qui se passe là, le temps en témoigne par quelque chose dont les sages ne veulent pas voir que ce n'est déjà plus du tout un prodrome, mais une déchirure patente, à savoir, que la discordance éclate entre savoir et pouvoir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 297.*

Freud est ici lui-même, bien plus, le patient. De par sa parole, une parole de patient, il témoigne de ce que j'inscris sous ce titre, la disjonction du savoir et du pouvoir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 297.*

Je ne suis moi-même rien d'autre que la suite d'un tel discours. Dans mon discours même, je témoigne de ce à quoi conduit l'épreuve de cette disjonction, c'est-à-dire, selon toute apparence, à rien qui la comble, ni qui permette de l'espérer réduire jamais en une norme, en un cosmos.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 297-298.*

Il s'agit de ce point tournant où, quels que puissent être nos mésaventures et nos symptômes à chacun, nous sommes tous des patients, et que je désigne comme une certaine disjonction du savoir au pouvoir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 299.*

Puisqu'il s'agit du savoir, observons que l'expérience analytique introduit ici une nouveauté. Elle fait apparaître que, depuis toujours – depuis qu'il fonctionne, celui, quel qu'il soit, qui peut se trouver en posture de fonctionner comme l'Autre, le grand Autre –, de ce qui se passe dans l'ordre des satisfactions rendues à l'Autre par la voie de l'inclusion du α , l'Autre n'en a jamais rien su.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 303.*

L'amour de la vérité, c'est l'amour de cette faiblesse dont nous avons soulevé le voile, c'est l'amour de ceci que la vérité cache, et qui s'appelle la castration.

Je ne devrais pas avoir besoin de ces rappels, qui sont en quelque sorte tellement livresques. Il semble que ce soit chez les analystes, particulièrement chez eux, qu'au nom de ces quelques mots tabous dont on barbouille leur discours, on ne s'aperçoive jamais de ce que c'est que la vérité, savoir, l'impuissance.

C'est là-dessus que s'édifie tout ce qu'il en est de la vérité. Qu'il y ait amour de la faiblesse, sans doute est-ce là l'essence de l'amour. Comme je l'ai dit, l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas, à savoir ce qui pourrait réparer cette faiblesse originelle.

Et du même coup se conçoit s'entrouvre, ce rôle – je ne sais si je dois l'appeler mystique ou mystificateur qui a été donné de tout temps, dans une certaine veine, à l'amour. Cet amour universel comme on dit, dont on nous brandit le chiffon pour nous calmer, c'est précisément ce dont nous faisons voile, voile obstruction, à ce qui est la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 58.

L'en-soi de *La femme*, comme si on pouvait dire *toutes les femmes*, *La femme*, j'insiste, qui n'existe pas, c'est justement la lettre – la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre, S(A).

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 26.

Par exemple, peut-on dire qu'à proprement parler, Freud formule l'impossibilité du rapport sexuel ? Il ne se formule pas comme telle. Si je le fais, c'est simplement parce que c'est tout simple à dire. C'est écrit en long et en large. C'est écrit dans ce que Freud écrit. Il n'y a qu'à le lire. Seulement, vous allez voir tout à l'heure pourquoi vous ne le lisez pas. J'essaie de le dire, et de dire pourquoi, moi, je le lis.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 97.

Il ne suffit pas d'écrire quelque chose qui soit exprès incompréhensible, mais de voir pourquoi l'illisible a un sens. Je vous ferai remarquer d'abord que toute notre affaire, qui est l'histoire du rapport sexuel, tourne autour de ceci, que vous pourriez croire que c'est écrit.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 105.

L'amour, dans l'analyse on en parle. C'est bien entendu du fait de la position de l'analyste. Toutes proportions gardées, on n'en parle pas plus qu'ailleurs, puisque, après tout, l'amour, c'est à ça que ça sert. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus réjouissant. Mais enfin, dans le siècle, on en parle beaucoup. Il est même prodigieux qu'on continue à en parler, parce on aurait pu s'apercevoir depuis longtemps que ça ne réussit pas mieux pour autant. Il est donc clair que c'est en parlant qu'on fait l'amour. L'analyste, quel est son rôle là-dedans ? Un analyste peut-il vraiment faire réussir un amour ? Je dois vous dire, quant à moi, qui ne suis pas complètement né des dernières pluies, c'est une gageure.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 154.

C'est bien de me supposer partir d'ailleurs que vous dans ce *je n'en veux rien savoir* que vous vous trouvez liés à moi. De sorte que, s'il est vrai qu'\q votre égard je ne puis être ici qu'en position d'analysant de mon *je n'en veux rien savoir*, d'ici que vous atteigniez le même il y aura une paye.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 9.

La jouissance de l'Autre, de l'Autre avec un grand A, *du corps de l'Autre qui le symbolise*, n'est pas le signe de l'amour [...]. L'amour, certes, fait signe, et il est toujours réciproque.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 11.

L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation d'eux qui ? – deux sexes.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 12.

Car enfin il n'y a pas eu besoin du discours analytique pour que – c'est là la nuance – soit annoncé *comme vérité* qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 17.

Tout ce qui est écrit part du fait qu'il sera à jamais impossible d'écrire comme tel le rapport sexuel. C'est de là qu'il y a un certain effet du discours qui s'appelle l'écriture.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 36.

J'ai pu dire également que l'amour vise l'être, à savoir ce qui, dans le langage, se dérobe le plus – l'être qui, un peu plus, allait être, ou l'être qui, d'être justement, a fait surprise.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 40.

Ce Y a d'Un n'est pas simple – c'est le cas de le dire. Dans la psychanalyse, ou plus exactement dans le discours de Freud, cela s'annonce de l'Éros défini comme fusion qui du deux fait un [...]. Mais comme il est clair que même vous tous, tant que vous êtes ici, multitude assurément, non seulement ne faites un, mais n'avez aucune chance d'y parvenir [...], il faut bien que Freud fasse surgir un autre facteur à faire obstacle à cet Éros universel, sous la forme du thanatos, la réduction à la poussière.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 63.

[C]e qu'il me faut aujourd'hui, c'est très proprement désigner d'où la chose, non seulement peut, mais doit être prise de notre discours, et de ce renouvellement qu'apporte dans le domaine de l'Éros notre expérience. [...] Dans l'analyse, nous n'avons affaire qu'à ça, et ce n'est pas par une autre voie qu'elle opère. Voie singulière à ce qu'elle seule ait permis de dégager ce dont, moi qui vous parle, j'ai cru devoir supporter le transfert, en tant qu'il ne se distingue pas de l'amour, de la formule *le sujet supposé savoir*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 63-64.

[Du discours scientifique] D'autre part, et là le joint ne se fait pas, il y a subversion de la connaissance. Jusqu'alors, rien de la connaissance ne s'est conçu qui ne participe de fantasme d'une inscription de lien sexuel – et on ne peut même pas dire que les sujets de la théorie antique de la connaissance ne l'aient pas su.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 76.

Parler d'amour, en effet, on ne fait que ça dans le discours analytique. Et comment ne pas sentir qu'au regard de tout ce qui peut s'articuler depuis la découverte de discours scientifique, c'est pur et simple, une perte du temps ? Ce que le discours analytique apporte – et c'est peut-être ça, après tout, la raison de son émergence en un certain point du discours scientifique –, c'est que parler d'amour est en soi une jouissance.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 77.

Son existence, donc, à l'âme, peut être mise en cause – c'est le terme propre à se demander si ce n'est pas un effet de l'amour. Tant en effet que l'âme âme l'âme, il n'y a pas de sexe dans l'affaire. Le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est *homosexuelle*, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 78.

Ce que pour vous j'écrirai volontiers aujourd'hui de l'*hainamoration* est le relief qu'a su introduire la psychanalyse pour y situer la zone de son expérience.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 84.

Freud s'arme du dit d'Empédocle que Dieu doit être le plus ignorant de tous les êtres, de ne point connaître la haine. La question de l'amour est ainsi liée à celle du savoir. J'ajoutais que les chrétiens ont transformé cette non-haine de Dieu en une marque d'amour. C'est là que l'analyse nous incite à ce rappel qu'on ne connaît point d'amour sans haine.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 84.

Nous devons pourtant mettre en jeu l'agressivité du sujet à notre endroit, puisque ces intentions, on le sait, forment le transfert négatif qui est le nœud inaugural du drame analytique

Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 107.

Ce qui apparaît ici comme revendication orgueilleuse de la souffrance montrera son visage – et parfois à un moment assez décisif pour entrer dans cette « réaction thérapeutique négative » qui a retenue l'attention de Freud- sous la forme de cette résistance de l'amour-propre [...] et qui souvent s'avoue ainsi : « Je ne puis accepter la pensée d'être libéré par un autre que par moi-même ».

Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 107.

Loin de l'attaquer de front [le *moi*], la maïeutique analytique adopte un détour qui revient en somme à induire dans le sujet une paranoïa dirigée.

Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 109.

Or sans doute l'analyste sait-il, à l'encontre, qu'il ne faut pas qu'il réponde aux appels, si insinuants soient-ils, que le sujet lui fait entendre à cette place, sous peine de voir y prendre corps l'amour de transfert que rien, sauf sa production artificielle, ne distingue de l'amour-passion, les conditions qui l'ont produit venant dès lors à échouer par leur effet, et le discours analytique à se réduire au silence de la présence évoquée. Et l'analyste sait encore qu'à la mesure de la carence de sa réponse, il provoquera chez le sujet l'agressivité, voire la haine, du transfert négatif.

Lacan J., « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 346-347.

Il y a entre transfert et suggestion, c'est là la découverte de Freud, un rapport, c'est que le transfert est aussi une suggestion, mais une suggestion qui ne s'exerce qu'à partir de la demande d'amour, qui n'est demande d'aucun besoin.

Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 635.

C'est que ledit clinicien doit s'accommoder à une conception du sujet, d'où il ressort que comme sujet il n'est pas étranger au lien qui le met pour Schreber, sous le nom de Fleschig, en position d'objet d'une sorte d'érotomanie mortifiante.

Lacan J., « Présentation des mémoires d'un névropathe », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 217.

[A]grandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport [sexuel], on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour, – *sicut palea* disait le Saint Thomas en terminant sa vie de moine.

Lacan J., « Note italienne », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 311.

JACQUES-ALAIN MILLER

Comment le sujet comme effet de signification en tant que réponse du réel émerge-t-il ? Il émerge comme effet de signification dans le transfert, c'est-à-dire comme amour de transfert. Et si cela n'est pas un mensonge, alors...

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des réponses du réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 16 novembre 1983, inédit.

Il s'agit donc dans cet exemple d'un cadeau enveloppe qu'une personne amène chez son analyste. C'est une personne qui, au bout de quelques mois d'analyse, a choisi cette issue, cette voie d'aimer son analyste, c'est-à-dire de le lui déclarer : je vous aime. Ce n'est pas une façon parmi d'autres de vivre ou de déclarer l'amour de transfert. L'amour de transfert s'accommode très bien d'une impatience répétée à l'endroit de son analyste, s'accommode très bien de le vouer aux Gémonies, ou même, à l'occasion, de professer son indifférence. Tant que la régularité est là, quelque chose au moins se maintient, à savoir cet amour de transfert. L'amour de transfert est un trait de structure et non un phénomène.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des réponses du réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours 18 janvier 1984, inédit.

Il est très important, dans la théorie et la technique, de situer le transfert à une place où il y a l'amour et où il y a aussi bien la pulsion. Le transfert est amour.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. 1, 2, 3, 4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 5 décembre 1984, inédit.

De la même façon que nous pouvons suivre le transfert du *je ne sais pas* en sujet supposé savoir, nous pourrions tenter de déduire, d'un *je ne m'aime pas*, l'amour de transfert, dont on ne voit pas pourquoi, comme vrai amour, il échapperait au sort que fait Freud à tout amour, à savoir qu'il est narcissique. C'est de ce *je ne m'aime pas*, qui est donc référence au narcissisme, que l'on pourrait songer à déduire la position de l'analyste qui serait l'aimé dans le transfert.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », cours du 16 décembre 1987, inédit.

C'est le complexe d'Œdipe qui permet à Freud de déduire tout de suite que tout amour est répétition. Ça se déduit tout de suite de l'interdiction et de la substitution. Étant donné que l'objet originaire est interdit, on n'aime jamais que des substituts : l'amour actuel est toujours répétition de l'amour originel. Si on veut se référer à la technique de la psychanalyse, on en conclut évidemment que le transfert est répétition. Mais c'est justement à ce propos qu'émerge le point saillant des quatre concepts distingués par Lacan comme fondamentaux

dans la psychanalyse, et qui consiste précisément à distinguer transfert et répétition. Ce n'est possible qu'à la condition d'être dans une conception de l'analyse qui n'est pas œdipienne. Dans la conception œdipienne, l'amour de transfert est éminemment une répétition. Mais ce qui est mis en évidence sur le versant de la castration freudienne, c'est ce signe de la valeur qu'est le phallus et la signification qui y est attachée. C'est d'ailleurs précisément parce que ces deux registres de l'Œdipe et de la castration sont distincts, qu'ils ont permis à Lacan de faire cette novation nouant l'Œdipe et la castration dans le schéma mémorable de la métaphore paternelle.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 avril 1989, inédit.

Sur la face déductive, ce qui tombe comme sur la face inductive ce qui s'acquiert concerne le savoir. Ce qui est en moins, selon les termes de Lacan j'essaie de montrer la consistance de ce qu'il avance c'est l'horreur de savoir, et ce qui vient en plus, sur la face inductive, c'est le désir de savoir, un désir nouveau qui vient au sujet. L'horreur de savoir, ce n'est que le mot, un mot fort, pathétique pour désigner le refoulement, pour désigner qu'il n'y a pas de désir de savoir chez le sujet en analyse, qu'il y a amour du savoir à la place du désir de savoir. C'est là que la différence est capitale. Ce n'est pas le désir de savoir qui soutient une analyse, c'est l'amour du savoir comme transfert et comme travail de transfert. Le désir de savoir vient à la fin, étant supposé cerner la cause du refoulement. De telle sorte que c'est une erreur majeure elle nous coûte cher, à nous, les élèves de Lacan, n'est-ce pas, et depuis vingt-cinq ans de s'imaginer qu'on en ait fini avec le savoir à la fin d'une analyse. La fin de l'analyse veut dire que l'on passe, quant au savoir, de l'amour au désir.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 31 janvier 1990, inédit.

Lacan a formulé que Dieu est inconscient, et c'est là, si vous voulez, qu'il a corrigé Spinoza. On ne peut pas dire que l'Autre ne veut rien. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ne sait pas. Il ne sait pas ce que, à fonctionner à l'aveugle, il produit comme résultat. À cet égard, on ne peut même pas l'en tenir pour responsable. C'est en quoi, si peut en effet surgir un amour sans limite à la fin de l'analyse, c'est seulement sous la forme de sa signification, c'est-à-dire que l'on peut avoir l'idée de ce que veut dire cet amour sans limite. Seulement, personne n'a l'idée d'aimer son inconscient.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1990, inédit.

Lacan est amené – et il faut voir par quelles voies – à faire de l'invention d'un amour nouveau à partir de la psychanalyse, l'équivalent de ce qu'est une invention scientifique en tant qu'elle détermine le réel d'une façon nouvelle. À chaque fois que Lacan essaye de formuler ce qu'il y a lieu d'attendre de plus nouveau de la psychanalyse, et ce, si je puis dire, sur une échelle de masse, ce qui lui vient, à chaque fois, c'est le mot *amour*. C'est même ce qu'il laissait entrevoir à la fin du Séminaire XI, à savoir la signification d'un amour infini.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 9 mai 1990, inédit.

L'exemple qui sert pour saisir ce dont il s'agit dans le transfert analytique, c'est l'épisode Alcibiade, c'est-à-dire – notons-le – un amour contre nature, si je puis m'exprimer ainsi. C'est par le biais du désir homosexuel – désir n'ayant son fondement dans aucune imaginisation de la complémentarité des deux sexes – que Lacan trouve à illustrer le transfert analytique, c'est-à-dire par un phénomène, une manifestation à laquelle Lacan ne refuse pas le terme de *perversion*.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 27 mars 1991, inédit.

C'est ce refus de Socrate à l'endroit de la métaphore de l'amour qui permet à Lacan de voir en lui une anticipation du psychanalyste.

Miller J.-A., « Les deux métaphores de l'amour », *La Cause freudienne*, n° 18, 1991, p. 121.

En 1967, l'accent est mis sur l'aperçu de la faille de la méprise du sujet supposé savoir et le mouvement de recul que l'aperçu peut susciter. Lacan souligne dans son compte rendu sur l'acte analytique que c'est « le point dont toute stratégie vacille de n'être pas encore au jour de l'acte psychanalytique ». C'est un point qui peut être ignoré, négligé. Ce n'est jamais assuré qu'on soit tout à fait clair avec ça, une fois pour toute. La méprise du sujet supposé savoir, c'est aussi celle du sujet qui s'en fait dupe avec son symptôme, elle a un solde que Lacan appelle cynique dans le Séminaire XI. La mise au point du désir de l'analyste engage le solde cynique, reste de l'opération d'aliénation, en offrant quelque chance de ne pas s'y installer. À mon avis, pour s'en sortir quand on est névrosé, il faut que le mensonge du symbolique soit levé par le démenti du réel de l'acte analytique. Ce que l'inconscient va perdre en amour, l'analyse gagnera en acte.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 16 mai 2001, inédit.

Le transfert négatif se nourrit à ce niveau primaire où l'analyste se présente comme être, comme objet agalmatique [...]. [L]e seul fait que l'analyste se présente comme être, justifie la haine.

Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, Paris, 2005, p. 33-34.

[T]oute interprétation peut délivrer un message dévalorisant, dans la mesure où interpréter, c'est dire au sujet « Tu ne sais pas ce que tu dis ».

Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, Paris, 2005, p. 32.

Dans les années vingt, en effet, le recours de l'analyste le plus fréquent était cette insistance à suggestionner le patient par un savoir acquis. C'est précisément pour cette raison que le transfert négatif leur pesait tant, car les patients résistaient à cette suggestion en disant non. Lacan va donc inverser la perspective en disant que la résistance est de l'analyste.

Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, Paris, 2005, p. 58.

Que la levée du refoulement se paye toujours d'une intention agressive avec un transfert négatif sur l'analyste, est une thèse intéressante.

Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, Paris, 2005, p. 90.

Il y a un peu de ça aussi en fin d'analyse, où on laisse à l'analyste tous les déchets, les identifications brisées, les vieux objets d'amour, en dernier lieu l'ordure.

Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, Paris, 2005, p. 92.

[Q]uand se déclenche le transfert négatif, on ne peut manquer de se demander si une erreur a été commise.

Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, Paris, 2005, p. 99

Lacan mentionne les erreurs de Freud dans sa pratique signalées par Freud lui-même. Il y a une série d'exemples, rapportés par Freud, dans lesquels le transfert négatif a pu occasionner la rupture du lien analytique : Elizabeth von R., Dora, la jeune homosexuelle, sont des cas pour lesquels Freud reconnaît lui-même s'être trompé.

Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, Paris, 2005, p. 100.

Cet, effet de sens, effet de trou, reflète, répercute la division entre désir et amour. L'amour saisit, enfin dans le contexte de l'amour courtois, et je dirais en court-circuit si j'ai pu énoncer la dernière fois qu'il n'y avait rien sur le transfert dans le tout dernier enseignement de Lacan, s'il y avait quelque chose, c'est au niveau de cet effet de trou qu'on pourrait le situer.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », leçon du 28 mars 2007, inédit.

[L]'amour s'adresse à celui dont vous pensez qu'il connaît votre vérité vraie. Mais l'amour permet d'imaginer que cette vérité sera aimable, agréable, alors qu'elle est en fait bien difficile à supporter.

Miller J.-A., « On aime celui qui répond à notre question : "Qui suis-je ?" », *Psychologies Magazine*, n° 278, octobre 2008, disponible sur Internet.

Aimer vraiment quelqu'un, c'est croire qu'en l'aimant, on accédera à une vérité sur soi. On aime celui ou celle qui recèle la réponse, ou une réponse, à notre question : « Qui suis-je ? ».

Miller J.-A., « On aime celui qui répond à notre question : "Qui suis-je ?" », *Psychologies Magazine*, n° 278, octobre 2008, disponible sur Internet.

L'amour a cette propriété d'isoler un Un – un ersatz du Un vraiment intéressant, le signifiant Un, mais dont vous n'êtes pas amoureux. Cela dit, d'autres le sont tel Plotin qui était amoureux du signifiant Un comme vous l'êtes de tel Un ou telle Une imaginaire. Le transfert analytique est fait de la même étoffe que cet amour-là, dit encore amour vrai – de la même étoffe, soit de par-être. L'amour ne vous donne pas accès à l'existence, seulement à l'être, et c'est pourquoi l'on s' imagine que l'être éternel exige votre amour.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 23 mars 2011, inédit.

Ce qui compte, c'est que l'autre, lui, ne sait pas.

Miller J.-A., « Ce qui n'est pas su par l'autre n'existe pas », *Le Point*, 4 avril 2013, https://www.lepoint.fr/politique/ce-qui-n-est-pas-su-par-l-autre-n-existe-pas-04-04-2013-1690030_20.php?lpmc=1724940711#11

ÉRIC LAURENT

Il y a non seulement l'amour de transfert mais la haine de transfert et de contretransfert.

Laurent É., Orientation lacanienne « Le désenchantement de la psychanalyse », leçon du 27 mars 2002, inédit.

« Il est une version de la fin de la psychanalyse selon laquelle le transfert y est enfin ramené à zéro. L'enseignement de Lacan s'y oppose. À la fin de l'expérience, le transfert à la psychanalyse subsiste, et pourtant celui-ci a changé radicalement. C'est ce que Lacan a pu appeler un « amour plus digne ». Il passe par une nouvelle lecture de l'amour qui s'adresse au « père ».

Laurent É., « La psychanalyse guérit-elle du transfert ? » Conférence du 26 novembre 2011 à l'Antenne clinique de Dijon, publié dans *Ornicar*, Travaux 15 : <https://www.lacan-universite.fr/la-psychanalyse-guerit-elle-du-transfert/>

ÉQUIPE DE LA BIBLIOGRAPHIE FRANCOPHONE

Luc Vander Vennet (responsable)

Despina Andropoulou, Vessela Banova, Violaine Clément, Peter Decuyper, Nelson Feldman, Dessislava Ivanova, Lieven Jonckheere, Janusz Kotara, Tom Lintacker, Eleni Molari, Sergio Myszkina, Franck Rollier, Vlassis Skolidis, Paulina Tantlerl, Theodoros Valamoutopoulos, Stijn Van Heule, Thomas Van Rumst, Markus Zöchmeister